

## Chers Amis,

Voici, pour bien commencer l'année, deux œuvres de fiction qui nous viennent, l'une de Russie, l'autre d'Estonie. Elles ont en commun l'héroïne qu'elles mettent en scène : Jeanne d'Arc. *Jeanne la Pucelle et don Juan* est une nouvelle d'un des grands écrivains estoniens, Karl Ristikivi (1912-1977), que nous a aimablement procurée notre correspondante de Tallinn, Marika Põldma, et dont l'existence nous avait été signalée par notre ami Pavel Krylov. Cette nouvelle est suivie du roman *La Licorne et la reine de mai*, dont l'auteur est ce même Pavel Krylov, qui fut, lors de la création de notre Centre de Saint-Pétersbourg, l'adjoint de Tatiana Taïmanova pour les études qui concernaient Jeanne d'Arc.

La première œuvre est, dès son titre, surprenante. Publiée dans *Sigtuna Väravad*<sup>1</sup>, elle place côte à côte deux personnages séparés par l'espace et le temps ; elle fait dialoguer Jeanne qui est d'abord une figure historique, même si elle est entourée de légendes, et don Juan qui est surtout, même s'il a réellement vécu, devenu un mythe de la littérature et de l'art européens ; elle confronte celle qui est pour la plupart d'entre nous une image de pureté et de fidélité, une sainte et une martyre, et celui dont toute la vie est, suivant ses interprètes, une suite d'actes de débauche, d'infidélités, de libertinage ou parfois de provocations athées. Il ne peut donc s'agir d'une comparaison ou alors c'est mettre en miroir des contraires. On verra pourtant qu'en certains passages la Jeanne telle que la voit Karl Ristikivi et don Juan n'est pas si loin de celle que rencontre Ralph Butler, un des héros de Pavel Krylov.

Pavel Krylov, aujourd'hui pasteur de l'Église luthérienne d'Ingrie (sur laquelle il a écrit un petit livre dont nous avons parlé dans le précédent numéro du *Porche*), est historien de formation. Ancien élève de notre président d'honneur Vladimir Raïtss, il a étudié et enseigné l'histoire du Moyen-Âge européen. Il s'est aussi intéressé à la Bohême médiévale, ce dont témoigne un des chapitres de son récit. Jeanne d'Arc, dont il a été et reste un grand

---

<sup>1</sup> *Les Portes de Sigtuna*, Suède, Lund, Eesti Kirjanike Kooperatiiv, 1968. Le recueil a été réédité à Tallinn chez Varrak en 2004. [N.d.l.R.]

admirateur, a inspiré nombre de ses études et articles, depuis son mémoire de DEA (1994), dirigé par Alain Boureau : *Jeanne d'Arc dans l'imaginaire de ses contemporains*.

Dans l'œuvre que nous proposons ici, il s'est audacieusement lancé dans le roman, dont il dit que c'est un moyen de regarder l'histoire à distance et avec d'autres yeux, et donc d'en proposer certaines interprétations originales. Il m'écrit : « J'aperçois beaucoup de blancs dans l'histoire de Jeanne et il n'est pas interdit d'y intervenir avec son imagination. Beaucoup d'acteurs restent muets, tandis que d'autres, comme Gilles de Rais ou Jean de Metz, se retrouvent dans tous les textes. J'ai voulu donner la parole à ceux qui ne l'avaient pas. Quant à la morale, chacun de mes personnages a sa vérité. Qui a raison ? Charles d'Orléans, quand il parle de guerre et de paix ? Pierre Cauchon quand il parle des gens *de bonnes mœurs* ? » L'auteur n'a en tout cas introduit dans son roman, sauf oubli de ma part, qu'un seul personnage non historique. À tous les autres il prête des conduites et des pensées qui étonneront sans doute mais auxquelles il a voulu conserver quelque vraisemblance.

Nous avons eu beaucoup de plaisir à traduire ces deux œuvres. Nous y avons été aidé, en cas d'incertitudes, pour le roman russe, par l'auteur lui-même et, pour la nouvelle estonienne, par Marika Põldma. Nous avons pris la liberté d'abord de donner une traduction pseudo-médiévale des poèmes composés par Pavel Krylov et qu'il place dans la bouche de quelques-uns de ses personnages (et même de Jeanne, la *mulier illiterata* !); ensuite de laisser dans leur version latine, à l'intérieur du récit, certaines citations, dont nous avons donné en appendice la traduction.

Nous avons enfin ajouté un index : si tout le monde sait où est Domremy et qui est Pierre Cauchon, on peut légitimement hésiter sur l'identité des acteurs anglais ou tchèques de cette histoire. Ce que nous pouvons ajouter, c'est que l'établissement même de cet index nous a beaucoup appris et a considérablement amélioré nos connaissances en histoire médiévale.

La suite du *Porche*, plus universitaire, sort de l'oubli quelques textes johanniques dans le droit fil de notre *Jeanne d'Arc. La Voix poètes*, apporte des précisions sur la formation de Péguy et fait

découvrir à nos lecteurs un cycle de chansons inspiré pour partie par Péguy et très rarement interprété ainsi que la dernière biographie en date de Péguy. De Charles Péguy enfin à mère Marie Skobtsoff, il n'y a pas si loin : Tatiana Victoroff, notre chargée de relations avec la Russie, nous le démontrera en brossant un saisissant portrait de mère Marie, « sainte de l'inquiétude ».

Bonne lecture à tous !

*Yves Avril*



**1964-2014**

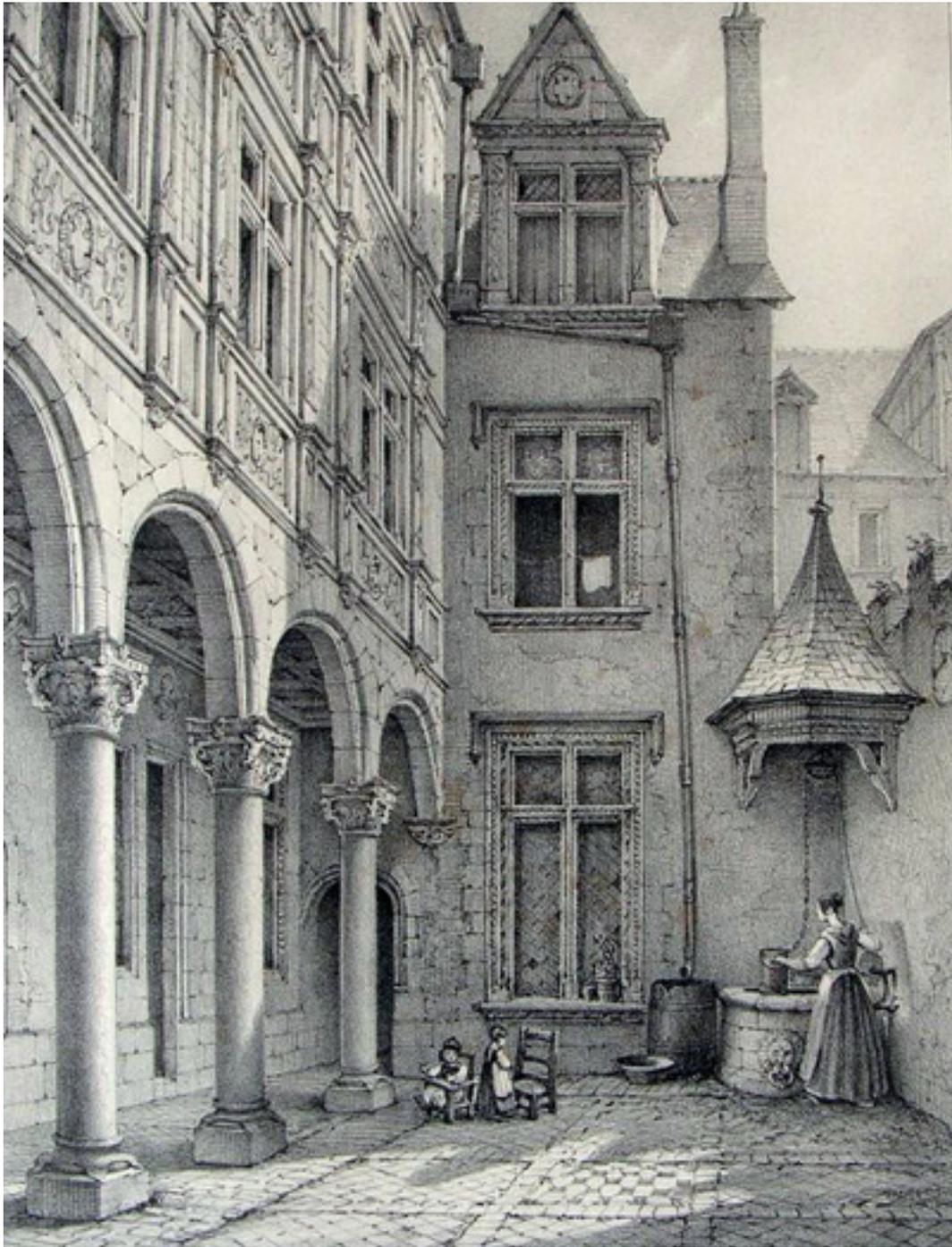
## **Le Centre Charles-Péguy a cinquante ans**

*Le 5 septembre 1964, M. Alain Peyrefitte, ministre de l'Information, inaugurerait l'installation du Centre Charles-Péguy au 11 de la rue du Tabour, à Orléans. C'est pour nous l'occasion de rappeler l'importance de ce fonds de recherche.*

Au Centre d'Orléans « sévère et sérieuse » se dresse l'hôtel particulier qui appartient au XVI<sup>e</sup> siècle à Euverte Hatte, marchand bourgeois d'Orléans, même si on l'appela parfois « maison d'Agnès Sorel ».

C'est ici que Roger Secrétain, alors maire d'Orléans, a installé en 1964 le Centre Charles-Péguy, dont le rayonnement international tient au caractère exceptionnel du patrimoine qu'il conserve.

Le Centre possède en effet la quasi-totalité des manuscrits de l'écrivain et plus de 1200 lettres autographes, 9314 copies de lettres et 7000 lettres de correspondants des *Cahiers de la Quinzaine*. Il conserve aussi 165 manuscrits des collaborateurs des *Cahiers*. La bibliothèque de ce centre de recherche unique en France et dans le monde est riche de plus de 12000 volumes consacrés à Charles Péguy et son époque. Elle intègre deux collections complètes des *Cahiers* et la bibliographie exhaustive de Péguy : les différentes éditions de ses œuvres, leurs traductions en langues étrangères, les ouvrages critiques, les thèses et les mémoires qui leur sont consacrés, ainsi que toutes les coupures de presse qui leur font écho, de 1896 à nos jours.



« Maison dite d'Agnes Sorel », cour intérieure  
lithographie de Charles Pensée, 1843

L'histoire et la littérature de la France sont également représentées, avec des fonds particulièrement importants sur l'affaire Dreyfus, le socialisme, l'anarchisme, la Grande Guerre...

En outre, son fonds « Belle Époque » comprend 1140 titres de périodiques, 820 photographies et 1400 cartes postales...

Un nouveau musée dédié à l'écrivain a ouvert ses portes à l'occasion du centenaire de sa mort ; il présente sous une forme moderne et didactique la vie et l'œuvre de Péguy.



Façade de l'hôtel en 2014.

**CENTRE CHARLES-PÉGUY**

**11, rue du Tabour**

**45000 Orléans**

**02 38 53 20 23**

# Œuvres en prose



**Karl Ristikivi**

**Jeanne la Pucelle et don Juan**

*nouvelle traduite de l'estonien par Yves Avril*



À son réveil, Don Juan Tenorio eut l'impression d'avoir dormi peu de temps mais d'émerger d'un très long rêve. Un rêve qui portait sur des années, sur toute une vie d'homme.

« Un sommeil si court, un si long rêve... », se dit-il. Il lui semblait que cette simple affirmation avait une certaine profondeur que les mots n'arrivaient pas à rendre.

« Il manque quelque chose dans la langue de Castille », pensa-t-il. « Elle n'a qu'un mot pour le sommeil et le rêve. Mais en quelle langue cette idée m'est-elle venue pour la première fois ? »

Il ne trouvait aucune explication. Elles étaient toutes, en quelque sorte, flottantes, nébuleuses, diffuses. Il ne pouvait même dire en quelle langue il pensait. Sa pensée en était devenue plus libre mais en même temps avait perdu un support stable. C'était comme si son corps ne pesait plus, flottant librement dans une sorte de lumière verdâtre, qu'il croyait percevoir, même les yeux fermés.

« C'est de l'eau. » Fébrilement, il cherchait à se raccrocher à des notions, des mots, des noms. « C'est un fleuve – le Guadalquivir... On m'a jeté dans le fleuve. Je nage. L'eau m'entraîne avec elle vers la mer. Peut-être suis-je déjà dans la mer. »

Il ouvrit grand les yeux et découvrit qu'il était allongé sur un banc de pierre à l'ombre de grands arbres. La lumière qui perçait l'épais feuillage était verdâtre. Le soleil était à peine levé, l'air était frais et, sous lui, le banc était dur et froid.

Ce n'était donc qu'un rêve. Mais il ne savait plus comment il était arrivé là, sur ce banc, comment il s'était endormi. Sûrement, il s'était enivré. Mais ivre à ce point, au point d'en avoir perdu le souvenir, il ne l'avait encore jamais été. Jamais il n'avait dormi à la belle étoile, en butte à la risée générale. Il ne s'occupait guère de l'opinion d'autrui, mais il n'avait jamais perdu le sens de sa dignité.

« Mon honneur ! », cria-t-il. Car il avait retrouvé sa condition de grand seigneur castillan, et aussi l'usage de la langue de ses pères. « Sainte Mère de Dieu, mon honneur ! L'ai-je aussi perdu ? »

Il se redressa mais dut alors lutter contre un léger sentiment de vertige, comme s'il avait réellement bu trop de vin la veille au soir. Étonnant qu'il n'en ait aucun souvenir. En revanche persistait un

autre souvenir qu'il tenait pour un cauchemar. Il croyait se rappeler un coup sur la tête, qui l'avait étourdi, et un bref réveil dans les flots glacés d'une rivière. En même temps il regardait à gauche et à droite, mais l'endroit où il se trouvait lui était étranger. Il n'avait jamais vu un parc d'une telle dimension, et de si longues routes, bordées de platanes séculaires. On aurait pu se croire en forêt si les arbres n'avaient pas été si rigoureusement alignés. Ce ne pouvait être Séville, personne n'y possédant un si grand parc. Il se leva et s'arrêta au milieu de la route toute droite, mais elle ne semblait avoir de fin ni devant ni derrière lui.

Tout revenait peu à peu. Et ce n'est qu'alors qu'il constata qu'il n'avait ni manteau, ni chapeau, ni épée. Il était comme nu. Par bonheur l'heure était encore très matinale. S'il se hâtait, il pourrait être chez lui avant que Séville s'éveillât. Mais où pouvait-il avoir laissé manteau, chapeau et épée ? Près d'une femme, mais laquelle ? Et c'était maintenant la plus grande surprise de cette matinée : aucune femme ne lui venait à l'esprit. Sa mémoire était ratissée, nettoyée, aussi nette que la longue route toute droite devant lui.

Mais ce n'était point le moment de se perdre en cogitations. Il se mit en route vivement, sans savoir d'ailleurs quelle direction prendre. Son pas était alerte, écrasant sous ses talons le sable à gros grains, l'air matinal était vivifiant et son anxiété disparaissait peu à peu. Quand il eut marché environ un quart d'heure, il remarqua que la route et les arbres n'avaient pas changé et qu'à la même place, au bord de cette route, il y avait un banc de pierre gris, exactement semblable à celui sur lequel il s'était réveillé. Une pensée confuse le poussa vers ce banc pour l'examiner de plus près. Et il vit alors devant le banc, sur le sable ratissé, des marques de pas. Il n'eut pas besoin d'y appliquer sa botte pour constater qu'il s'agissait de ses propres traces. Mais point d'autres empreintes d'être vivant.

Don Juan Tenorio était un esprit éclairé. Il ne croyait à aucun enchantement d'aucune sorte comme ceux qui figuraient dans ces vieux romans de chevalerie, et les aventures du chevalier Amadis le faisaient rire. Il avait ri également de bien d'autres choses, mais là, il n'était pas d'humeur. Quoi qu'il en fût, cet endroit était

différent de tous ceux qu'il avait vus jusqu'à présent. Il s'essuya les yeux, encore un peu chassieux. Peut-être d'ailleurs dormait-il encore, peut-être était-il en plein rêve. Mais si ce n'était pas un rêve...

Il existait une possibilité : que ce qu'à son réveil il avait considéré comme un rêve eût été sa vie réelle et que ce fût de ce rêve qu'il se fût réveillé. Or donc, tout ce qu'au début il croyait se rappeler, le piège dans lequel les moines et leurs ruses maudites l'avaient fait tomber, le coup qui l'avait frappé, la chute dans les eaux, tout cela était réellement arrivé.

Dans ce cas il était mort.

Il se rappela la dernière pensée qui lui avait traversé l'esprit avant que l'eau froide l'eût submergé : « C'est la dernière gorgée d'eau rafraîchissante. Bientôt je serai dans un lieu entièrement brûlant. »

Don Juan se mit à rire. Il avait souvent ri, longuement et bruyamment, quand quelqu'un, voire sa propre conscience, lui avait fait la leçon. « On a le temps », avait-il dit. Tous les sermons des prêtres disaient qu'il n'était jamais trop tard pour prendre le bon chemin. Plus grand était le pécheur, plus grande était la joie dans le ciel quand finalement il se repentait. Mais la veille au soir il n'avait plus le temps de se repentir de ses péchés. Son cœur était resté dur. À présent, s'il était vraiment mort, c'est dans les flammes de l'enfer qu'il aurait dû se réveiller, et non dans la fraîcheur de ce parc ombragé. Il aurait dû se réveiller au milieu des cris et des gémissements, et non dans ce silence que ne troublait aucun chant d'oiseau, ni même le moindre frémissement du feuillage.

Non, il n'était pas mort. Ce devait être seulement encore un mauvais tour des moines. Comme quand l'un d'eux avait revêtu le manteau de Gonzalo de Ulloa pour lui faire croire que la statue du commandeur s'était vraiment animée.

Il revint près du banc et s'y assit. « Le mieux est d'attendre que ma raison s'éclaire, dit-il. Point n'est besoin de s'inquiéter trop vite et de se rendre ridicule une fois de plus. » Peut-être que ses ennemis, en ce moment même, tapis dans l'ombre des arbres, l'épiaient pour voir ses réactions.

C'est alors qu'il entendit des pas s'approcher. Il était devenu si méfiant qu'il se retenait de regarder de ce côté. Mais quand enfin il se décida à lever les yeux, il vit en face de lui un jeune page qui l'observait avec une indifférence insolente. Le garçon était vêtu de noir des pieds à la tête et ses cheveux châtain clair étaient coupés aussi court que le voulaient les beaux galants à la mode. Sans prononcer un seul mot, il s'assit à l'autre bout du banc.

Cette absence complète de courtoisie irrita don Juan, au point qu'il se leva brusquement. Il restait debout devant le page, lui jetant un regard mauvais. Mais ce regard qui avait fait trembler tant de gens, était cette fois sans effet. Don Juan reprenait son souffle pour châtier l'impudent jeune homme par quelques paroles bien senties quand quelque chose les lui fit ravalier. Le jeune homme était une femme. La vêtue masculine n'avait qu'un bref instant trompé son œil exercé. Le pourpoint ajusté ne pouvait pas cacher certaines rondeurs. Et le visage, bien qu'émacié, aux lignes dures, était pourtant celui d'une femme, et celle d'une femme la bouche fraîche et fleurie.

Don Juan Tenorio sentit tout à coup le sol, jusque là instable, se raffermir sous ses pieds. Il fit un pas en arrière et s'inclina avec déférence :

« Bonjour, Votre Grâce ! Quel heureux début de journée ! »

La femme, ou la fille – il était difficile de décider de son âge –, leva vers lui son regard bleu et paisible. Elle répondit en français :

« Je comprends ce que tu penses mais je ne peux te répondre dans ta langue. Le jour est long et il est bien tôt pour le louer ou le déplorer. Apparemment tu es nouveau ici...

– Ici... » Don Juan se mordit la langue. Il ne voulait pas donner l'impression qu'il ne savait pas vraiment où il se trouvait. « Cette rencontre au début d'une nouvelle journée est pour moi importante. Et même s'il s'agit seulement d'un rêve, j'en suis reconnaissant. Et dans ce dernier cas, j'espère qu'on attendra un peu avant de nous réveiller l'un et l'autre. »

Les épaules de la femme eurent un frémissement, mais son visage et sa voix restaient paisibles. Il y avait même dans sa voix un ton de condescendance vaguement amicale quand elle répondit :

« Le temps des rêves est passé. Tôt ou tard il te faudra le comprendre. Mais je ne sais point qui tu es...

– Don Juan Tenorio, pour vous servir. Me permettez-vous de me rasseoir sur ce banc, bien que j’ose à peine le toucher de cette partie du corps si digne de mépris ?

– Don Juan Tenorio ? » La femme fronça le sourcil, comme si quelque chose lui était venu à l’esprit. « Es-tu Aragonais ou Castillan ? Les Aragonais sont trompeurs et les Castillans vaniteux, si bien que cela n’a pas grande importance. Mais tu es chevalier et vraisemblablement homme de guerre.

– Je suis Castillan, chevalier et homme de guerre. Et la proximité d’une belle femme rend vain tout homme, et donc un Castillan. Mais puisque vous ne semblez pas tenir en particulière estime les Castillans, je me permets de vous demander comment vous êtes arrivée en notre pays. »

La femme sourit, mais ce n’était pas ce genre de sourire qu’attendait don Juan.

« Oui, je vois bien que tu es Castillan. À qui d’autre viendrait cette idée grotesque que ce pays est le sien ? Même les Anglais ne sont pas allés si loin. »

Don Juan sentit s’allumer en lui un feu que bien peu de femmes avaient pu allumer. Une excitation, un goût de la compétition, cette étincelle qui portait les autres hommes à combattre sur un champ de bataille ou à lutter dans l’arène, qui s’emparait d’eux à la chasse ou au jeu de dés, et qui dans son cas s’enflammait pour peu qu’il rencontrât une femme dont la présence était comme une provocation, comme un roulement de tambour ou le son d’une trompette. Pourtant cette femme-ci n’était pas de la sorte à éveiller son désir charnel. Elle était trop maigre, les traits de son visage trop durs et les yeux trop froids. Mais il y avait en elle quelque chose de mystérieux, de nouveau et d’inconnu. Elle était si fière et sûre d’elle-même, on pouvait même dire impudente, autant qu’une princesse. Et en même temps elle parlait comme une paysanne.

Il se pencha vers elle et essaya de donner à ses paroles un ton aussi innocent que possible.

« Je vous demande mille fois pardon de m'exprimer aussi maladroitement. Je sais bien sûr que je suis en terre étrangère et que j'abuse de votre hospitalité. Je dois reconnaître que je ne sais réellement pas à qui appartient le beau jardin où je me trouve en ce moment.

– Je l'ai compris », dit la femme simplement. « Apparemment tu ne sais pas la moitié des choses. Ce jardin appartient à celui à qui appartiennent le règne, la puissance et la gloire, pour les siècles des siècles.

– Amen », dit don Juan, et il fit le signe de croix. C'était donc en somme le jardin du cloître – ou de quelque autre cloître, à l'extérieur de Séville, où on l'avait transporté après lui avoir donné ce coup sur la tête. Et cette femme était sans doute quelque novice d'un ordre particulier, qui portait cet habit excentrique. Mais pourquoi était-il dans un couvent de nonnes ? On devait bien savoir ce que cela signifiait, on devait connaître l'histoire de sœur Sérafina...

« Je dois reconnaître qu'à cette heure matinale je n'ai point les idées très claires et que mes paroles peuvent donc vous sembler étranges. Mais juste avant de me réveiller, j'ai eu un rêve étrange et je n'en suis toujours pas revenu. J'ai eu exactement l'impression que j'étais mort. Et quand je me suis réveillé, j'ai été surpris de me trouver dans ce si beau jardin. Je m'étais attendu à me réveiller dans un endroit tout à fait brûlant, car j'ai vécu une vie dépravée, si dépravée même, que j'ose à peine la mentionner à vos oreilles.

– Tous les hommes vivent une vie dépravée. Le lieu où il nous sera donné de parvenir après la mort, ne dépend pas de notre vie mais seulement de l'amour de notre Père.

– Mais je suis maintenant heureux que tout cela n'ait été qu'un rêve et qu'il me soit pourtant possible de devenir meilleur. Et ce qui me cause une joie particulière, c'est que la Sainte Vierge ait mis sur mon chemin la seule personne qui puisse me secourir. »

Il posa la main sur la manche bouffante du pourpoint de la fille. Mais elle, secouant sa manche, fit tomber la main, comme on chasse une mouche.

« Tu es dans l'erreur, frère Juan, une grande erreur. Il n'est plus possible de rien améliorer. »

Don Juan Tenorio ne fit point trop attention aux derniers mots.

« *Frère Juan...* Ai-je bien entendu ? Personne ne m'a jamais appelé ainsi, j'ai toujours été seul, même au milieu d'une foule. Et j'ai toujours été seul dans mon cœur. J'aurais plaisir à répondre de la même façon, mais je ne sais pas ton nom, ma sœur...

– On m'appelle Jeanne la Pucelle. Je n'ai pas d'autres noms, car mon père n'avait ni château ni blason. Et le roi auquel j'ai rendu sa couronne, ne m'a gratifié d'aucune prière pour abrégé mon temps de purgatoire. »

*Jeanne la Pucelle...* Don Juan regarda la femme avec curiosité. Comment n'avait-il pas pensé qu'elle n'avait pas toute sa raison ? Mais l'avait-elle ou non ? Où donc avait-il entendu parler d'une Pucelle Jeanne ? Confusément, très confusément, voici qu'elle apparaissait à sa mémoire. Oui, une fille, une petite paysanne, qu'on appelait simplement la Pucelle. Une vierge qui avait aidé le roi de France dans sa lutte contre les Anglais. Mais quand ? Les rois de France se sont toujours battus contre les Anglais. Et cette pucelle, elle était morte. Elle était morte d'une certaine façon... De mort violente... Son regard glissa sur le visage de la femme, son cou, sa poitrine, comme s'il cherchait une marque qui lui indiquât la façon dont elle était morte. Alors il se mit à rire. Si les moines avaient réussi à lui faire croire que la statue d'Ulloa s'était animée...

« Jeanne la Pucelle est morte », dit-il.

« Tu as raison, frère Juan. Ton rêve n'était pas un rêve. Ou plus exactement, c'en était un. Vue d'ici, notre vie n'est pas autre chose.

– Cela, tu ne pourras jamais me le faire croire. Si je suis réellement mort, je sais aussi où est ma place. Et elle n'est pas ici mais dans les flammes de l'enfer. Et là il n'y a point de pucelle, pas une seule.

– Est-ce à toi de décider de ta place ?

– Oui, c'est à moi car j'ai tout fait pour que ce soit en enfer. J'ai été un pécheur, un impudent libertin. Personne n'a été pire que moi dans tout Séville, dans toute la Castille, dans le monde entier.

– Tu es un vantard, c'est tout ce que tu es », dit paisiblement la pucelle. « Un vrai, un parfait Castillan. Mais quelle arrogance de se

croire si grand pécheur que la miséricorde de notre Père ne puisse rien pour toi ! Dis-moi donc ce que ta malice t'a fait commettre ! »

– Mais si ce lieu n'est pas l'enfer et si je suis réellement mort, où suis-je alors ?

– Au même endroit que moi, c'est-à-dire nulle part ! Nous sommes au début d'un long voyage et nous attendons. Et nous sommes tous les deux dans le même cas, toi qui te vantes de tes péchés, et moi qui ai parlé avec les saints, les anges et la Vierge Marie. »

Ne percevait-on pas dans la voix de la pucelle une certaine amertume ? Mais don Juan Tenorio n'y prêtait plus attention. Il ne pensait plus qu'à lui-même, ou plus exactement à la situation dans laquelle il se trouvait. La brume des conjectures s'était épaissie en certitude. Oui, c'était bien cela. Il était mort. Mais où était-il ? À cette question il n'avait pas encore reçu de vraie réponse. Certes il avait lu Dante, mais cet endroit n'était comparable à aucun autre ni en enfer ni ailleurs.

« Un voyage ? Quelle sorte de voyage ? »

Jeanne la Pucelle leva les yeux au ciel et don Juan fit de même. Il ne vit d'abord dans le ciel d'azur qu'une masse de nuages blanchâtres, mais quand il obligea son regard à se faire plus perçant, il crut apercevoir là-haut, dans le lointain, une montagne enveloppée de brouillard et dont le sommet disparaissait dans la lumière étincelante. Ce pouvait n'être qu'un mirage, mais il comprit bientôt que c'était la montagne du Purgatoire.

« Crois-tu que nous devons faire cette route ? Même ceux dont la fin du voyage est l'enfer ?

– Je ne sais », répondit la pucelle. « Peut-être, pourquoi pas ? Pourquoi le chemin de l'enfer serait-il plus facile ? À supposer que tu aies été vraiment destiné à l'enfer. Tu sembles toujours avoir une très bonne opinion de toi-même.

– Ce que je pense, c'est que s'il nous faut de toute façon faire ce voyage... C'est une longue route. Le plus sage ne serait-il pas de s'y mettre tout de suite, en profitant de la fraîcheur du matin ?

– Aucun de nos pas ne nous approchera du but, si ce n'est pas la volonté de Dieu. Mais tu peux essayer... »

Don Juan inclina la tête avec résignation. Il pensait à la promenade qu'il venait de faire et qui l'avait mené à cette même place près du banc.

« Nous pouvons rester assis ici comme cela des années.

– Des années ? Qu'est-ce que cela signifie ? Ici, il n'y a ni années ni jours. Ici, c'est toujours le présent. Et nous sommes toujours à cette même place. »

Don Juan prit sa tête dans ses mains.

« Attends, attends ! Ma raison n'arrive pas à tout embrasser à la fois.

– Se fier à sa raison est tout à fait vain. Ici notre raison a aussi peu de pouvoir que nos pieds. »

Chose surprenante, ces mots eurent un effet consolant. Si tous les efforts et toutes les peines étaient chose vaine, à quoi bon la peur, la peur ou le regret ? Viendrait le temps... non, pas le temps mais quelque chose d'autre. Qu'il se trouvât ici, et de plus en compagnie d'une jeune femme, était à coup sûr le châtiment le plus doux auquel il pût s'attendre. Si les moulins de Dieu broyaient lentement, ils pouvaient donc ralentir encore davantage. Dieu avait peut-être son idée en le plaçant là, peut-être était-ce pour lui confier quelque mission.

« Jeanne la Pucelle », dit-il sérieusement, « tu sembles connaître beaucoup plus de choses que moi, même si je ne sais plus bien qui de nous deux s'est trouvé là avant l'autre. J'ai tant de questions à poser que je ne sais par où commencer. Mes questionnements peuvent te sembler superflus ou même absurdes, mais je n'y peux rien. Tu disais que tu avais parlé avec les saints, les anges et même la Sainte Mère de Dieu. J'avoue avoir été surpris de me trouver avec toi dans le même lieu, face à face. Le fardeau de mes péchés me semble s'en être encore alourdi. Je me sens tellement souillé que j'ose à peine lever mon regard vers toi... » En même temps il posait sa main sur la nuque de la pucelle. « Je n'ose plus dire que je suis le plus grand des pécheurs, puisque selon toi c'est vantardise. J'ai pourtant été un fieffé ruffian, et je te prie de ne pas prendre cette déclaration en mal. En nous amenant ici tous les deux, le Seigneur avait peut-être son idée. Peut-être n'est-il pas encore trop tard. Les curés ont tant menti sur ce qui nous attend

après la mort... Peut-être même était-ce un mensonge de dire qu'on ne peut après la mort devenir meilleur. Et peut-être t'a-t-on envoyée pour me diriger et m'instruire. Plus profondes sont les ténèbres, plus grande est la lumière dont on a besoin pour les repousser.

– Tu parles beaucoup et tu n'es pas avare en mots », dit Jeanne la Pucelle. « Si dans ta vie terrestre tu faisais de même, là était peut-être ton plus grand péché. J'ai déjà oublié ce que tu as dit au commencement. Mais tu as raison de dire que nous nous trouvons dans le même lieu et qu'aucun de nous deux n'estime que c'est vraiment sa place. Car moi non plus je ne m'attendais pas à arriver là. J'ai vécu et agi en instrument de Dieu, j'ai suivi les voix qui me dirigeaient. Personne n'a réussi à me convaincre que ces voix n'étaient pas des voix de la justice. Je suis morte en martyre, beaucoup le pensent. Et pourtant... Tout ce que j'ai fait semble être resté derrière moi sur la terre, exactement comme tes mauvaises actions. Moi aussi j'ai beaucoup de questions auxquelles je n'ai pas trouvé de réponse. Peut-être, au contraire, est-ce toi qu'on a envoyé pour m'éclairer dans mes ténèbres. »

Don Juan poussa un profond soupir.

« Alors nous sommes perdus tous les deux. »

Soudain il sentit la main de la fille sur son bras.

« Et pourquoi donc, frère Juan ? Nous savons si peu l'un de l'autre. Tu parles tout le temps de ta vie de pécheur, mais tu ne m'as pas encore dit ce que tu as réellement fait. Peut-être vaut-il mieux que tu me racontes les choses telles qu'elles étaient. De toute façon, ici, nous n'avons rien d'autre à faire. Je sais que je ne suis qu'une femme et qu'aux femmes on ne se confesse pas. Mais j'ai rempli aussi d'autres tâches qui ne sont pas habituellement des tâches de femmes. J'ai été soldat, on peut même dire que j'ai été chef d'armée. Ma main n'a jamais tenu la quenouille pour filer ni le seau pour la traite. Bien qu'on m'ait dite simple fille de ferme et que je sois vraiment d'humble origine, mon père n'a pourtant pas été pauvre au point de ne pouvoir employer des serviteurs et de forcer sa fille à un travail d'esclave. En revanche ma main a tenu l'épée et l'étendard. »

Don Juan prit entre ses mains la main de Jeanne et la baisa. Était-ce manque de tact ? Lui n'y vit qu'un geste de courtoisie.

« Au contraire, noble pucelle, au contraire ! S'il m'est arrivé dans ma vie antérieure de me confesser, ce fut toujours à des femmes. Seules les femmes manifestent pour cela intérêt et compréhension, et c'est seulement chez les femmes que j'ai trouvé ces qualités. Si tu es vraiment prête à m'entendre et si cela ne te fait pas peur... »

Jeanne la Pucelle retira sa main mais sans s'écarter de lui et sans baisser les yeux.

« Qu'est-ce qui pourrait me faire peur ? J'ai vécu dans les camps, au milieu de gens de guerre assez rudes. Mon bras droit, mon plus proche ami était Gilles de Rais, qui a pu dire avec raison qu'aucun péché ne lui était étranger. Frère Juan, je crois que dans ce domaine tu ne pourrais jamais rivaliser avec lui. Si je crains quelque chose, c'est seulement que ta confession ne m'ennuie. Mais en même temps je suis curieuse, je ne sais pourquoi. »

Don Juan garda le silence et fronça le sourcil.

« Eh bien, frère Juan. J'ai dit que j'étais curieuse.

– Je ne sais par où commencer. C'est une longue histoire et tout paraît si terriblement loin... comme si j'étais mort il y a un siècle. Ma mémoire est toute obscurcie.

– Ici le temps n'a pas d'importance. Une longue histoire ne prendra pas plus de temps qu'une histoire courte. Mais il est peut-être plus facile de parler en marchant, c'est le cas pour beaucoup de gens. Le chevalier Gilles allait et venait à toute allure comme un loup en cage...

– Pourquoi pas », dit don Juan et il se leva. « Peut-être avancerai-je plus avec mes mots qu'avec mes jambes. »

À peine avaient-ils fait quelques pas qu'ils se trouvèrent à un carrefour. La route à gauche aboutissait à une petite maison de jardin, que don Juan à son grand étonnement crut reconnaître. Elle ressemblait en tous points à la maisonnette du jardin où il jouait quand il était enfant. Il lui vint à la mémoire toutes sortes de jeux, dont, entre autres, sa première aventure amoureuse. Mais soudain il eut honte d'en parler. Non qu'elle eût été un si grand péché, mais parce qu'elle lui parut tout à coup bien futile et puérile. De

plus ç'avait été une grande déception, car il attendait beaucoup de cette expérience, d'après ce qu'il avait entendu sur ce sujet. Puisqu'il avait promis de parler avec la plus grande franchise, il le fit, bien que sans enthousiasme et à voix basse, comme s'il lisait quelque lettre indifférente et venant d'un inconnu.

S'il avait persisté dans son péché, c'était plus par entêtement, et c'était aussi par entêtement qu'il en poursuivait le récit. Désormais le passé lointain revenait facilement à sa mémoire, car, au bord de la route, il y avait toujours une chose qui lui rappelait telle ou telle expérience amoureuse.

Juanita, Catalina, Beatrix... Felicia, Isabella, Maria... La dernière avait été sa cousine et de plus une femme mariée, ce qui était deux fois pécher. Mais il remarqua que même la mention de cette circonstance laissait Jeanne indifférente. Anna, Teresa, puis Maria... Les noms commençaient à se répéter, les visages à se ressembler, et les aventures aussi se ressemblaient toujours davantage. Ces noms et ces visages qui se présentaient maintenant à sa mémoire, ils les avaient entre-temps complètement oubliés. Mais elles, l'avaient-elles aussi oublié ?

Il essayait de mettre davantage de sentiments dans les mots, de raconter avec expression, de faire voir les couleurs, respirer les odeurs. Il sentait aussi qu'il était déjà plus poète que pénitent, qu'il tentait consciemment de modifier un ou deux détails, de l'embellir. Il s'efforçait de se représenter dans le rôle d'un séducteur et d'un conquérant, bien qu'il lui parût de plus en plus clairement qu'il n'avait pas eu grand mal à cela, que toutes ces femmes et ces jeunes filles ne demandaient qu'à tomber dans ses bras. D'honorables femmes mariées comme Catarina et Aminta, deux sœurs qui au début avaient partagé ses faveurs et qui plus tard, cependant, s'étaient brouillées entre elles. Giralda, qui la nuit de ses noces avaient fui son fiancé ivre et avait donné sa virginité à cet hôte de passage. Même des femmes de grande famille comme la comtesse de Torres ou la duchesse Serpal, qui, loin d'être des forteresses qu'il fallait assiéger, étaient plutôt des tables de festin toutes servies où l'on était invité par des laquais en livrée.

Jeanne la Pucelle n'intervint qu'une fois dans le cours du récit. Ce fut quand il raconta l'histoire de la dévote sœur Sérafina qu'il avait séduite au milieu du carême.

« Cette femme n'avait pas à faire un vœu qu'elle n'était pas capable de tenir. » Voyant que son histoire laissait son auditrice aussi indifférente, don Juan changea sa manière de parler. Il renonça à tout ornement et tout effet de style et se mit à décrire avec plus de détails son art de la séduction et les riches nuances du métier de pêcheur pour lequel, nanti de l'expérience acquise avec le temps, il avait élaboré un art *sui generis*. Il ne recula pas devant l'emploi d'un vocabulaire qui était celui des mercenaires et des femmes vénales. Mais cela ne paraissait nullement affecter la jeune fille. Tout cela passait sur elle comme le murmure de l'eau. Et don Juan sentait que si la liste de ses péchés était longue, la réciter était aussi futile que s'il s'agissait de compter les grains de sable au bord de la mer.

Quand il fit à nouveau silence, la jeune fille demanda soudain :  
« Et toutes ces femmes sont encore vivantes ? »

Don Juan essaya de se rappeler ce qu'elles étaient devenues. Il n'avait jamais éprouvé d'intérêt à cet égard. Pour lui elles étaient mortes, et quand il avait, des années plus tard, rencontré l'une ou l'autre d'entre elles, il avait eu le sentiment étonnant de croiser des fantômes. Mais en posant sa question, elle était certainement loin d'imaginer cela. Ce n'était après tout qu'une simple paysanne et jamais elle n'aurait pu saisir ces subtilités. Qu'étaient-elles devenues, ces femmes ? Bien sûr beaucoup d'entre elles, quand il les avait quittées, avaient versé des torrents de larmes. Il ne comptait pas celles dont il avait fait le malheur. Mais les larmes n'étaient certainement pas dues au désespoir qui avait suivi la rupture, mais à la tristesse et à la fureur que la liaison eût si peu duré.

« Pas toutes », dit-il. « Isabella est morte en couches. Estella a été tuée par son mari dans un accès de jalousie. Et Teresa s'est donné la mort.

– Tous les êtres meurent tôt ou tard », dit la jeune fille. « Ma question était apparemment trop simple. Ce que je voulais savoir, c'est si toi-même tu avais tué quelqu'un par amour. »

Don Juan regarda sa compagne avec étonnement. Pour la première fois il voyait que ses joues s'étaient légèrement teintées de rouge, que derrière ses mots on pouvait percevoir une certaine tension.

« C'est une étrange question. Quelle raison aurais-je eu de tuer quelqu'un qui à mon égard n'avait montré que de la bonté ?

– Ta question prouve la grande tiédeur de ton amour. Tout ce que tu m'as dit montre que tu étais comme un petit enfant qui joue avec ses jouets. Tu as vécu comme vivent les animaux privés de raison qui suivent leurs instincts. Et les enfants et les animaux privés de raison, après leur mort, ne vont pas en enfer. Tu n'as apparemment jamais senti dans ton cœur le vrai feu du péché et pourtant tu croyais que c'était les flammes de l'enfer qui t'attendaient. »

Don Juan se redressa et dit d'un ton offensé :

« Si cela ne suffit pas, j'ai encore beaucoup de péchés en réserve. Je n'ai parlé jusqu'à présent que des femmes. Mais si tu veux savoir, j'ai au moins six morts sur la conscience. J'ai tué trois maris en duel et deux frères qui me provoquaient pour venger l'honneur de leur sœur. Et pour finir Gonzalo de Ulloa, qui me refusait sa fille, donna Anna. Bien que cette mort soit vraiment accidentelle, car je n'avais pas la moindre intention de tuer un vieil homme, c'est pourtant ma main qui a éteint la lampe de sa vie.

– Six hommes, dont un, moitié par accident », dit la jeune fille déçue. « Mais, bien sûr, ce n'est pas la quantité qui compte, comme tu as l'air de le croire... Dis-moi maintenant ce qui t'a causé le plus de joie, séduire une femme ou tuer son mari. »

Ils étaient près du banc, le même banc où ils s'étaient assis plus tôt, bien qu'ils eussent toujours marché droit devant eux. Pour se donner le temps de la réflexion, don Juan proposa de s'asseoir, car il se sentait les jambes lourdes.

« Nous revoici à cet endroit. Je ne sais combien de temps s'est écoulé, mais tout cela semble bien loin. Et bien que je puisse me souvenir des événements eux-mêmes, il m'est difficile de ressusciter des sentiments qui sont morts en même temps que mon corps.

– Les sentiments vraiment forts ne meurent pas si facilement », dit la jeune fille. « Le méchant authentique ne meurt pas, même dans le feu de l'enfer.

– Maintenant je sais », dit don Juan. « Maintenant je sais ce qui m'a toujours procuré le plus grand plaisir. Le combat. Le combat, que ce soit avec les femmes ou avec les hommes. Le combat lui-même mais non le fruit de la victoire. C'est la raison pour laquelle j'ai toujours été en errance, cherchant toujours de nouveaux adversaires...

– Le combat qui ne s'intéresse pas au fruit de la victoire, n'est qu'un jeu », dit la jeune fille. « Cela confirme ce que j'ai déjà dit : tu étais comme un enfant. Tu n'es jamais devenu adulte. Gilles de Rais était d'une tout autre espèce...

– Qui cela ? », demanda vivement don Juan, comme si quelque chose l'avait piqué.

« Le chevalier Barbe-bleue », dit la jeune fille et son visage s'éclaira d'un de ses rares sourires. « C'est sous ce nom qu'il est le plus connu. Vraiment, sa réputation n'a pas atteint la Castille ? Mais bien sûr, les Castillans sont vaniteux : ils ne veulent pas reconnaître qu'il y a aussi des grands hommes en d'autres pays... C'était mon bras droit, mon ami, frère et fils. Il était vraiment rempli de mal, et d'un mal authentique. »

Don Juan sentit soudain ses muscles se durcir et ses poings se crispier. Sensation si étrange qu'il lui était difficile de lui donner un nom. Était-ce vraiment la jalousie qui s'emparait de lui, maintenant, après la mort, alors que de son vivant il y avait échappé ?

« Est-ce que tu aimes cet homme ? », demanda-t-il.

Maintenant c'était au tour de Jeanne la Pucelle de rester plongée dans ses pensées, comme si elle cherchait dans les strates de sa mémoire une chose qui lui était restée étrangère.

« Peut-être », dit-elle. « J'en ai aimé bien d'autres. Le roi, tous les gens de guerre, la France... Certes j'ai aimé le chevalier Gilles. Moi, j'avais choisi Dieu, lui était du côté de Satan. Et nous travaillions ensemble comme travaillent ensemble le feu et l'eau, la lumière et les ténèbres.

– Tu l’aimais », confirma don Juan avec force, et sa voix était plus haute et plus stridente que d’habitude. « Et il t’aimait...

– Non », prononça la jeune fille vivement. « Non, lui ne m’aimait pas. S’il m’avait aimée, jamais je ne serais arrivée à Orléans, sans parler de Rouen. L’amour du chevalier Gilles était porteur de mort. S’il aimait quelqu’un, il ne le laissait pas vivre. C’est bien pourquoi je demandais combien de femmes tu avais tuées. Pas une seule. Tu n’as jamais connu le véritable amour.

– C’est une conclusion pénible », dit don Juan et il baissa la tête. « Alors j’ai vécu pour rien. De moi il ne restera rien, pas même le nom... Un rêve, voilà tout ce qu’a été ma vie.

– Ce qui reste de toi sur la terre t’inquiète toujours plus que ce qui t’attend ? Alors, c’est sûr, tu vas rester longtemps ici. »

Don Juan Tenorio sentait que tout ce qu’il avait tenté d’édifier jusque là tombait en ruines. Avec indifférence, en quelques mots, cette femme l’avait dépouillé de l’armure d’arrogance et de défi dont il avait voulu se protéger. Il se sentait vraiment nu, comme le jeune coq qu’une paysanne a déplumé. Et elle semblait avoir raison, car, apparemment, il n’était pas prêt, même pour l’enfer.

Mais cette prise de conscience n’avait pas tué son goût du combat. Il sentit croître et se renforcer l’âpreté de son esprit, et il éprouva un ressentiment violent contre la femme assise à ses côtés. Il oublia même que c’était une femme, et au moment où il se lança à l’assaut, il oublia aussi qu’il était don Juan Tenorio, quelqu’un qui habituellement luttait avec les femmes de tout autre façon et avec de tout autres mots.

« Et toi-même, pucelle Jeanne, ne t’inquiètes-tu pas de ce qui restera de toi sur la terre ? Vraiment, tu ne penses pas qu’on pourra un jour réviser ton jugement et t’acquitter ?

– On m’a déjà acquittée... là-bas. Mais apparemment pas ici.

– Comment peux-tu le savoir ?

– Je le sais. Toi aussi, tu sais déjà ce qui arrivera beaucoup plus tard, même si tu ne sembles pas y avoir réfléchi. C’est seulement quand nous serons un peu habitués que nous pourrons voir aussi bien l’avenir que le passé. Je vois aussi venir un temps où les sages prétendront que don Juan Tenorio n’a jamais existé.

– Et toi ? Personne ne mettra jamais ton existence en doute ?

– On me proclame sainte. Je suis une sainte, et malgré cela je me trouve encore ici, au pied de la montagne du Purgatoire, et je ne peux avancer d'un pas. Pourquoi ? Si je recevais une réponse à cette question, la voie serait libre. »

Don Juan haussa les épaules.

« Quant à moi, c'est clair, je ne peux t'aider. Visiblement Gilles de Rais non plus, car il n'est pas ici. Mais tu as parlé avec les saints, les anges et même la Sainte Vierge. Ne vont-ils pas, eux, t'apporter quelque lumière ?

– Ils me disaient seulement ce que je devais faire. Je l'ai fait et j'ai jugé que c'était assez. Eh bien, soit ! J'ai au moins la consolation que ce que j'ai fait était juste.

– Tu en es aussi sûre que deux et deux font quatre », dit don Juan qui n'avait plus maintenant qu'un seul désir : ébranler la paix intacte de la jeune fille, percer une fissure dans sa brillante cuirasse. « Qu'as-tu fait alors réellement, dont tu puisses être fière ?

– J'ai mené au combat les armées françaises. J'ai chassé les Anglais du pays. J'ai délivré un peuple et couronné un roi.

– Est-ce que tu ne te contredis pas toi-même ? Si le roi est sur le trône, comment le peuple peut-il être libre ? »

Il sembla que le calme de la jeune fille fût vraiment ébranlé, car son ton se fit soudain plus violent.

« Quand un peuple est gouverné par son propre roi, un roi légitime, il est libre. C'est ce que disait aussi l'archange Michel.

– Loin de moi la pensée de contredire l'archange Michel. Tout en n'étant qu'un Castillan, je ne comprends pas vraiment en vertu de quoi Charles de Valois est plus Français qu'Henri Plantagenêt, dont la famille paternelle était originaire de Normandie et dont la mère était née Valois. N'as-tu pas tout simplement pris parti dans une querelle de famille, en combattant pour un enfant contre un autre ? En quoi le peuple de France était-il concerné par cette histoire ?

– Le peuple de France m'a donné raison, car il a combattu sous mon étendard ; et il a remporté la victoire. Et les Anglais eux-mêmes un jour me donneront raison, je le sais, car je vois l'avenir plus clairement que toi.

– C’est sans doute que les Anglais ont plus raison de l’être reconnaissants que les Français. En effet Henri Plantagenêt serait devenu un jour un roi aussi français qu’anglais. Et que serait-il alors arrivé ? L’Angleterre, cette petite île, n’aurait bientôt été qu’une partie de la France, son roi se serait installé à Paris et y aurait régné.

– Tu veux me vaincre par la ruse », dit la jeune fille. « Mais avec aussi peu de succès que le juge qui a été obligé de me condamner à mort contre sa conviction. De ce qu’elle a profité aux Anglais mon action en est-elle plus mauvaise ?

– Je n’ai pas dit qu’elle avait profité aux Anglais. Qu’un pays soit gouverné par un Valois ou par un Plantagenêt, je ne vois pas la moindre différence. Mais ce que je vois, c’est que l’hostilité entre les Anglais et les Français continuera, que viendront de nouvelles guerres, de nouveaux massacres. Eh oui, moi aussi je peux déjà voir un peu l’avenir.

– Il existe des guerres qui viennent du diable, mais il existe aussi des guerres saintes. C’est ce qu’a dit l’archange Michel. Dans la guerre l’homme vainc non seulement l’ennemi mais aussi lui-même. S’il fait le sacrifice de sa vie. C’est le véritable amour.

– C’est l’amour de Gilles de Rais », dit don Juan.

« Tu n’as rien à reprocher au chevalier Gilles. Tu as dit toi-même que tu avais tué.

– Oui, mais n’oublie pas que j’ai reconnu que c’était un péché. Je n’ai jamais dit que c’était une vertu. Et ceux que j’ai tués, je les ai tués avec ma propre épée. Je n’ai pas envoyé mes propres serviteurs ou des assassins aux gages pour le faire. »

Les joues de la pucelle Jeanne rougirent, ses regards se firent durs comme des épées.

« Tu es un insolent, don Juan !

– *Frère Juan*, ma chère sœur ! J’ai toujours été insolent, c’est dans ma nature. Aussi m’étonné-je qu’on ne m’ait pas aussitôt infligé un châtement. Mais qu’en est-il pour toi, pucelle Jeanne ? Tu te considères, je pense, comme une personne humble. Et pourtant non, puisque tu dis que tu as mis le roi sur son trône ? Peut-être même n’as-tu pas d’autre vertu que celle d’être vierge. Par malheur c’est une vertu dont très peu de femmes tiennent compte,

et les hommes ne l'apprécient que très peu de temps... Oui, je sais, tu as accompli de grandes choses, plus grandes qu'aucune autre femme de ton époque. Et même qu'aucun homme. Tu marchais devant et les gens de guerre te suivaient, et le chevalier Gilles lui-même, pas à pas, comme un mouton, bien que Satan fût dans son cœur. Mais dis-moi : as-tu jamais fait ce par quoi commence toute autre femme, qu'elle soit française ou anglaise ? As-tu jamais bandé une blessure sanguinolente ? As-tu tenté de sauver quelque vie pour ceux qui t'aimaient ? As-tu jamais séché une larme ? Tu as dit qu'on t'avait proclamée sainte. C'est possible... Mais, tu le vois par toi-même, cela ne te permet pas de te sauver d'ici. Tu as dit que tous deux nous avons des choses à notre actif. Des actions grandes ou petites, bonnes ou mauvaises, cela ne signifie plus rien, car ces actions, nous les avons laissées derrière nous. Mais nous n'avons ni l'un ni l'autre rien éprouvé – et c'est pourquoi nous sommes ici. »

La jeune fille s'était levée, comme pour s'en aller, mais elle ne bougea pas. Ses yeux étaient grands ouverts et elle tremblait de tout son corps.

« Frère Juan, comment oses-tu me parler ainsi ? Comment peux-tu... Comment peux-tu parler ainsi... à une femme ? Toi, don Juan Tenorio, qui es pourtant un chevalier... »

Don Juan se leva aussi. Il clignait des yeux comme s'il se réveillait, comme s'il ne savait plus lui-même ce qu'il venait de dire.

« Je ne sais... Tu as raison. Je n'ai jamais parlé ainsi, à aucune femme. Je ne sais ce qui m'a pris soudain... »

Mais quand il regarda en face la jeune fille, il vit sur ses joues couler de grosses larmes.

« Et j'espérais, quand je t'ai vu là, que tu m'aiderais. Qu'on t'avait envoyé pour m'aider... »

Don Juan étendit la main en signe d'impuissance.

« Je pensais la même chose. Que tu étais une jeune fille envoyée pour me mener sur le bon chemin. Qu'il n'était encore pas trop tard... »

– *Tard... tard...* », soupira Jeanne la Pucelle et elle pressa ses mains devant son visage. « Même don Juan Tenorio ne peut m'apprendre ce qu'est l'amour... »

– Sœur Jeanne, regarde ! », cria tout à coup don Juan. Il prit les deux mains de la jeune fille pour découvrir son visage. « Lève les yeux et regarde ! »

– Je ne vois rien...

– Non, pas là-haut, je m'exprimais mal. Juste à cet endroit, à nos pieds... Que vois-tu ? »

Et alors la jeune fille le vit aussi. Juste à cet endroit, entre les arbres, il y avait un petit sentier auquel ils n'avaient pas prêté attention plus tôt. Un sentier étroit, pierreux, qui montait, serpentant entre des buissons d'églantine en fleurs. Il conduisait au sommet de la montagne, aussi loin que le regard pouvait porter.

« C'est bien le chemin qui conduit à la montagne du Purgatoire », dit-elle étonnée. « Comment ne l'avais-je pas vu plus tôt ? »

Don Juan s'inclina profondément, comme devant une dame de grande noblesse. Et offrant son bras à la jeune fille, il dit :

« M'accorderez-vous cette promenade, sœur Jeanne ? »



**Pavel Krylov**

**La Licorne et la reine de mai**

*roman traduit du russe par Yves Avril*

*Ansis com unicorne sui,  
qui s'esbahit en regardant,  
quant la pucelle va mirant,  
tant est lié de son ami ;  
pasmée chiet en son geron,  
lors l'occist de traïson.*

Thibaut de Champagne

## Le païen de Mézières

### 1

#### L'arbre des fées

L'Église ne fait pas mention particulière du premier jour de mai, mais le Seigneur dans sa grande bonté avait pour habitude d'y offrir aux hommes un temps merveilleux, comme s'il n'attachait pas trop d'importance à ce que les hommes célébraient ce jour-là.

Tel fut justement le premier mai de l'année mil quatre cent vingt-cinq de l'Incarnation du Christ. Le ciel de printemps, encore bas, était déjà d'un bleu limpide, et le soleil, aussitôt levé au-dessus de l'horizon, chauffa bientôt aussi fort qu'en plein été. Les bosquets de hêtres autour de Domremy et de Greux, près de Vaucouleurs, cette « *vallis coloris* » où la Meuse sinueuse coule ses eaux peu profondes dans son long chemin vers la mer, avaient pris l'aspect que prend, mais seulement pour quelques jours, la forêt au printemps. Elle n'avait pas encore tout à fait perdu sa transparence hivernale mais les toutes jeunes pousses, traversées par les rayons du soleil, la drapaient d'un vert vivifiant, ce qui lui donnait la semblance d'une forêt enchantée. Elle achevait son dernier sommeil, le plus doux, s'épanouissant dans les fleurs qui ici et là souriaient dans l'herbe fraîche.

Le vieil arbre des Fées, pour honorer l'approche de l'été, avait aussi drapé ses branches de quelques verts étendards. Dressé là depuis des siècles, il s'était habitué à voir les hommes, une fois par an, déranger sa solitude et, on peut le penser, il n'était pas loin de partager leur joie. Et la verte parure, toute nouvelle et encore si légère dont il voulait réjouir ses hôtes, semblait un voile de dentelle transparent, jeté sur ses puissantes épaules.

Une fois de plus, les soins du vieux hêtre ne se révélèrent pas inutiles. Les hommes ne l'avaient pas oublié, malgré la guerre et tout ce qu'elle apportait avec elle, et lui pourtant en avait grand peur. Comme s'il sentait leurs angoisses, entendant les récits des villageois qui venaient puiser l'eau entre ses racines, et ceux des

voyageurs qui se reposaient à son ombre, c'est pour eux qu'il avait survécu, mais, enraciné qu'il était par ses racines, et pour la vie, dans la terre lorraine, que pouvait-il faire, sinon se borner à ordonner pour eux, une fois l'an, la rencontre solennelle ?

Et voici qu'ils avaient apporté avec eux, comme les années passées, les petits pains cuits au four et les cruches de vin. Le bienheureux silence avait disparu avec les brumes de la nuit, et l'arbre put croire un instant que le rire, les propos confus et animés, les cris joyeux avaient toujours régné dans la clairière. De jeunes garçons et filles en habit de fête avaient quitté aujourd'hui leur demeure, leurs vêtements de peau et leurs sabots de bois, et en un tourbillon léger et fou tournaient pieds nus sur le tapis d'herbe encore humide de la rosée nocturne. « Pour ne jamais, de l'année, souffrir des jambes », disait-on au village, où l'on attribuait aux calendes de mai vertus particulières et miraculeuses. Les filles plus jeunes se répandaient dans la clairière, arrachant du sol, sans pitié, les fleurs afin d'en tresser des couronnes et de les déposer le lendemain, toutes fraîches, sur l'autel de la Vierge Marie.

Aujourd'hui le sort était tombé sur Jeanne, la fille du doyen du village, l'oncle Jacques, et d'Isabelle Romée dont l'un disait qu'elle était allée à pied à Rome, et un autre que ses cousines étaient nobles, ou peu s'en faut, et avaient même un blason. Et voilà les histoires qu'on raconte dans le monde. Mais la chère Jeannette devait être la reine du bal de mai ou, comme on dit en Lorraine, la « trimousette ». Encore toute jeune – elle avait à peine quatorze ans – la fille à la longue tresse sombre était vêtue d'une robe de lin blanc, décorée de rubans multicolores, et sa tête s'embellissait d'une couronne de blanches fleurs : une vraie fée, comme celles qui autrefois habitaient à l'ombre de l'arbre magique, conservant dans sa pureté l'eau qui sourdait de sous ses racines.

Et voici que, de droit la première, la reine entonnait la chanson du printemps

*Trimousette. C'est le mai, le joli mai ;  
C'est le joli mois de mai ;*

Et tout le chœur de reprendre aussitôt le motif tout simple avec des mots tout aussi simples :

*En revenant des champs  
en revenant des champs  
avons trouvé les épis si grands  
les aubépines fleurissant*

Et dans un accord final toute la clairière souffla : « *Devant Dieu !* »

Tandis qu'aux accents de ce chant et de bien d'autres, la joyeuse jeunesse menait la danse tout autour de l'arbre, voici que, sur la route de Verdun à Neufchâteau, venant de Vaucouleurs, un homme apparut. Son extérieur n'avait rien de particulièrement remarquable. Relativement jeune, s'il n'avait pas eu barbe et moustache, on lui eût donné tout juste vingt-trois ans. Son teint quelque peu sombre et basané ne l'était pourtant pas au point de voir en lui un méridional. Au premier abord les yeux bruns rapprochés et enfoncés, abrités sous ses épais sourcils, ne présageaient rien de bon pour le simple passant, mais le regard était tranquille et surtout, au fin fond des pupilles, tremblait certaine petite flamme moqueuse. Couvert de la poussière de la route, son nez pointait de différents côtés : de toute évidence le marcheur était curieux. Il n'était point retenu par la verte vallée de la Meuse qui s'étendait à sa gauche, avec ses arbustes disséminés çà et là, rappelant la riche nappe d'une tablée de fête. Quelque part au loin l'horizon s'étayait d'étranges collines aux couleurs d'émeraude. En cette année de guerre l'harmonie des éléments, les gazouillis des oiseaux, réjouissaient particulièrement le cœur. Et cela d'autant plus qu'en voyant le petit luth suspendu à l'épaule du voyageur, on ne pouvait s'empêcher d'imaginer que dans sa tête chantait quelque ballade racontant que sur cette même route, en ce même jour de printemps, s'étaient rencontrés une jolie bergère et un vaillant chevalier. Mais la majestueuse beauté ne pouvait guère tromper : la forêt sur la droite recelait le danger et le fait est que le voyageur regardait dans cette direction. De sous sa cape, toute grise de la poussière de la route, nantie d'un capuchon rabattu sur la nuque, sortait la pointe d'une épée et, à en juger par

la figure plutôt rude du voyageur, il avait une idée précise de l'usage de cet objet. Des chausses qui avaient été autrefois vertes achevaient la vêtue : insérées dans des bottes roussies, elles étaient épinglées à une cotte de la même couleur indéterminée par une dizaine de paires de crochets et des cordonnets. La tête était couverte d'une toque bleu sombre, aussi poussiéreuse d'ailleurs que le reste du vêtement. Le voyageur donnait l'impression soit d'un noble peu fortuné, soit d'un bourgeois, car le port d'une arme n'était pas alors le privilège d'un quelconque état. À vrai dire, il ressemblait surtout à un étudiant errant en quête de nouvelles connaissances et aventures ou à un soldat mercenaire qui aurait décidé de changer de maître.

Sous l'arbre des fées on l'avait déjà remarqué et, décidant de ne point manquer le plaisir de se joindre en ce jour de fête à la joyeuse compagnie, il quitta la route.

« Salut, amis ! », jeta-t-il, se mêlant à la foule bariolée. « Ne refusez pas, de grâce, d'accueillir un voyageur fatigué à l'ombre de votre arbre enchanté ! »

« Comment ? », s'écria une des filles, qui apparemment s'appelait Hauviette. « Vous aussi vous savez que notre arbre est l'arbre des merveilles !? »

« Mais bien sûr ! », répondit le voyageur, avec un calme où quelqu'un de moins simplet eût perçu une légère raillerie. « Dans un si bel endroit vivent bien sûr les fées. »

« Vivaient, plutôt », dit une petite voix perdue dans le groupe et qui releva avec finesse les mots qui ne lui étaient point du tout destinés. « Ah ! oui ! j'oubliais, » continua l'inconnu, « depuis que le curé de la paroisse est venu asperger d'eau bénite la source, les fées ne se montrent plus. »

Ces propos paralysèrent ou peu s'en faut les jeunes gens qui entouraient le nouveau venu. Ils ne pouvaient pas savoir qu'il en avait vu des centaines, de ces « arbres magiques », sinon, près de chaque village, au moins dans chaque grande paroisse.

Cependant la reine Jeannette, comme c'était désormais son rôle, s'adressa au voyageur au nom de tous les assistants.

« Cher voyageur, nous sommes très heureux de vous voir. Nous vous prions de partager notre modeste repas. »

Joignant le geste à la parole elle lui tendit pain et vin. Il remercia, et s'asseyant sur le bord de son manteau, commença à manger, trempant son pain dans le vin comme les paysans du lieu. Voyant qu'il n'était plus l'objet de l'attention générale, il en profita pour examiner un peu la compagnie, puis il prit son luth pour un air connu de tous, mais qui produisit un effet bien inattendu, car ce jeu n'était point familier aux villageois :

*À l'arrivée des jours d'été, eia !  
Pour qu'il y eût plus de joie, eia !  
La reine a dit, eia !  
Et cela fait mal aux envieux,  
Qu'elle ait un amoureux.  
Vous, les envieux, allez, allez-vous en ! bien loin de nous !  
Nous, nous danserons, danserons  
Mais point du tout pour vous, du tout pour vous !*

Bien vite on reprit la chanson et en tourbillon on se lança à travers la clairière. Le musicien errant (pourquoi ne pas, désormais, lui conserver ce nom ?) s'adossa au tronc de l'arbre, promenant machinalement ses doigts sur les cordes sans remarquer que la joyeuse chanson en avait depuis longtemps étouffé la résonance et contemplant les jeunes gens dans leurs habits de fête. Au milieu de ses bruyants sujets Trimousette était très belle. Son costume n'avait rien de recherché : pieds nus comme tous les autres, elle portait une simple cotte de paysanne, mais en cette simple cotte la jeune fille paraissait d'une blancheur éblouissante, sautillant dans la claire lumière du jour, et avec quelle extraordinaire légèreté, sur l'herbe jeunette et fraîche, et il semblait au voyageur qu'elle lançait d'étincelants rayons. À l'été qui s'annonçait elle souriait de tout son être, de sa bouche charmante et de ses regards d'azur, de chaque mouvement de ses mains, de ses jambes, de sa tête et de sa taille souple. Elle était jolie et les comblait tous de joie. Telle était ce jour-là Trimousette, et telle devait-elle être.

La danse prit fin brusquement, comme sur quelque ordre muet. Dans les cris, la plupart des jeunes filles s'écroulèrent sur l'herbe, épuisées par la danse, mais Jeannette resta comme figée au

milieu de la clairière. Un mouvement à peine saisissable trahissait sa respiration ; et l'on pouvait penser qu'elle n'avait point du tout dansé, tant cette respiration restait égale.

« Oh, Jeannette ! », s'étonnait Mengette, sa meilleure amie.  
« Quel prodige, c'était tout simplement comme si tu volais ! »

Trimousette n'eut pas le temps de répondre ; dominant les bavardages insoucians des jeunes filles on entendit un cri perçant. En un instant l'assemblée en fête, comme une volée de feuilles emportées par un tourbillon d'automne, se dispersa, laissant aux buissons voisins rubans, couronnes et autres colifichets. Vers la clairière se ruaient trois hommes l'épée à la main, criant dans une langue barbare. L'inconnu jetant sa cape sur l'herbe, y plaça soigneusement le luth et, l'épée levée, se tint prêt. Sous son manteau, on le vit bien, il portait un petit bouclier rond, ajusté sur son dos. Chevalier, il aurait eu pour devise : « *Omnia mea mecum porto.* » Il vit alors que tous n'avaient pas pris la fuite. La reine de mai n'avait pas voulu céder son domaine aux hôtes importuns. Elle se serrait de son corps souple contre l'arbre, comme si elle attendait de lui protection. Tendait tous ses faibles muscles, elle n'avait point cherché à cacher son visage dans ses mains et n'avait pas éclaté en sanglots. Pressant ses paumes dans ses poings, elle tourna un regard réprobateur vers les assaillants. Il sembla au voyageur qu'elle se préparait au combat.

« Pourquoi es-tu restée ? Cours dans la forêt ! », lança-t-il au milieu du brouhaha.

Les agresseurs n'étaient plus qu'à quelques pas.

Le voyageur jeta un regard sur Jeannette et elle, ignorant les cris désespérés de ses amies qui l'appelaient, se figea dans sa pose. Il comprit qu'elle ne s'en irait pas, et lui tendit sa courte épée.

« Tiens bon ! Et ne cède à personne ! »

Quant à lui, il ramassa le mât de mai, l'empoignant de ses deux mains en son milieu. Trimousette ne lui dit rien, lui adressant simplement un long regard.

Que cherchaient donc ces gens qui se ruaient ainsi sur le groupe de jeunes paysans ? Impossible de le savoir, mais, rencontrant de la résistance, ils ne pensaient plus maintenant qu'au mât, une arme redoutable dans les mains du musicien

itinérant. Celui-ci n'était pas une proie facile, ce dont bien vite ils durent se convaincre. Les trois malandrins ne pouvaient s'en approcher : il leur fallait même parer ses coups de leur épée, courant à travers la clairière, bondissant dans toutes les directions et vomissant à l'adresse de cet ennemi qu'il n'avait pas prévu tous les jurons dont la langue française est si riche. Trimousette ne perdait rien de l'escarmouche. La fureur des assaillants se transforma bientôt en lassitude, sous leur cotte de maille ils avaient eu le temps de joliment s'essouffler. Alors Jeannette se résolut à un pas désespéré : voyant que l'un des brigands était tout près d'elle, elle se jeta sur lui, tentant de ses faibles forces de lui fourrer l'épée dans le côté, sa main enfantine ne parvenant même pas à rompre la plus faible des mailles de la cotte, mais l'ennemi, sans qu'on s'y attendît, jeta son épée et, poussant des cris, prit la fuite comme poursuivi par une bête féroce. L'instant d'après les deux autres suivirent son exemple, dans le bruit et les applaudissements de la troupe. Alors le chanteur itinérant, en regardant autour de lui, d'un coup comprit tout : derrière chaque arbre et buisson des yeux curieux observaient la façon dont les gars du pays allaient se jouer d'un étranger et lui apprendre à vivre. Le jeu était une réussite : l'étranger avait pris l'attaque au sérieux, et les trois frères de Jeannette, Jean, Jacques et Pierre qui s'étaient déguisés en brigands, n'avaient plus qu'à féliciter leur sœur de son habileté : comment elle avait extorqué son épée à un mercenaire rompu au métier des armes (quant à son état de mercenaire, il n'y eut bientôt plus de doutes) et comment, avant qu'on eût pu les rosser à grands coups de mât, elle leur avait donné le signal de la fuite, en piquant Pierre de son épée. Chose semblable s'était déjà produite maintes fois quand ils jouaient dans le vieux château des seigneurs de Bourlémont sur la Meuse, occupé, ces dernières années, par Jacques Darc.

« Armée jusqu'aux dents », Trimousette fut en un instant entourée de ses amies. À l'envi elles lui manifestèrent leur admiration, effleurant timidement son arme étincelante, affûtée comme un rasoir. Il semblait qu'on avait complètement oublié le voyageur fatigué.

Mais Trimousette s'en souvint : « Attendez ! », cria-t-elle, entraînant la troupe à sa suite. Elle s'approcha de lui et lui dit sur un ton parfaitement sérieux : « Merci, gracieux chevalier, de nous avoir débarrassées, pauvres malheureuses, de ces méchantes gens ! » Et sur ces mots, elle ôta la couronne de sa tête et la posa sur celle du ménestrel, qui avait plié le genou.

« À toi, mon fidèle écuyer », dit-il, poursuivant le jeu, « merci de m'avoir aujourd'hui gardé de périr. Si j'en avais la liberté, je te sacrerais chevalier. Mais je n'oserai demander à la reine qu'une seule grâce : qu'elle ne me refuse pas sa protection. » Il plaça alors ses mains croisées dans les petites paumes de Jeannette, signe du serment de foi et d'hommage du vassal à son seigneur, et continua : « Je jure d'être le fidèle vassal de Votre Majesté, de vous prêter conseil et assistance selon mes forces, et d'apparaître à votre cour en toute circonstance et au premier appel. » En les prononçant, il donnait à ces mots de l'hommage un ton plus solennel que n'en imposait l'occasion, ce qui les colorait d'ironie ; mais un observateur impartial aurait découvert sans peine que l'âme du voyageur avait été touchée par cette fillette qui, l'instant d'avant, tenait une épée dans ses mains. La reine reçut le serment avec bienveillance et tendit l'arme au « vassal » pour qu'en la touchant, il le confirmât. « Écoute mon premier ordre, cher vassal... », dit Trimousette avec hauteur, entrant aussitôt dans le rôle, « hélas anonyme... »

– Raoul de Verdun, pour vous servir, Madame...

– Jeannette Romée », répondit-elle dignement.

« À votre service, madame Jeannette Romée.

– Je désire que tu paraisse aujourd'hui à ma cour. » À ce moment seulement elle ne put retenir un éclat de rire.

« Comme il plaira à votre Majesté ! », répondit tranquillement Raoul, inclinant respectueusement la tête, avec un sourire, mais léger, presque imperceptible. Ses mots ne noyèrent dans le brouhaha et les rires.

## Le païen de Mézières

### 2

#### *La demoiselle à la mule*

Ce soir-là, dans la maison de Jacques Darc, la conversation ne chôma pas. D'Isabelle, la mère de Jeannette, et de ses frères, c'était à qui réserverait le meilleur accueil à Raoul. Le doyen du village l'invita à partager un modeste repas ainsi que la nuitée. Notre voyageur accepta et dans la demeure du vieux Jacques on vit s'assembler tous ceux qui venaient aux nouvelles. Les notabilités du village, sans se hâter, questionnaient l'hôte. Mais ce qu'il disait n'avait rien de rassurant. La châtellenie de Chaumont du baillage de Champagne à laquelle appartenait Domremy, était encerclée de terres ennemies, tenues par des vassaux de Philippe, duc de Bourgogne. L'un d'eux, le terrible capitaine Antoine de Vergy, une année après l'autre, fondait sur Vaucouleurs, la petite capitale de cette partie de la France. Robert de Sarrebrück, baron au-delà du Rhin et ennemi juré des Bourguignons, promettait sa protection aux habitants du pays, mais, aux dires de Raoul, il n'était lui-même qu'un coupeur de têtes et un malfaiteur déclaré : une alliance avec lui ? À vos risques et périls ! Certes, le comte Antoine de Vaudémont, seigneur de Greux, petit village séparé de Domremy par un mince ruisseau qui coulait justement le long du mur de cette maison où l'on était à table, était un homme très bon et secourable – et tout récemment encore, ses gens avaient repris le bétail enlevé aux paysans – mais il pouvait aussi bien oublier les difficultés de ses lointains sujets...

Trimousette avait échangé ses vêtements royaux contre une robe toute simple d'intérieur, une courte cote d'un tissu grossier de chanvre terne et écru. Elle posait sur la table tantôt des galettes, tantôt du fromage, tantôt des pichets de vin, passant discrètement et sans aucun bruit, comme une ombre, si bien qu'elle ne faisait même pas bruire, sous ses pieds nus, l'herbe fraîche et odorante qui, agrémentée de claires fleurs des champs en l'honneur de la fête, couvrait le sol de terre battue. Ignorée de tous, elle prêtait une

oreille attentive à la conversation, sans laisser voir qu'elle s'intéressait à une chose qui ne concernait ni les enfants ni les femmes et qu'on appellerait plus tard la politique.

« Certes, le vieux Baudricourt est un glorieux capitaine », prononça d'une voix criarde Aubry, le maire du village, qui se trouvait être un parrain de Jeannette. « Mais que fera-t-il tout seul contre une meute d'ennemis ? »

« Oui, notre bon dauphin n'est pas à une centaine de lieux d'ici », admit avec eux un autre de ses parrains, Jean Morel. « Et il lui reste : Orléans, Beaugency, Notre-Dame de Cléry, Vendôme », dit-il, fredonnant le motif connu de tous.

« Vos propos, compères, finissent par me donner la nausée », coupa grossièrement Jacques. « Peut-être notre hôte nous dira-t-il quelque joyeux conte ou quelque histoire divertissante ? »

Le musicien fit un signe d'assentiment. Aujourd'hui, près l'arbre des fées, il avait largement mérité son repas et un toit au-dessus de sa tête, mais peut-on priver les gens de la joie modeste d'entendre un nouveau conte ? Affaire d'honneur. Avalant quelques gorgées d'un vin acide de l'année passée, il commença son récit :

*Li vilains dist en reprovier  
Que la chose a puis grant mestier  
Que ele est viez et ariers mise.  
Por ce par sens et par devise  
Doit chascuns lou suen chier tenir,  
Qu'il en puet mout tost bien venir  
A chose qui mestier avoit.  
Mains sont prisiees orendroit  
Les viez voies que les novelloes  
Por ce qu'en les tient a plus beles.  
Et si sont miauldres par sanblant,  
Mes il avient assez sovent  
Que les viez en sont les plus chieres.  
Por ce dist Paiens de Maisieres  
Qu'en se doit tenir totes voies.*

S'étant acquitté d'un pesant compliment à l'endroit de ses hôtes du jour, le ménestrel commença le conte.

« Un jour, au château du roi Arthur, se présenta une jeune fille inconnue. Les courtisans s'étonnèrent seulement de ce que sa mule n'eût point de bride. L'inconnue s'inclina devant le roi et lui demanda son aide. La bride, révéla-t-elle, avait été dérobée, et en son absence elle ne pouvait accomplir aucune mission importante. Alors Keus, sénéchal du roi et éternelle risée de la cour, annonce qu'il s'en va quérir une bride magique, et voici l'insolite animal qui le transporte par un chemin inconnu vers un but mystérieux, mais quand il faut traverser sur une planche étroite une rivière large, profonde et torrentueuse Keus prend peur et fait demi-tour. Voulant laver la honte qui retombait sur tous les chevaliers du roi Arthur, se mit en campagne le vaillant Gauvain. »

En prononçant ce nom, Raoul de Verdun se leva brusquement de table. Son discours se fit rapide et saccadé et, tourbillonnant, comme transformé en un paladin de légende, au milieu des auditeurs muets, il mima son combat avec les lions dans la cour du château enchanté. Peut-être se souvenait-il en ces instants de sa récente et plaisante escarmouche avec les fils de Jacques déguisés en malandrins ou d'autres engagements plus authentiques ? Il ne vous répondrait pas lui-même.

Mais voici l'adversaire principal, le chevalier noir. Et sous les regards des auditeurs, Raoul cria : « Tue-le ! » Mais le Gauvain de son récit était, comme tous les chevaliers de légende, magnanime, sinon plus magnanime encore. Et il apparut qu'il avait diablement raison ! Autrement, après achevé l'ennemi, il serait devenu lui-même gardien de l'objet enchanté.

À la fin du récit, Gauvain remet la bride à l'inconnue et celle-ci, s'étant inclinée devant le roi Arthur, le remercie et le prie de la laisser aller. Mais quelle affaire importante l'attend donc encore ?

Les auditeurs curieux étaient intrigués non moins que le roi légendaire, et ce qu'ils voulaient eux, c'était la suite !

« Qu'arriva-t-il ensuite ? » C'était la voix timide de Jeannette qui soudain rompait le silence.

Pour toute réponse le conteur eut un sourire.

« Ensuite ! Ensuite ? mais... rien !...

– Mais voyons, » Isabelle Romée venait au secours de sa fille chérie, « la bride, il la fallait pour...

– Vraiment », dit le chef de famille en souriant, « la jeune fille de votre roman, messire, voulait aider notre beau dauphin Charles. À moins qu’il ne doive son salut qu’à un ridicule miracle de ce genre ! »

Jean Morel hocha la tête avec compréhension : « Oui, compère, seulement un miracle. Mais les temps ne sont pas encore venus. »

L’hôte fit un mouvement : « Et pourquoi pas maintenant ? N’avez-vous pas entendu la prophétie : la France a péri par une femme dépravée, mais viendra une jeune fille innocente par laquelle le Seigneur lui-même montrera la voie du salut. Et cela arrivera très bientôt. » Raoul mettait intentionnellement dans sa voix un grand sérieux, si bien que dans les mots « femme dépravée », « Seigneur » « salut », on percevait confusément une sorte d’appel, un désir de piquer au vif les sentiments des auditeurs et de provoquer leurs réactions.

« Sottise que tout cela, c’est absurde, des contes de bonne femme. » Et le rire sceptique de Jacques couvrit ses derniers mots.

Cependant Jeannette, qui était restée parfaitement muette, perçait les adultes de ses grands yeux. Elle n’osait même pas remuer pour éviter, à Dieu ne plaise, de rompre le cours de la conversation à laquelle elle était seule à s’intéresser. Et chaque mot du conteur itinérant tombait dans son âme malléable et impressionnable, comme le grain tombe dans une terre bien ameublie par les labours, profondément et durablement. Elle sentait dans sa nuque une sorte de battement, comme si elle devenait toute entière un cœur immense, frémissant, renfermant en lui toutes les douleurs et les tristesses de ce monde. Le mensonge de Raoul se transformait en la plus sainte vérité. Jeannette ne voyait pas ses yeux, ils étaient comme aveugles, car le ménestrel, au contraire des pratiques de leur village, s’efforçait pendant qu’il chantait et contait, de détourner les yeux, de fuir les regards directs. Il parlait et chantait comme pour lui-même, exclusivement. Mais la jeune fille était loin d’y voir hypocrisie. Elle était là, debout, simplement, à écouter comme envoûtée par ses mots pénétrants.

« Jeannette, tu es là, tu dors ? » La voix impatiente de son père la fit tressaillir. « Apporte encore du vin ! »

Prenant la cruche, elle s'inclina devant l'hôte dont elle remplit la coupe avant de servir tous les hommes assis à table.

« *Chevaliers de la Table Ronde,* » chanta Raoul, avalant une gorgée, « *goûtons voir si le vin est bon* ». En chœur improvisé, les hommes lui répondirent bruyamment et chantant faux.

« Eh bien, messire, que pensez-vous de ma fille ? » Le ton de Jacques, chauffé par le vin et la gaieté de la chanson, était de plus en plus libre. « Une maîtresse de maison, un vrai trésor, habile à l'aiguille, elle file et tisse si bien que personne au village ne peut lui être comparée. J'espère (*le doyen du village tâchait de continuer dans un ton familier*) la donner en mariage au fils de notre échevin mais on peut aussi bien penser à quelqu'un de Vaucouleurs. Quoi qu'on dise, la vie est plus tranquille derrière les murailles d'une ville. »

Ces derniers mots rappelèrent la compagnie aux difficultés des temps présents et la conversation cessa.

« Attends, compère ! », prononça Jean Morel après quelques instants de silence. « Dans une couple d'années il sera bien assez tôt pour penser au mariage et alors, si nous sommes encore de ce monde, nous aviserons.

– Tu as raison, mon bon ami », accorda le chef de famille qui continua : « À vrai dire, avec ma petite fille nous assistons de temps en temps à des choses étranges : tantôt, sans crier gare, elle court à l'église, tantôt la voilà qui disparaît des jours entiers dans les champs pour observer je ne sais quelles petites feuilles, petites fleurs, petites herbes, petits scarabées, petites araignées, tantôt enfin elle accueille un moine sans domicile, prête à écouter, pendant des heures et à s'en rompre la tête, ses sottises. »

Raoul écoutait tout cela en silence, hochant la tête : il n'était pas question pour lui, un étranger, de répliquer.

Jeannette devenait donc sans qu'elle s'y attende le centre de la conversation et voici que l'oncle Simon, lui lançant un regard en coin et forçant son visage habituellement pâle à rougir, prit la parole :

« Et quoi, vieux Jacques, ta combattante peut bien être la pucelle de la légende ? Si tu l'avais vu aujourd'hui devant tout le bon peuple brandir l'épée ! »

Tous les regards se portèrent vers l'âtre devant lequel, éclairée par la lumière capricieuse des flammes, se tenait la petite figure enfantine, et elle se troubla encore davantage. (Raoul se la rappela toujours ainsi, debout, devant l'âtre de sa maison natale.) Comme elle aurait voulu s'échapper de cette pièce, loin de ces gens repus et satisfaits d'eux-mêmes, siégeant confortablement sur les larges bancs. Avaient-ils compris ce que signifiait pour elle cette phrase lancée au hasard par un villageois du voisinage ? Et pouvaient-ils savoir combien de fois la prenait le désir de fuir, de se cacher, d'aller se fourrer dans quelque coin obscur, loin de ces ignorants dont le seul aspect la mettait au supplice, étrangers à tout doute sur leur intégrité et leur bon droit, souriant avec condescendance et incapables de descendre des hauteurs de leur précieuse sagesse jusqu'à sa vérité à elle. Jeannette n'en était elle-même pas consciente mais au bout de quelques instants elle leva les yeux. Et ce n'est qu'alors qu'elle put saisir le regard absent du voyageur et discerner en lui quelque chose d'autre que chez les gens de son pays, une chose que la jeune fille, visiblement, avait très envie de percevoir, la compréhension.

Au même moment l'hôte de passage prit la parole : « Et pourquoi pas, bonnes gens ? » Ces mots où voisinaient la raillerie et le sérieux, chacun pouvait les comprendre à sa propre façon. « Votre jeune fille deviendrait un vrai soldat. Toute ma vie j'ai rêvé d'un tel écuyer », ajouta-t-il sans désormais une once d'ironie.

La fatigue le faisait bâiller. L'un des hôtes se leva de la table et bientôt la maison se vida. Jeannette, selon l'usage, laissa à Raoul sa chambrette et se coucha au grenier. L'étroit lit de bois était trop petit pour lui et, à son habitude, il préféra étendre sur le sol couvert de paille sa cape grise. Mais là, poussé par je ne sais quelle force, il sortit et se tint sur le seuil de la maison. Au loin on distinguait la petite église du village, à peine visible dans les ténèbres. Pour un voyageur qui avait vu les cathédrales de Paris et de Bamberg, de Reims, de Ratisbonne, de Milan et de Rouen et même, dans la Ville éternelle, la basilique Saint-Pierre, ce modeste édifice ne devait rien avoir de remarquable. Mais il y avait dans l'environnement quelque chose de particulier, le ciel et la terre se mêlaient et formaient un tout unique, comme fixés l'un à l'autre

par la pointe aiguë du clocher, et les contours de l'édifice était si rongés et diffus qu'on avait l'impression que l'église embrassait tout l'espace qui se découvrait aux yeux de Raoul. Messire de Verdun appartenait à cette génération qui commençait à douter de tout ce qui était considéré jusqu'alors comme les fondements mêmes de l'univers. Il avait vécu assez longtemps en Italie, s'était rempli des idées nouvelles, regardait avec embarras les Flagellants, considérait avec une condescendance ironique les prières extatiques des mystiques franciscains (ils racontaient que pendant ces prières leur était apparue la Vierge Marie en personne !) et jetait un regard de pitié sur ces fous avérés qu'étaient les dévots de Colette de Corbie dormant, selon la rumeur, sur des lits hérissés de clous et, toute l'année, allant pieds nus. Mais là, il ne pouvait résister au sentiment de la présence de quelque chose d'éternel, en dehors et au-dessus de lui. Ce jour-là il comprit la magnificence de la création du Très-Haut : monde, nature, hommes, êtres vivants, au milieu desquels Il se trouve éternellement présent, répandu mais non confondu avec eux. À travers la nature même, la fillette qui vivait là avait en partage reçu le Bien, ou, comme auraient dit les mystiques qu'il méprisait, avait reçu la grâce.

Comment ? Raoul n'aurait pu du tout le dire : était-ce à l'aide de syllogismes inconcevables, dont l'étincelle venait scintiller dans sa tête, était-ce sous l'effet d'une illumination qu'il transformait en syllogismes pour éviter de paraître insensé à ses propres yeux ? Il reconnaissait en tout cas que le don que sa reine avait reçu d'en haut ne serait pas dilapidé. Mais comment lui fallait-il y répondre dans l'avenir ? Dieu seul le savait, et les illuminations et les syllogismes étaient ici sans force. Mais il était sûr que dans « la vallée des fleurs » mûrissait quelque chose, qui pouvait être miraculeux, bien qu'il ne pût déterminer dans quelle mesure il en était, ou en serait, lui-même participant.

C'est dans ces sentiments très confus qu'il rentra dans la maison et s'y étendit sur le sol, tandis que dans les replis de son esprit, qui demeura encore longtemps éveillé, allaient et venaient en troupes désordonnées pensées ou bribes de pensées, qui se firent de moins en moins distinctes. Combien de temps cela dura-

t-il, il ne le savait plus lui-même et, dans son demi-sommeil, en perdit le sentiment.

Jeannette se leva plus tôt que tout le monde, quand régnait encore la pénombre. Quelque chose la poussa, avant de retrouver aux champs son père et ses frères, à passer par la petite chapelle qui se trouve au Bois-Chenu, juste à côté de Domremy. Tout doucement, sans faire grincer l'escalier de bois, elle descendit du grenier, jeta sur ses épaules, par-dessus sa cotte, une cape de laine grossière – les matins sur cette terre étaient très frais – enfila des bas de laine bien moulants et se munit des sabots de bois, si commodes pour marcher dans la boue de printemps : elle avait envie de voir ce que devenait son « vassal ». À pas de loup elle s'approcha de la porte de sa chambrette. La porte était entr'ouverte. La jeune fille tout doucement l'ouvrit plus largement. Quel ne fut pas son étonnement de trouver la pièce vide ! Raoul s'était levé plus tôt encore et avait disparu. Ne rappelait son passage qu'une pièce d'argent placée bien en vue et un petit anneau. Respirant légèrement, la jeune fille laissa la pièce à sa place, enfila l'anneau, se chaussa et sortit. Elle contourna sa maison par la gauche et se dirigea vers la forêt, laissant derrière elle l'église. Et soudain voici que du côté de l'église elle vit une sorte de lumière. Jeannette plia le genou et, pour la première fois de sa vie, elle entendit la Voix.



« *En regardant vers le pays de France* »

« Humphrey, enfin ! Fais quelque chose ! Notre cher convive est de nouveau plus sombre que la forêt du Kent en hiver. »

« Soyez miséricordieuse, Eleanor », répondit l'un des hôtes assis à la table d'honneur. « Pitié pour nous deux. Un seul mot tendre de toi à l'un de nous, et l'autre en devient fou de jalousie », dit-il en souriant malicieusement.

« C'est vrai, gentlemen, vous allez vous rendre tous deux insupportables. Votre oncle le cardinal, cher Humphrey, est plus courtois.

– Courtois, courtois, un vrai serpent justement. Mais toi, je le sais, tu n'es pas aussi crédule que notre aïeule. » Humphrey poursuivit la conversation, qui se transforma en un piquant entretien à deux. Le troisième, assis en face d'eux – un homme de haute taille, aux cheveux noirs, taillés court, le front haut, au long nez droit et mince, aux yeux marron attentifs, maigrelet et quelque peu gauche dans les mouvements, ce que mettait en relief une cotte et des chausses de drap vert, le tout recouvert d'une longue houppelande de velours bleu sombre, brodée de lys d'or –, gardait le silence.

La dame le regarda fixement, puis s'absorba quelques instants dans ses pensées, comme essayant de mettre en ordre quelques mots difficiles à ajuster l'un à l'autre, et soudain sans prévenir elle les lui adressa :

« N'est-il pas bien tôt, Charles, à l'âge où vous êtes, pour ce dégoût du monde ? Je sais, vous êtes écolier de mélancolie, mais combien de fois, n'est-il pas vrai, vous ai-je dit de ne point vous laisser aller aux séductions des noirs enchantements ! Repousser tristement printemps et bonheur, la nature ne vous le pardonnerait pas ! »

Ces mots furent dits très vite et avec quelque émotion. Ainsi fait l'orateur novice, prenant la parole devant une assemblée respectable, et bafouillant timidement des phrases préparées à l'avance dans la peur d'oublier l'objet de son discours. Quelque peu risible et à la fois touchant était cet accent qui trahissait chez la jeune lady Eleanor une vraie fille d'Albion. Ses cheveux châtain

clair, presque roux, cachés il est vrai sous la haute coiffure à cornes, ses yeux gris, incolores, l'ovale régulier du visage dont tous les traits étaient réguliers (nez petit, lèvres minces sur une bouche petite, oreilles rondes de miniature), et la fraîcheur de la peau, toute sa personne révélait en quelque sorte le goût anglais des proportions. Elle trouvait un plaisir manifeste à jouer avec une gaucherie naïve des rythmes d'une langue qui lui était étrangère ; l'actuelle bien-aimée du duc Humphrey Gloucester, régent d'Angleterre, n'était pas de celles qui descendaient des Normands ou des Angevins. On voyait bien que telle une femme d'origine assez modeste, elle avait parlé dans son enfance encore toute proche le dialecte barbare des grossiers yeomen de la campagne, ceux qu'on voyait ces derniers temps se hisser à des niveaux toujours plus élevés de la société. D'autres, les poètes indigents, comme on les appelait dans la cour brillante du prince-régent (si indigents qu'on avait vu dans leur nombre un aide-forestier, disait-on, le feu Jeffrey Chaucer), y composaient vers et poèmes, et un savant docteur d'Oxford, John Wyclif avait même traduit dans cette horrible langue les Saintes Écritures, ce qui, selon l'opinion commune, était déjà hérésie manifeste. Un an auparavant, l'oncle de Gloucester, le cardinal Henry, avait fait rechercher et confisquer tous les exemplaires de la traduction abominable et les avait fait brûler en même temps que les ossements du très néfaste professeur, préalablement exhumés, après pillage de sa tombe, et attachés au poteau d'infamie. Son Éminence pouvait-elle savoir que l'un des quelques exemplaires demeurés sains et saufs en Angleterre était conservé au château de Windsor dans les appartements privés de la favorite de son neveu, la plus sûre des cachettes ? Non, son Éminence ne le savait pas. Non plus que son Humphrey bien-aimé. Eleanor Cobham se souvint tout à coup de sa coupable transgression, mais se contenta de jeter dans la conversation le nom d'Henry Beaufort, ce qui un court instant lui coupa la respiration, l'empêchant de lire avec l'expression convenable le texte qu'elle avait préparé. Mais Charles, duc d'Orléans, ne remarqua rien. Il souriait en lui-même en entendant ses vers dans la bouche de la sympathique Anglaise. « Mais elle sait tous mes lais et ballades par cœur !? Et cet effort naïf de parler

correctement dans une langue qu'elle ne maîtrise pas trop bien ! » Le prince des poètes était rempli de fierté, la fierté que pourrait ressentir tout auteur dont l'œuvre serait lue en public d'une voix frémissante qui exprimait l'amour. Ce qui le mit dans la plus belle humeur. Il s'en réjouissait en silence, préférant écouter en silence et sans se lasser la voix d'argent, qui le consolait de son exil en pays étranger au château de Greenwich.

Lady Eleanor, qui depuis longtemps avait fini son *ricercare* littéraire, attendait de pied ferme les compliments de ses cavaliers. Les deux ducs à nouveau, voyant une possibilité de se divertir, ne laissèrent point passer l'occasion d'un jeu innocent.

« Comment se fait-il, Aliénor... », Gloucester lui donnait son nom français, sachant, lui, que cela plaisait à sa dame, prête à s'envoler dans l'empyrée devant une telle adresse, prête à s'imaginer, ou peu s'en fallait, en Éléonore d'Aquitaine. « Comment se fait-il qu'au troisième vers tu n'aies pas à nouveau observé la ligne métrique : tu n'as pas pris le temps de décoller et te voilà le nez dans la boue ? » Le duc saisit un morceau de veau bouilli à l'aide d'une fourchette à deux dents, récemment introduite par l'infortuné roi Richard, ce qui dit-on lui coûta la vie.

« Mais cela me plaît, Humphrey », répliqua Charles. « Je trouve que le rythme de sonantes entre le deuxième et le quatrième vers peut produire une révolution dans la poésie française. Certes, le sage roi Alphonse de Castille a pratiqué quelque chose de semblable dans ses *Cantigas de Santa Maria*, mais c'était il y a longtemps et dans un autre pays. En vérité les Anglais peuvent beaucoup nous instruire. Je lève ma coupe, à vous, Madame, et à l'Angleterre en votre personne ! » Sur ces mots il prit une coupe en verre de Venise remplie de vin rouge. « J'espère, Humphrey – il cligna des yeux – que ce n'est pas du bourgogne. »

« Vous n'y pensez pas », protesta Gloucester. « Et puis quoi, encore ? Du vrai bordeaux ! »

Ils burent pendant qu'Eleanor, à l'évocation de la Bourgogne, lançait un regard sans aménité à Humphrey, se souvenant apparemment de quelque chose de fort désagréable qui avait assombri leur passé, tandis que Charles cachait son sourire devant cette attaque verbale réussie.

« À propos, Charles, n'avez-vous point de nouvelles de chez vous ? », questionna-t-elle, se hâtant de dévier la conversation sur un autre sujet, sans songer, il faut le dire, que sa question pouvait produire chez le duc d'Orléans une sérieuse douleur morale. Elle n'y pensa qu'au moment où les mots perfides s'envolaient de sa bouche. D'ailleurs, l'ayant compris, lady Cobham se réjouit seulement qu'à sa piquette Charles eût reçu une réponse si cruelle et si prompte.

« En quelque sorte (*le duc Humphrey se hâta de venir à son secours*) rien de nouveau. Mon frère s'est embourbé devant Orléans. Rien d'étonnant, après la mort de mon fidèle Salisbury, qu'il n'y ait personne là-bas pour faire la guerre. Talbot est un sabreur audacieux mais un rare imbécile, Suffolk au contraire est trop intelligent et, on le dit, aussi poète mais il se laisse trop séduire par des sottises mystiques, il ne pense qu'à l'amour de Dieu et à la colère de Dieu : alors qu'il faut brandir la hache, le voilà qui déclame des psaumes en latin, pouah ! rien qu'à y penser, c'est répugnant ! Scales se bat bien en terrain dégagé mais ne sait pas comment prendre une place forte, Glasdale, lui, le sait, mais rien là ne dépend de lui. Les autres ne valent pas mieux. Ainsi, Charles, vous pouvez dormir tranquille (*disant cela il lui tendait la main et lui donnait l'accolade*) : votre ville ne risque rien.

– J'ai entendu dire », répliqua le duc d'Orléans, « que la situation n'est pas aussi brillante pour moi que vous me le contez, mon bien aimé cousin. En février mes gens ont fait une sortie...

– Quand les vilains Écossais ont voulu s'emparer des chariots de harengs et que les nôtres les ont massacrés jusqu'au dernier ? » Gloucester évoquait ses voisins du nord avec ce sourire railleur et hypocrite dont seul est capable un Anglais. « Ne vous affligez pas à leur sujet, mon cher Charles, sans eux la vie à Orléans n'en sera que plus tranquille. Moins de bagarres d'ivrognes, de brigandage, de bourgeois mécontents d'avoir à les loger et moins de pucelles déshonorées.

– Et que devient votre cousin de Chinon ? », dit Eleanor à Charles pour se mêler à la conversation des hommes, revenant une fois de plus et avec la même gaucherie le piquer au vif.

« Mon cousin de Chinon ne m'intéresse pas », coupa-t-il. « Cela l'arrangerait que je ne revienne jamais en France.

– Je comprends. » Lady Cobham fit un signe de tête affirmatif. « C'est que beaucoup le croient bâtard. Et il est possible qu'il le croie lui-même. Apparemment la ligne des Valois directs a été interrompue et celui qui devrait, selon le droit ancestral, porter la couronne de France est ici à demeure à Greenwich et partage notre table. Dommage que toi, Humphrey...

– Tais-toi ! », siffla Gloucester, tandis que Charles baissait les yeux, feignant de ne pas entendre.

Quelques instants plus tard, il dit avec déjà beaucoup plus de calme : « Il ne faut pas, Aliénor. »

Il avait deviné ce qu'elle voulait dire. Le prince des poètes, Charles, et le correspondant des philosophes, Humphrey, se seraient compris l'un l'autre si... Mais le chemin qui menait à ce « si » passait par une nuée de crimes et une mer de sang, et Gloucester, régent d'Angleterre aux côtés du tout jeune Henri VI, le redoutait. Mieux valait que tout restât en l'état.

« J'ai appris », dit-il, accompagnant son fromage d'une gorgée de vin, « que votre cousin, qui se nomme lui-même dauphin, prépare à Tours une nouvelle armée. Je suppose que dans un mois elle peut venir à la rescousse de vos gens à Orléans ? Comme toujours on exige de moi que j'envoie d'urgence un renfort. Grand Dieu, que je suis fatigué ! Mon oncle le cardinal machine des guerres quelque part dans la lointaine Bohême contre je ne sais quels obscurs hérétiques et exige des soldats, mon frère John veut s'emparer de tout en France et à nouveau exige des soldats. Et donc solliciter les bonnes grâces des boutiquiers de Londres à seule fin d'obtenir d'eux de l'argent, et enrôler des mercenaires, c'est l'affaire de Humphrey Gloucester ! Et si les Écossais attaquent (*le régent contenait de moins en moins son irritation*), peut-on me dire comment et avec qui je les combattrai ? Dans toute l'Angleterre il ne restera bientôt que des femmes.

– Tu combattras comme Charlemagne, mon bien-aimé », répliqua lady Eleanor. « J'ai lu dans un roman que, lorsque les Maures eurent taillé en pièces l'armée du vaillant Roland, il distribua des armes aux femmes.

– Ha ! ha ! », fit le duc dans un rictus sarcastique. « Je préférerais me noyer dans la Tamise. Commander ces vaillantes troupes, ce sera à toi de le faire !

– Et pourquoi pas ? », répondit-elle rêveusement. « La guerre est une chose vraiment intéressante. Seulement, ne va pas te noyer, Humphrey !

– La guerre, ce n'est pas intéressant, chère Nelly, pas intéressant du tout ! » Charles d'Orléans, à l'étonnement de ses interlocuteurs, était passé à l'anglais, langue dans laquelle il ne dédaignait pas d'écrire des vers. « Il ne sied à personne de célébrer la guerre. À la guerre on tue, on viole, on brûle, on pille, on jette en prison. À la guerre la femme n'a rien à faire. Vous avez entendu parler quelque jour, milady, de Jeanne de Montfort, qu'on surnommait la Fiery Joan ? Celle qui, il y a quatre-vingts ans, enleva la Bretagne à mon trisaïeul ? Quand les gens de mon quadrisaïeul firent prisonnier son mari, le comte Jean, elle revêtit une armure et prit la tête de ses gens, ivre de sang. Elle massacra l'armée française sous les murs d'Hennebont. De nuit. Pendant que les nôtres dormaient. Ensuite lors de batailles navales elle se lança à l'abordage de vaisseaux... (le duc fit une pause) ...et ensuite dans l'ivresse des meurtres qu'elle avait accomplis, elle perdit l'esprit et finit sa vie enfermée, dans une chambre privée de fenêtres et d'angles, tapissée de tentures épaisses et douces. » Après quelques secondes d'un pénible silence, comme dans une de ses ballades, il termina son discours par une sentence : « Tenez-vous loin des divertissements et aventures de guerre, milady ! Que Dieu vous en garde !

– Les hommes, milord, se battent depuis que Caïn a tué son frère », dit lady Cobham, tel un soldat en déroute, parant l'attaque du duc par une courte phrase qui se voulait terrassante. Et appréciant la situation avec la rapidité de l'éclair, elle essaya de la maîtriser : « Et quand vous les hommes n'êtes pas heureux à la guerre, Dieu vous envoie le secours des femmes : Deborah, Esther, comme nous le dit la Sainte Écriture. Il envoie Isabelle, la fille du roi de Hongrie dont il est parlé dans le *Livre des merveilles de la Vierge Marie*. Ou Penthésilée. Ou, enfin, ta propre sœur, la chère Philippa ! »

La réponse de Charles d'Orléans fut rapide et cohérente comme si elle avait été rédigée plus tôt, comme les thèses méditées par un maître théologien répondent à une *quæstio* formulée d'avance.

« Je hais la guerre », dit-il avec passion. « Je rêve d'un monde où il n'y aura plus de guerres, où règnera l'art de la parole, où les destins des empires se décideront dans les assemblées de poètes et d'érudits, et non dans un massacre de mercenaires sur un champ couvert de sang. Je rêve d'un monde où les gens se souviendraient qu'ils sont par nature des frères et sœurs dans le cœur desquels Dieu a placé le désir d'aimer le prochain comme soi-même. N'avons-nous point assez, enfants de Dieu, de sang et de souffrances, au moins pour notre siècle ?

– Charles, vous reprenez le beau rêve que l'on peut avoir, un jour d'été, dans un jardin, endormi à l'ombre d'arbres en fleurs, grisé par une douce brise », intervint le duc Humphrey.

« Milord, » continua lady Eleanor, « vos propos ne sont pas d'un prince qui garde mémoire de la gloire de ses ancêtres, conquise dans de sanglantes batailles ! Ils ne sont pas non plus d'un poète qui apprécie les légendes du roi Arthur et de ses chevaliers ! Mais voyez le *Roman de la Rose* ? ! Avec quels mots magnifiques Guillaume de Lorris et Jean de Meung chantent l'homme de guerre qui brille dans les tournois ! Que le monde serait vide, terne, sombre et ennuyeux sans les divertissements guerriers. Vous parlez, milord, comme un moine, complètement coupé du monde, et dans ce cas pourquoi ne voulez-vous pas, dans un monastère, vous cacher du monde tout de bon ?

– Je ne suis pas moine, milady, et ne désire pas l'être. Et quitter le monde, je ne le désire pas non plus, ce que je veux seulement, en tout et pour tout, c'est que ce monde devienne un peu meilleur. Et pour sept jours où le monde ne verrait pas la guerre, je donnerais tout le reste de mes jours. Je ne peux vous comprendre, milady, je ne peux comprendre votre insistance à me faire le prisonnier d'une clôture monastique ? Représentez-vous ce que c'est qu'un monastère, et voudriez-vous vous-même vous y trouver, voudriez-vous y vivre ne fût-ce que quelques semaines ? »

Le duc parlait vite, empêchant Eleanor et Humphrey de placer un seul mot, et, quand bien même ils auraient voulu intervenir, ils n'auraient pu surnager dans le torrent de son discours que brouillait une émotion incontrôlable.

« Rappelez-vous, belle Nelly, que la guerre ce n'est pas seulement des victoires : à la guerre on peut aussi perdre, sans s'y attendre ; la guerre pour les vaincus ce sont douleurs, larmes et mort... »

À la façon dont était prononcée cette dernière sentence, lady Cobham sentit faiblir l'ardeur du duc d'Orléans, et elle décocha une réponse qui était toute prête.

« Le monde dont rêve milord, sera-t-il meilleur ? Qui sait, peut-être qu'une défaite dans la bataille de mots que mèneront vos philosophes et poètes, sera-t-elle encore plus terrible que sur un champ de bataille. Pourquoi ne traînerait-on pas le poète malheureux dans une chambre de torture pour l'envoyer ensuite à l'échafaud ? Il n'y a pas que les épées et les flèches qui causent douleurs, larmes et mort : l'envie, la colère, la haine, l'orgueil et la peur le font aussi. On peut interdire aux hommes de porter une épée mais on ne peut pas leur interdire de se regarder les uns les autres comme des loups et comme des loups de se sauter à la gorge !

– Permettez-moi, Eleanor, d'avoir sur le monde et les gens qui l'habitent les pensées que je veux. Ne tuez pas mon rêve... » Il se tut quelque temps et reprit la parole en français sur un ton dépourvu désormais de passion et de notes édifiantes, mais où l'on sentait encore quelque angoisse cachée, quelque douleur. « Et soyez prudente, Eleanor, quand vous mentionnez la Bible. Je me souviens que ses traductions du latin ont été jugées hérétiques. Cela peut ne pas plaire au cardinal Henry et vous, milady, vous vous emballez beaucoup. Beaucoup trop. À mon avis, vous parlez avant d'avoir bien réfléchi à ce que vous dites... Moi, cela m'est égal... Mais il y a les autres... »

Le duc d'Orléans parlait de plus en plus bas ; et les mots étaient prononcés de manière toujours plus lente et plus sourde, jusqu'à ce que finalement il se tût pour de bon.

« Quoi qu'il en soit, et quoi qu'il arrive cette année en France, »  
coupa soudain Gloucester, tout à fait hors de propos, « Bedford ne  
recevra de moi aucun soldat. Ça suffit ! Si vous voulez, Charles,  
transmettez cela à votre fidèle capitaine Gaucourt la prochaine fois  
qu'il viendra vous demander conseil. Qu'ils dorment en paix, à  
Orléans ! »

Entre les deux frères du défunt roi Henry le Victorieux, la  
rivalité était ancienne et les échecs de John Bedford réjouissaient  
Humphrey Gloucester, chose parfaitement impossible à cacher, et  
surtout à ceux qui comprenaient tout.

« Dites-nous quelque chose de nouveau, Charles ! », dit  
brusquement lady Cobham, sans réagir du tout aux derniers mots  
de son époux. « Quel ennui, mes beaux seigneurs, que votre  
bavardage intelligent ! »

À entendre cette phrase prononcée à dessein d'une voix  
languissante, personne n'aurait pu imaginer avec quelle fougue et  
quelle chaleur la femme venait de participer au dit bavardage  
intelligent.

*Avugle et assourdy,  
De tous poins en nonchaloir...*

– ainsi débuta, triste suivant l'habitude, la chanson du prince des  
poètes –

*Je ne puis ouir, ne veoir  
Chose dont soye esjouy.  
Se desplaisant, ou marry  
Tout m'est ung, pour dire veoir.  
Avugle et assourdy,  
De tous poins en nonchaloir.  
Es escolles fu nourry  
D'amour, pensant mieux valoir ;  
Quant plus y cuiday savoir  
Plus m'y trouway rassoty  
Avugle et assourdy  
De tous poins en nonchaloir...*

## L'ennemi de mon ennemi

Lionel de Vendôme avait beaucoup à faire. Au château de Margny, le camp des Bourguignons était en émoi.

« Gloire au duc de Bourgogne ! Bienvenue à notre bon duc Philippe ! »

De fait, on entendait partout des cris de gens éméchés.

Les Anglais, Ralph Butler et John Montgomery, dont la manœuvre audacieuse, forçant le gouverneur Guillaume de Flavy à lever le pont, avait interdit la retraite au détachement des Français après leur sortie malheureuse, et décidé de l'issue du combat sur la barbacane de Compiègne, personne ne les avait remarqués. D'ailleurs, sur un signe du duc de Bourgogne, les deux hommes avaient pris place à l'une des tables d'honneur près de celle du duc Philippe en personne. On indiqua à Sir John une place à la gauche de Sir Ralph, la place de droite restant inoccupée. Alors quelqu'un s'approcha du Bourguignon et s'entretint longtemps avec lui à mi-voix, en s'aidant de gestes tandis que le prince écoutait attentivement et hochait la tête en signe d'approbation. Soudain il se leva et ce fut pour l'assemblée le signe d'avoir à garder un silence respectueux. Des yeux Philippe fit le tour de la salle voûtée et eut un sourire satisfait, comme notant pour lui-même qu'enfin tout le monde était présent.

« Messires, » dit-il, « j'ai pour vous une surprise agréable. Et vous savez tous quelle elle est ! »

À ces mots on entendit des bruits métalliques et la porte s'ouvrit sur Jeanne. Butler, qui était assis en face de la porte, la vit aussitôt, sans qu'il ait à tourner la tête pour raviver la blessure qu'il avait reçue dans la bataille. Elle marchait en chancelant, faisant sonner ses chaînes, le regard trouble et égaré, et elle se serait certainement écroulée sur les dalles si son escorte ne l'avait soutenue. La fièvre du dernier combat, ce combat malheureux, la faisait frissonner et lui déchirait les entrailles. Non, devant les portes du château de Compiègne, on n'avait pas fait ce qu'il fallait, de toutes ses forces la prisonnière brûlait de retourner là-bas, sur les rives de l'Oise, pour rejouer, décider de l'issue du combat, à nouveau et autrement.

À l'humiliation qu'elle venait de vivre les frissons ajoutaient un aspect pitoyable. L'armure, le mantelet de soie, la jaque de peau de chamois, la cotte d'un superbe tissu vert qui lui avait été envoyée par Charles d'Orléans, les chaussures neuves et les chausses de drap, et même deux petits anneaux tout simples – tout lui avait été enlevé, soigneusement enregistré par deux notaires et emporté on ne sait où par les gens de Vendôme. Ils lui avaient donné un vêtement emprunté : une cotte passablement usée et des chausses trouées. Avec sa tête découverte et ses pieds nus au milieu de la foule vêtue de velours et de soie, cette noblesse bourguignonne rassemblée pour fêter la victoire, elle avait l'air d'un enfant pantelant, et les lourds fers à ses poignets et à ses chevilles semblaient les pauvres accessoires d'un mystère de la passion de sainte Blandine. Et elle était là, dans l'attitude d'une suppliante, qui semblait implorer Philippe et lui demander grâce – du moins c'est ce qu'il semblait à tous.

Pour couronner le tout, parmi les hommes du duc Philippe, juste devant elle, étaient assis deux capitaines anglais aux mains de qui elle avait failli tomber aujourd'hui et peut-être encore pouvait être livrée. Et malgré son habitude de regarder tout le monde droit dans les yeux, « même s'il s'agissait de Charlemagne en personne », habitude dont elle était si fière, la prisonnière n'arrivait pas à lever son regard vers eux, sentant les gouttes de sueur gagner tout son corps, atteindre même son ventre et ses jambes.

Les Bourguignons manifestaient bruyamment leur déception, comme si, s'attendant à voir quelque monstre grandiose, ils se trouvaient perfidement trompés. Ils la montraient du doigt, raillant ses cheveux coupés comme un garçon, lançaient des paroles mordantes visant la maigre figure et le vêtement incongru.

« C'est donc ça, le fléau de Dieu ! », dit Antoine de Vergy en montrant les dents. « À la place des Anglais, j'aurais traversé non pas une mer mais trois, pour lui échapper ! »

Ses derniers mots furent noyés sous une houle de gros rires.

« Et nous, les Bourguignons, nous sommes de vaillants va-t-en-guerre. Des meilleurs que nous, ça n'existe pas ! », pérorait un autre.

« Aucune pucelle ne nous fait peur », hurlait un troisième.  
« Qu'on nous donne ici 11 000 vierges, et toutes, nous les...

– Hé! bâtard! », cria un quatrième à Vendôme. « Fais déshabiller cette créature de Dieu. C'est peut-être un homme. Pour une putain, elle a le cul plutôt maigrelet.

– Danse, charogne. À genoux, vilaine garce, demande grâce. »

Sorcière, sottise, vachère, hommasse, roulure, combien de ces compliments la jeune fille dut-elle subir? Plus qu'il n'en était tombé des murailles des places fortes qu'elle avait assiégées. Car ceux qui lui lançaient des propos orduriers craignaient alors le châtement de Dieu, tandis que maintenant ils étaient sûrs d'une chose : s'il y avait un Dieu, Il était de leur côté.

« Et les Anglais, quels drôles de héros! » Dans la rumeur générale on put même entendre cette exclamation : « À Orléans ils ont tourné les talons devant une stupide porchère! »

Butler préféra ne pas regarder Montgomery. Serrant de sa main gauche valide l'épaule de celui-ci, il lui dit quelque chose en anglais et rendit grâce à Dieu qu'à l'entrée on lui eût ôté son arme, car une couple de têtes de leurs alliés aurait déjà volé et rebondi sur la table. Dans la main du fougueux Britannique une coupe se brisa et le vin se répandit sur le sol, mêlé au sang. Mais sur la prisonnière l'agitation et les propos des Bourguignons semblaient avoir fait leur effet. Son dos s'était redressé, sa tête avait pris un maintien altier, ses yeux brillaient à nouveau. Sous leurs yeux la fillette effrayée avait cédé la place à madame Jeanne. Plus furieux et plus bruyants étaient les insultes et les rires, plus elle voyait qu'ils avaient peur d'elle, plus qu'elle n'avait peur d'eux. Le mépris silencieux, le dégoût hautain, l'indifférence ironique pouvaient effectivement l'effrayer, un calme affecté, éventuellement, l'aurait fait douter d'elle-même. Mais ici, au milieu des cris d'ivrognes et du vacarme où ils s'épuisaient tous ou presque tous, à l'exception peut-être des deux Anglais et du duc de Bourgogne, son assurance était revenue. Elle n'était plus une coquine, démasquée devant un groupe d'honnêtes gens victimes de ses friponneries, elle n'était plus une servante accusée injustement de vol de vaisselle par une patronne jalouse et devant des voisines hargneuses. Devant elle il n'y avait que des ennemis,

des traîtres à son roi, qui recevraient d'elle un châtement sévère selon la Justice et la Loi dont elle était, pensait-elle, le bras et l'arme. Ils la haïssent, l'insultent, la forcent à revêtir des guenilles, la mettent au pilori ; fort bien, c'était sa plus grande gloire. Et voici que, passé le moment de trouble, Jeanne se dressait au milieu de ce ramas de gens hostiles et déchaînés, aussi ferme qu'elle l'avait été au milieu de ses amis, à Reims, au jour de l'onction et du sacre du dauphin Charles, quand l'étendard avec l'image du Seigneur en gloire était levé bien haut dans ses mains.

La mise en scène traînait en longueur. Philippe le Bon intervint et d'un geste large invita la jeune fille à s'installer à table. Un majordome obligeant ordonna alors à la garde de lui retirer ses chaînes et lui indiqua une place, justement à main gauche de Butler. Remerciant le duc d'un léger signe de tête, calmement, sans l'ombre d'une émotion, elle se laissa tomber sur le banc, cachant ses pieds tout souillés de la boue de mai. Le capitaine anglais d'ailleurs put deviner les efforts qu'elle faisait pour garder contenance, attribuant, non sans quelque joie mauvaise, la raison de cette tension au fait qu'il était anglais. Jeanne, il le sentait, était très affamée, mais mangeait peu. Elle ne buvait presque pas de vin, se contentant d'en verser un peu dans son eau. Il était empêché par sa blessure et quelque incommodité qu'il ne s'expliquait pas, de se tourner de son côté et il ne vit que rarement la main de la jeune fille quand elle prenait un morceau de pain sur la table. La main était petite, féminine (et Sir Ralph en pensée sourit de ceux qui doutaient du sexe de Jeanne), mais elle n'était semblable en rien aux mains soignées des dames de la cour non plus qu'à celles, noircies et crevassées par le constant travail de la terre, des paysannes. Couverte de callosités, d'égratignures, d'écorchures et d'ecchymoses, forte et en même temps tendre, c'était une main de jeune fille, habituée à prendre l'épée et non la quenouille. Cette main, chez une seule femme au monde il en avait vu une semblable, et, la voyant, il l'effleura de la sienne.

« Messires, » la voix de Philippe détourna du repas l'attention des assistants et chassa l'hallucination, douce et terrible à la fois, de Butler, « aujourd'hui à table, je le rappelle, se trouve mon pire ennemi. »

Ces deux derniers mots furent prononcés sur un ton fielleux qu'il ne cherchait aucunement à dissimuler.

La jeune fille s'était déjà redressée et avait posé les mains sur la table pour soutenir dignement une nouvelle grêle d'injures et de railleries, mais la voix moqueuse de Philippe poursuivit.

« Regarde à ta gauche, Jeanne, et tu le verras. »

Elle, sans rien comprendre, jeta un rapide regard du côté indiqué. Ne remarquant que Sir Ralph, elle se retourna et regarda le Bourguignon dans les yeux. Elle vit clairement qu'il n'était pas question de moquerie.

« Que le duc Jean de Luxembourg, ton seigneur désormais, Jeanne, te révèle, pendant que nous allons réfléchir (*montrant, assis à sa droite, un courtisan portant un bandeau sur l'œil droit, le duc fit une pause théâtrale*) à ce que nous ferons de toi, qu'il te révèle comment il a perdu son œil à Anvers. »

On vit pâlir le visage de Luxembourg, mais Philippe, sans le laisser même respirer, ajouta :

« Et comment ce malchanceux Lohengrin a failli m'enlever mon Brabant. Et ces coupe-jarrets que chacun pour leur compte Salisbury et Richemont m'ont envoyés ? Et vous n'en avez rien su, mon cher Sir ! »

Ses propos devenaient toujours plus rapides et cassants.

Jeanne avait finalement renoncé à manger. Butler sentait sur soi son regard flamboyant : pour la première fois elle s'était tournée vers lui et longtemps n'en put détourner la tête. À gauche, aussi perplexe sinon plus, Montgomery se tourna vers lui. Cependant Philippe continuait.

« C'est que j'ai failli abandonner notre roi légitime Henry et faire alliance avec ce félon de Charles de Valois qui se nomme lui-même non plus dauphin, mais roi de France ! Bien sûr c'est une femme qui est la cause de tout. Mais tout s'est passé exactement comme dans le dicton : une femme a failli ruiner l'alliance de l'Angleterre et de la Bourgogne, mais une autre femme, toi Jeanne, l'a sauvée déjà par deux fois. L'an dernier en attaquant Paris pendant notre trêve avec Charles, et ici, à Compiègne, en projetant de m'enlever ce que nous avait transmis celui que tu appelles ton roi ! »

Quand le duc de Bourgogne prononça des mots insultants à l'adresse de son roi chéri, Jeanne explosa de colère et voulut répliquer, mais, sentant autour d'elle de telles vagues de fureur et de haine glacée, elle s'arrêta court. Le Bourguignon, qui, lui, au contraire, ne songeait pas à s'arrêter, donna à ses propos un ton magnanime, et s'adressant non pas tant à Butler ou à la prisonnière qu'à la compagnie tout entière, il dit :

« Voilà quelle est la sagesse des princes, Jeanne : c'est l'art de transformer les ennemis en amis ! L'ennemi de mon ennemi, ma chère, est mon ami ! »

Butler qui mangeait en silence et sans hâte, attira soudain sur lui l'attention de toute l'assemblée : « Et donc qui de nous est ton ami aujourd'hui ? » Le « nous » sorti de sa bouche éteignit l'habituel brouhaha des tablées. La prisonnière eut même l'impression qu'il avait fait un léger mouvement dans sa direction, le premier depuis qu'il était assis à côté d'elle.

« Ah, mon très cher Sir, comment peut-on dire chose pareille après la victoire d'aujourd'hui ! Mais *nous* sommes alliés. » Le duc répéta le pronom employé par Sir Ralph, l'accentuant nettement.

« Alliés pour le moment. » Butler dit ces mots de façon à peine audible, si bien que seule Jeanne et peut-être Montgomery purent les saisir.

Mais Philippe continuait sur un ton familier :

« Et ensuite, Sir Ralph, vous avez eu beau regimber, il vous a bien fallu tirer pour moi ce précieux marron du feu. D'ailleurs, qui sait, il va peut-être encore retomber dans la braise. » Il jetait ces mots comme malgré lui. « Je n'ai pas reçu Orléans, c'est vrai et c'est aussi votre faute, Sir, mais vous l'avez en partie effacée en m'obtenant la pucelle d'Orléans, ou la putain des Armagnacs, appelez-la comme vous voudrez. Que dites-vous, ennemi de mon ennemi ?

– Mais nous sommes, apparemment, amis, » dit Butler doucement, presque en chuchotant, en direction de sa voisine, « simplement nous n'y avons jamais songé. » Et il ajouta à voix haute :

« Premièrement cet honneur ne m'appartient pas. La victoire, c'est le vicomte de Montgomery qui l'a apportée à la Bourgogne et

c'est à lui que revient la gloire. Et deuxièmement, j'ai un message d'amitié pour le duc Philippe !

– Faites, faites », dit le duc Philippe avec bonne humeur.

Ses courtisans aussi se turent, dans l'attente d'un nouveau divertissement.

« En l'honneur de notre hôte d'aujourd'hui, » dit Butler, s'aidant de sa main valide pour se lever de son fauteuil, « voici une ballade du prince des poètes, le duc Charles d'Orléans. Orléans écrit à la Bourgogne ! »

Et dans le silence qui s'établit alors, sa voix claire retentit sous les voûtes. Sir Ralph lut lentement, détachant chaque mot, que l'écho répétait dans les corridors du château de Margny, jusqu'au quatrain final de l'envoi.

*Or y perra que vous ferez,  
Et se point ne m'oublierez  
Ainsi que j'ay esperance.  
Adieu vous dy presentement,  
Tout Bourguongnon suy vrayement,  
De cueur, de corps et de puissance.*

« Bravo, bravo, Raoul Le Bouteiller », cria le duc dès la fin de la strophe, en avançant ses sujets, qui ne savaient comment réagir à cette sortie de l'Anglais. Il s'approcha de lui, l'embrassa en le prenant par son épaule valide et dit sous les applaudissements de l'assemblée qui avait saisi la pensée du seigneur : « Vous pourrez sans doute, Sir Ralph, lui transmettre ma réponse ? »

Le duc commença à dire d'une voix qu'il faisait à dessein lasse :

*Tous les hynnes de joye me sont chants de tristesse,  
A midy en juillet je suis comme en yoer.  
Tout en noir je languis au joïeux carneval,  
Je ne treuve repos mesme dans la priere.  
J'ay triumpné de touz, ma vie n'est que misere,  
Je ressens comme un blasme un salut amical,*

*Dans les plaisirs c'est la mort qui m'est chiere,  
On me nome le Bon – je ne faiz que le mal...*

Philippe embrassa du regard l'assemblée et, observant l'un après l'autre les courtisans immobilisés dans un silence respectueux, il continua :

*Le vassal fidele esveille mon soubçon,  
J'honore de ma foy l'enemy declairé.*

Sur quoi il marqua une pause, fit un mouvement du menton à peine visible en direction de Sir Ralph et porta rapidement son regard sur la prisonnière.

*Les nuits je suis alerte, au jour un vray barbon,  
De moy ne sais que faire et suis mal assureé.  
Dans la noif en jenvier je me sens transpirer  
Tristes me sont les chants au lever matinal  
Aux mets fins le ragoust est mon plat préféré  
On me nome le Bon – je ne faiz que le mal...*

La deuxième strophe achevée, le duc s'approcha de la jeune fille, comme s'il s'adressait à elle seule en la plaignant de ses malheurs.

*A tous les grands seignors mon aliance est chiere  
Mais toz vont m'acusant de vile traïson.  
Departi ne suis pas de l'amour de la terre  
Mais dans toz les baisiers ne sens que le poison  
Peuple et chevalerie m'aiment à la deraison  
Et pour moy cet amour n'est rien moins qu'infernal.  
Entendre vaut pour moi mieus que tote oraison.  
On me nome le Bon - je ne faiz que le mal..*

Et pour l'envoi de la ballade « le grand duc d'Occident » gagna le milieu de la salle et éleva son regard.

*A toy seul, ô mon cher et souverain Seigneur*

À qui d'autre, à quel souverain, pouvait-il adresser ses paroles ?

*Conseil demanderai, moi ton humble vasal :  
Est-il quelque moïen de vaincre mon malheur ?  
On me nome le Bon - je ne faiz que le mal..*

Une rumeur flatteuse et des applaudissements retentirent. Philippe, content de lui, sur un ton magnanime et hautain lança un défi à l'assemblée.

« Est-il dans cette salle quelqu'un qui désire relever mon défi à un concours de poésie ? Le brave recevra un prix, s'il s'en trouve un avant le second service du repas.

– Si vous le permettez, mon cher duc, » répondit soudain Butler, « nous n'attendrons pas longtemps.

– Parfait, messire Raoul, » répondit Philippe, « je vous en prie... »

Butler reprit pour commencer les mêmes vers que le duc, mais de façon narrative et sans effets, comme s'il voulait créer chez les auditeurs l'impression qu'il ne mettait là ni sentiment ni passion.

*Toz les hynnes de joye me sont chants de tristesse,  
Dans la boue mon regart verra la pureté.  
Ne m'ont oncque tenté les mets de haute gresse,  
Le Grand Jeusne me séduit dans son austerité.  
Païsane aux pieds nuds m'est leçon de beauté ;*

L'Anglais fit ici une révérence à la prisonnière.

*La lumiere du ciel je cherche dans l'enfer,  
Tous les débats savanz les tienz pour vanité,  
Quiter le lod commun est mon veu le plus chier.*

La deuxième partie coula plus vite comme si l'auteur voulait s'en débarrasser au plus tôt, articuler, filer, traîner, sans faire attention au sens de sa poésie, auquel, c'est bien possible, il ne croyait aucunement lui-même :

*Campaignes et palais et viles et villages,  
Admirant leur beauté, je les ai visités  
Fleuves, ruines, forests sont mes apprentisages :  
L'estoire des tens, ils sçavent raconter  
Des puissants la grandeur, aussi l'indigneté,  
Et bien plus clerement qu'un savant verbiage.  
S'esjoüit mon esprit de la commune rage,  
Quiter le lod commun c'est mon veu le plus cher.*

Il commença sans interruption la troisième partie.

*Quand même je serais un vir litteratus,  
quodlibet proverais pourvu qu'on subtilise*

Et là dans la voix de Butler, malgré toute son assurance et sa vigueur, on put très nettement entendre de petites notes de désenchantement : maître, il ne l'était point devenu et ne le deviendrait plus, à en juger par l'ensemble, jamais plus.

*Ex cathedra quo asinus paratus  
Aux escoliers apprend une triste sotise,  
En estraitte coquille ma vie seroit emprise,  
Mon âme ne connoistroit ce bonheur absolu  
Que donne la nature, a la vue si exquise,  
Quiter le lod commun c'est mon veu le plus cher.*

Et s'adressant vers Philippe pour le salut rituel, il termina.

*Toz tes doubttes, mon Prince, or faut les oblïer,  
Dans le monde tu dois veoir ce qui est bon et cler,  
Grant, genereux et beau, il l'est dans son entier.  
Quiter le lod commun c'est mon veu le plus cher.*

La ballade moralisante, et qui, de plus, s'accordait avec ses propres paroles, plut visiblement au duc, qui de nouveau quitta sa place pour s'approcher de l'auteur.

« Aujourd'hui vous m'avez tout simplement vaincu, Raoul ! Le prix, je le suppose, vous appartient. Et nous lèverons nos coupes à la santé de la poésie qui est bien plus haute que la politique, car elle nous fait oublier les vieilles inimitiés. » Après cet éloge de Butler, Philippe vidant sa coupe, se tourna brusquement vers la prisonnière : « Et toi, Jeanne, ne sais-tu pas à l'occasion composer des vers ?

– Je vais essayer, Prince. Si vos respectés et fort courtois seigneurs acceptent d'écouter les mots d'une indigne vachère. »

Le Bourguignon fit un geste de la main et la jeune fille, se levant de son siège, se dirigea d'un pas décidé vers le milieu de l'assemblée, qui la dévorait des yeux.

*Toz les hynnes de joye me sont chants de tristesse,*

Elle commença à voix haute et brusquement comme hachant chaque mot.

*Car mon païs natal est ruyné par la guerre,  
Car les champs sont bruslés et les troupeaux volés,  
Car l'église est souillée d'une main adultere,  
Car d'affreux maraudeurs ma maison ont violé,  
Car mon roy de son trosne a été essilé,  
Mais la grace de Dieu vaincra nos enemis,  
L'estranger comme un lievre on verra detaler.*

La phrase fut accueillie par des cris et des jurons, mais le duc cria : « Continue ! Messeigneurs, silence ! »

Aussitôt que le calme fut revenu, Jeanne frappa le sol de son pied nu, comme pour ponctuer encore une fois la première strophe et poursuivit son propos sur un ton devenu rêveur :

*La voix de la tristesse va donc bientost se taisre  
Et par tote la France la joye resplendira  
Le peuple rejetera la guerre meurtriere  
Le meschant obstiné la mort treuvera  
Les traîtres et felons mon roy les soubzmetra  
A Plimout on verra les Angloys decamper.*

Sur ces mots elle fit des yeux le tour de l'assemblée et, sans plus rien craindre désormais, dirigea un regard chargé de haine vers Montgomery et Butler. Mais ils gardèrent tous deux le silence. Montgomery regardait Jeanne, les yeux grands ouverts, bouche bée ; quant à Butler, sans rien dire, il lui faisait un signe de tête, montrant son poing, ce qu'on pouvait parfaitement comprendre non comme une menace mais comme une approbation.

*En amour la Bourgoigne eschangera colere,  
Et fuyront du païs bientost les estrangiers.  
Mon Dieu m'a pourvue d'une bonne espérance.  
Il a voulu borner votre domination.  
Ecoutez la vachère malgré son ignorance,  
Vous rougirez alors de vos basses actions*

*Vous m'avez préparé la mort en dotation  
Je le sçay. En enfer periront enragiés  
Tous ceux qui au Seigneur n'ont pas fait sousmission,  
Et fuyront du païs bientôt les estrangiers.*

À la fin de la troisième strophe, la jeune fille plia le genou devant le duc, le regardant droit dans les yeux.

*Avec votre cousin, Prince, faites la paix,  
Les breses de la haïne doibvent se reffroidyr  
Vos armes tornez donc vers l'enemi angloys  
Estrangers, du païs vous ne poez que fuyr !*

Les derniers mots de l'envoi étaient à peine prononcés qu'une vague de colère submergea la salle. L'un des Bourguignons cria des obscénités, un autre appela sur la tête de la jeune fille le châtiment du ciel, un troisième exigeait de la mettre à mort sur-le-champ.

« Mort à la gredine ! Au bûcher la sorcière ! Emmenez-la d'ici ! Des fagots ! Apportez des fagots ! »

Les cris étaient de plus en plus forts et furieux. Des mains se tendaient vers la place où se trouvaient normalement les épées. Encore un petit moment et coupes, carafes, plats et vaisseaux précieux encore remplis allaient voler vers elle.

« Quel courage a cette femme ! », souffla Montgomery, ravi, à Butler. « Quel dommage qu'elle ne soit pas de notre côté... »



Et c'est ainsi que Butler l'avait vue un an plus tôt au matin du jour de la Nativité de la Vierge, quand l'armée du dauphin avait donné l'assaut à Paris du côté de la porte Saint-Honoré. Comme il apparut plus tard, l'assaut n'avait aucune de chance de succès. Avant d'engager le combat, elle s'était approchée des portes et avait appelé à rendre la ville au Seigneur des Cieux. Quand l'un des soldats avait voulu lui répondre par une injure, il l'avait arrêté, disant à Jean de Villiers de l'Isle-Adam, le gouverneur

bourguignon de la ville : « Elle mentionne le Seigneur par la parole, voyons ce qu'il en sera s'il lui répond à sa guise ».

Et il continua, sortant de son abri : « Salut à toi, Jeanne appelée la Pucelle, de la part de Sir Butler, chevalier banneret du roi ; fais approcher tes gens, j'ai quelque chose à leur dire. »

Jeanne, habituée à n'entendre de la part des Anglais que des reproches, demeura, on le vit, quelque peu surprise devant la courtoisie de l'ennemi. D'un regard aigu, méfiant, sans aucune aménité, elle leva les yeux. Cependant elle fit signe à quelques-uns des siens d'approcher.

« À vous, duc d'Alençon, maréchal Boussac, Guy de Laval et à vous tous, gens de celui qui se nomme lui-même le dauphin, à vous aussi, madame Jeanne, salut. Notre Seigneur et Roi du Ciel a créé les trônes des empires, a élevé et réduit en cendres les souverains, et c'est par Sa volonté, Dieu très haut et très compatissant, que notre roi légitime, le bon roi de France et d'Angleterre, est le roi Henry. Soumettez-vous à lui et à ses gens, déposez les armes, retournez dans vos foyers et cessez de souiller votre honneur par une rébellion coupable et profanatrice, car il est dit par le saint apôtre Paul dans la Sainte Écriture qu'il n'y a de pouvoir que de Dieu seul, et que celui qui se soulève contre un souverain terrestre, s'oppose au Seigneur lui-même. Pense à ton âme, Jeanne, et aux âmes de ceux que tu vas conduire à la mort aujourd'hui en ce jour lumineux de la Nativité de la Vierge. Va en paix. Ou donne-nous quinze jours de délai, nous aviserons ! »

Des cris de fureur s'élevèrent dans l'armée française. Les soldats anglais échangeaient entre eux des regards, sans comprendre le sens de ce concours d'éloquence avec la sorcière. Alors Butler conclut.

« Prenez Paris, si vous le pouvez ! Dieu et le roi Henry sont avec nous !... »



Revenu de ces plaisants souvenirs, Butler se tourna vers Bourgogne.

« Tout de même mon cher duc, la poésie ne peut pas seulement réconcilier les ennemis, elle est aussi capable de jeter de la paille sèche sur les braises d'une vieille inimitié...

– Quelqu'un peut-il lui répondre ? », s'écria Philippe, coupant court aux importunes leçons de sagesse de Sir Ralph. « Monstrelet ? » Et ayant donné cet ordre, il s'adressa à Butler avec une magnanimité feinte. « Quand Raoul Le Bouteiller m'appelle *mon cher duc*, cela a son prix ! »

Cependant de l'une des tables s'était soudain levé un homme de petite taille, au vêtement complètement noir comme celui de son seigneur, et à la longueur de ce vêtement on pouvait sans risque d'erreur supposer en lui un orateur distingué par son savoir mais non point par son expérience guerrière. En hâte il se plaça bien en vue, s'inclina profondément devant les ducs Philippe et Jean de Luxembourg et dit bien haut, presque dans un cri :

*Tous les hymnes de joie me sont chants de tristesse,  
Et le criz vittorieux ne m'est pas criz de joye,  
Ma Bourgoigne est traitée avecque grant bassesse,  
Du mençonge odieux je me treuve la proye.  
Le duc fut mys à mort par des tüeurs sornois –  
Jean sans Peur, maintenant il est vaine besoigne...*

Sur ces mots il bondit vers Jeanne qui, à la fin de son intervention, s'était relevée mais sans revenir à la place qu'elle occupait précédemment, à côté des Anglais. Elle se tenait droite au centre de la salle, baissant la tête, comme ne sachant que faire. Monstrelet, désignant la prisonnière de la main gauche, se retourna vers Philippe et continua.

*D'implorer le Seignor, sans que Luy nous foudroye.  
Que l'abisme engloutisse enemis de Bourgoigne.*

Un rugissement triomphal fut la réponse à ses derniers mots.

*Ostrichiens ténébreus nous pressent à l'Oriant,  
Menace à l'Occident Gloucester l'infidele  
Et le crüel dauphin est un trompeur patient*

En même temps il se plaça tout contre elle, montrant à toute l'assemblée que de la cruauté de Charles de Valois, c'était elle justement qui en répondrait.

*La tresve n'est observee qu'avec grande cautele  
Compiengne il gardera certes soz sa tutele,  
Se bornant à sosrire et cela sens vergoigne.  
Montereau luy sera une honte eternele  
Que l'abisme engloutisse enemis de Bourgoigne.*

Quand Monstrelet évoqua l'ignoble assassinat du pont de Montereau, un lourd silence s'abattit sur la salle, mais la phrase était à peine achevée que l'assemblée se répandit en cris de malédiction à l'adresse du dauphin et de tous ses partisans, auxquels dès ce bas monde on souhaitait infliger les pires tourments. Et le chroniqueur courtisan, laissant s'installer une pause indispensable, passa à la suite, tissu de louanges flatteuses qu'il récita sur un ton particulièrement obséquieux.

*Des couleurs de Bourgoigne Philippe a le soussy  
Bon maistre et bon seignor, à toi toste la gloyre,  
Sans égal sur la terre, dans le monde autresi,  
Digne fils de ton pere eshalcié par l'estoyre,  
De l'onneur des Valoys tu seras la memoyre.  
En Philippe le Bon France reprendra vie,  
Du päys le garant, le paladin notoyre  
Que l'abisme engloutisse enemis de Bourgoigne.*

*O veneré seignor, mon fidele Enguerrand –*

Le début de l'envoi fut accompagné d'une profonde révérence au duc.

*Heureux de te chanter par balade et par chants,  
Vendra bien tost le tens de joye et de victoyre :  
L'abisme engloutira enemis de Bourgoigne*

Il fut impossible d'entendre le dernier vers de l'envoi au milieu des rugissement victorieux de l'assemblée, acclamant le talent de Monstrelet, qui saluait jusqu'à terre dans toutes les directions.

« Eh bien donc, victoire complète pour la Bourgogne », cria plus fort que tous Antoine de Vergy.

« Le prix à Monstrelet ! », criaient à qui mieux mieux les convives.

Quelques voix timides s'exprimaient en faveur du pacificateur Butler, mais elles n'avaient aucune chance. John Montgomery se leva tout soudain et leva la main. Le duc Philippe fit taire la salle qui se soumit mais de mauvais gré.

« Il ne fallait pas en rester là », dit-il tranquillement en anglais à son voisin ; et, recevant en réponse un signe d'approbation, il gagna le milieu de la salle.

*Tos les hymnes de joye me sont chants de tristesse,*

Au contraire de tous les autres, y compris le duc, Sir John avait commencé sa ballade d'une voix véritablement triste.

*Le tens des jeux d'amor, le joly mois de may  
Loin de moy est passé, et c'est dans la tristesse  
Que se passent mes jorz, adieu cueur tant aymé !  
En un païs desert je serai consumé  
Sur toi je gemiray ces nuits sans allegresse,  
Du parais pour moy le chemin est fermé  
          Brusle ce que tu as aimé,  
          Aime ce qu'au feu tu as jecté.*

À la fin de la première strophe, Sir John s'interrompit brusquement et fit une chose à laquelle l'assemblée s'attendait encore moins. Il alla vers Jeanne, s'inclina silencieusement devant elle et d'un geste courtois la pria de regagner sa place à la table. Elle répondit à son invitation et le pénétrant Philippe se rendit bien compte que la démarche courtoise de l'Anglais avait été accueillie avec plaisir par la prisonnière. Après avoir accompagné la jeune fille à sa place, Montgomery continua.

*J'enviye les amoureux, les amoureux qui dansent  
Es corteges de may, sans jamais se lasser,  
Ne savent jalousie, ne font point doleance  
Du passé, evitant tost mot qui puet blecer.*

*Mon cueur aux sentimens d'amor a renoncé,  
Estoffé soz les tas piereus de desfiance  
Sur une blanche page il faut recomencier !  
Brusle ce que tu as aimé,  
Aime ce qu'au feu tu as jecté.*

Les paroles du capitaine anglais rencontrèrent un écho tendu. Les Bourguignons, visiblement, ne savaient vraiment que faire de ce retournement tellement surprenant du thème. Sir John d'ailleurs ne s'arrêtait pas là.

*Chastoiment, guerredon, Amor qui en dispose,  
Est capricieux tirant, terrible et acharné,  
Qui n'a d'esgart pour renc, titre ni autre chose.  
C'est caresses pour l'un, pour l'autre, infortuné,  
Qu'il ploie ou se demaine, comme un mouton borné,  
Mort l'acueillira en sa vallee morose,  
Sans voir qu'en son amor il a été berné.  
Brusle ce que tu as aimé,  
Aime ce qu'au feu tu as jecté.*

*Amor, je te salue, venerant ta puissance,*

Les mots de l'envoi furent comme lancés dans le vide.

*Car qui ne t'a connu, par le gouffre avalé,  
Connaistra haine et peur, honte et indiférence  
Brusle ce que tu as aimé,  
Aime ce qu'au feu tu as jecté.*

« Le prix à Montgomery ! » La voix de Butler rompit le fragile silence qui avait suivi l'envoi. « Gloire à l'Amour !

– Gloire à l'Amour », reprit le duc Philippe et sans permettre à personne de se raviser, il poursuivit. « Ma volonté est de déclarer vainqueur du tournoi poétique Sir John Montgomery. Saluez notre cher vicomte et allié. Deux victoires en un jour ! Le prix, messeigneurs ! »

Les Bourguignons étaient quelque peu déçus mais le duc sans y accorder d'attention, prit sur la table un diadème d'or enrichi d'émaux, qui figurait la couronne des jeux floraux de mai, et la

tendit à l'Anglais. Celui-ci s'inclina, prit le présent et fit signe à l'assemblée, demandant le silence.

« Duc ! Aujourd'hui, à la tête de mes soldats, j'ai vaincu sur le champ de bataille et je remercie pour ce présent. » Sir John s'inclina à nouveau devant le Bourguignon et continua. « Mais la victoire appartient à celui dont l'esprit est prêt à combattre quand à ses côtés il n'a non seulement pas un ami fidèle mais même simplement un être compatissant. Vous avez vaincu, madame Jeanne, et mon prix, qu'il soit vôtre. »

Montgomery s'approcha à nouveau de la table à laquelle était assise la jeune fille qui, par embarras plutôt que par tout autre sentiment, se leva à sa rencontre. L'Anglais à la haute taille et aux longues mains posa sans rien dire la couronne sur sa tête, s'inclina et gagna la sortie dans un silence de tombe.

Butler la regardait. Elle gardait son maintien stoïque. Mais ce n'était qu'une apparence. Son âme était profondément frappée par la scène qui venait de se jouer devant elle. Pour ces gens-là, la guerre, c'était une querelle de famille, un jeu, un divertissement. Parfois dangereux, mais surtout chéri, où l'on prenait rarement des risques et où, après la bataille, les ennemis d'hier banquetaient à la même table, où les amis se trahissaient pour se réconcilier le lendemain et commencer ensuite une nouvelle guerre, comme une partie d'échecs. Et dans ce monde-là son bien aimé connétable Arthur de Richemont, qu'elle s'était efforcée avec tant de passion de réconcilier avec le roi, était de connivence avec Thomas Salisbury, qui avait profané la basilique de Notre-Dame de Cléry la veille du siège d'Orléans.

À ce monde elle était étrangère...



En une vague glacée déferlait un souvenir de ses années d'enfance. Par un jour humide d'octobre les sergents de Jacques Darc s'étaient saisis d'une des servantes d'Aubry, le maire du village, qui se trouvait être le parrain de Jeanne. Cette toute jeune fille, plutôt insubordonnée, portait le nom d'Isabelle mais tout le monde à Domremy l'appelait Belette la Chouette. Quelque

écorcheur de la forêt du Bois-Chenu qui avec sa bande dévalisait les marchands passant sur sa route, fut capturé par Robert de Baudricourt et sous la torture la dénonça comme sa complice. Il avait rencontré Belette, déclarait-il, à la « source des fées » près du hêtre de Bourlemont où le matin elle allait puiser l'eau pour son maître, et elle lui avait conté tout ce qu'elle pouvait connaître des hôtes du maire du village : qui ils étaient, ce qu'ils transportaient, où ils allaient, s'ils semblaient riches. Plusieurs de ces hôtes eurent bientôt affaire à ces occupants de la forêt et furent dépouillés de leur bourse, quand ce ne fut pas de leur vie. Ce jour-là, jour mémorable, Belette glapissant d'épouvante et de honte fut chassée sous les yeux des voisins de la maison de son maître et, vêtue d'une chemisette, pieds nus, traînée à Vaucouleurs. Bientôt la chemise fut transpercée par la pluie violente d'automne, éclaboussée de la terre que projetaient les sabots des chevaux des sergents. La petite voleuse, l'amie des bandits courait, attachée à une selle, par la route crevassée, remplie de flaques d'eau glacée, trébuchant dans les ornières, sur les pierres et les mottes : ses pieds nus sautaient sur l'argile trempé et elle, autant qu'elle pouvait, essayait de ne pas s'écrouler, gémissant à chaque faux pas. Jeanne se souvenait parfaitement de l'arrestation de Belette : la nouvelle s'était répandue aussitôt dans le village et tous avaient couru à la route de Vaucouleurs : la foule dans les sifflets et les cris injurieux crachait sur la Chouette et lui jetait des mottes de boue, essayant d'atteindre son visage. Et même il y eut quelqu'un pour lancer sur le chemin une bonne poignée de tessons d'argile et la voleuse dans son élan y planta ses talons nus. Elle hurla, mais son hurlement excita les paysans qui répondirent par un rire de joie mauvaise et saluèrent le tir bien ajusté. Désormais chaque pas qu'elle faisait de ses pieds blessés produisait chez la bonne amie des écorcheurs de la forêt une douleur sauvage qui lui faisait pousser des cris de bête. D'ailleurs, au bout de quelques minutes, les sergents et leur prisonnière disparurent de la vue, laissant derrière eux des traces sanglantes, flaques bientôt lavées par la pluie abondante. Le doyen du village, satisfait, raconta plus tard à sa famille qu'aussitôt que Belette, affaiblie et fourbue par trois heures de course folle, eut été présentée devant le bailli de Vaucouleurs, celui-ci, sans

désemparer, la dirigea vers l'estrapade et elle, sans rien nier ou presque, reconnut ce même soir tous ses crimes infâmes. De nuit elle se confessa à un frère mineur errant – qui d'autre dans le clergé aurait accepté de recevoir le repentir de la voleuse ? – et le lendemain matin elle fut pendue avec d'autres bandits devant les portes de la citadelle de la ville, sous les yeux d'une foule de bourgeois curieux. Longtemps encore à Domremy on discuta de l'incident et la majorité, y compris Jeanne, approuva la conduite du maire Aubry, maudit la servante infidèle et se réjouit que, pour la tranquillité des gens de bien et craignant Dieu et l'édification des mauvaises gens, justice eût été faite. Il y en eut bien quelques-uns pour suggérer qu'on avait pendu Belette sur un faux témoignage puisqu'en dépit de la justice sommaire exercée par Baudricourt sur la bande, le brigandage dans les forêts environnantes n'avait, selon eux, point du tout cessé. Un gars du village que tous considéraient comme un Bourguignon (ce pour quoi Jeannette lui aurait avec joie mis la corde au cou) convint même que la dénonciation de la servante rebelle était une manœuvre du bailli de Vaucouleurs. Le gars assurait qu'un jour la servante avait repoussé les avances de ce notable ; que celui-ci, furieux, avait ordonné aux sergents de la lui amener et qu'après l'avoir déshonorée, il avait caché son crime derrière une condamnation à mort sans jugement par le moyen d'une fausse accusation. Cependant les bien-pensants de Domremy n'étaient pas disposés à croire un semeur de zizanie et si, sur cette affaire, les langues continuèrent à s'activer, ce fut plutôt par ennui, car la Chouette étant orpheline : il n'y eut personne pour songer à la plaindre.



« Explique-moi de quoi il s'agit, Ralph. Comment es-tu devenu le pire ennemi du duc Philippe ? » C'est en posant cette question que Montgomery entra dans la tente de Butler dès qu'il eut appris que Sir Ralph, revenu de Margny, avait regagné le camp du détachement anglais.

« Hypocrisie habituelle des Franco-Bourguignons. Des ennemis, il en a autant qu'un pin a des aiguilles et ils sont pires les uns que les autres. Johnny, as-tu entendu parler... » Ici Butler s'arrêta un instant, avant de reprendre : « ...de Jacqueline de Bavière ?

– De celle qui fut l'épouse du bon duc Humphrey ? Et comment donc ! », répondit Montgomery visiblement embarrassé. « À cause d'elle notre alliance avec le Bourguignon a failli se rompre, mais je ne pensais pas que tu...

– Oui, Johnny, je servais sous lord Fitzwater à Brouwershaven où nous affrontions les Bourguignons, et, quand le duc Humphrey, séduit par Eleanor Cobham, la demoiselle d'honneur de Jacqueline, est revenue en Angleterre, il a trahi sa parole et...

– Eleanor Cobham est une sorcière ! », coupa rageusement Montgomery.

Butler se mit à rire à ces mots naïfs.

« Réaction intéressante, Johnny. Tous les Anglais sont-ils aussi superstitieux ? Les mauvais charmes, notre cher vicomte, » dit-il en parodiant Philippe de Bourgogne, « sont dangereux pour ceux qui y croient. Et plus que tout pour la malheureuse sorcière elle-même. Particulièrement si elle en vient à croire dans ses capacités d'envoûtement et les partage avec ses petites amies. Pour elle une seule issue : d'abord quelqu'une de ses petites amies qu'elle n'a pas pu aider dans un amour malheureux, la dénonce à l'inquisiteur. Puis on vient la saisir et on la retient quelques jours ou quelques semaines dans une geôle glacée, en chemise, si elle a de la chance, sinon, toute nue dans un tonneau, suspendu au plafond. Éventuellement on la soumet à la question. Cependant les échafauds sont déjà tout prêts pour la joie et les rires de la foule. Et il n'y en a pas eu une seule, Johnny, pas une, qui se soit échappée en chevauchant un balai, cela malgré tous les contes que l'on fait sur l'envol pour le sabbat.

– Tu ne crois pas à la sorcellerie, Ralph ? » Ces mots de Sir Montgomery étaient moins une question que l'expression d'un étonnement.

« Au moins, quant aux contes qu'on en fait, j'éprouve de grands doutes, même s'il s'agit d'Eleanor Cobham », répondit

tranquillement Butler, qui continua son récit. « Si bien que le duc Gloucester a décampé en Angleterre et que moi je suis resté dans les Flandres. Philippe a emprisonné sa captive dans un château à Gand mais un jour deux cavaliers sont parvenus jusqu'à elle, lui ont donné un habit d'homme et l'ont aidée à fuir. L'un était moi, l'autre William Glasdale que ton amie Jeanne a noyé dans la Loire. Si bien que moi, Johnny, je n'ai pas peur d'une jeune fille en habit d'homme, même si elle est armée. À Anvers Jacqueline elle-même a saisi une épée et a galopé en avant de ses gens. Et pour parler franchement, elle était beaucoup plus belle dans son armure que...

– Pourtant, à la différence de Jeanne, elle n'a rien obtenu qui vaille.

– À ta place, Johnny, je dirais que vraiment Jacobine est une piètre magicienne (*Sir Ralph sourit méchamment*) ou que dans le train du duc de Bourgogne il y avait plus fort qu'elle, en matière de sorcellerie. Une certaine madame d'Or... Bon d'accord, laissons ces contes stupides... » Il fit une courte pause et continua. « Et puis le pape Martin a annulé le mariage de Gloucester et de Jacqueline, et notre bon duc Humphrey a pu tranquillement épouser sa nouvelle bien-aimée. »

Butler se tut, repassant sans doute dans sa mémoire on ne sait quels événements. Montgomery à qui, au moins en gros, toute cette histoire était connue, ne se hâtait pas de questionner son camarade sur les détails.

« Dommage... », commença Sir John, aussitôt interrompu par Butler.

« Oui l'espoir d'une aide de Gloucester avait disparu, elle n'avait ni forces, ni moyens, ni amis fidèles et elle a été forcée (*Butler fit traîner ce mot*) de signer avec Philippe la paix honteuse de Delft, renonçant à son droit sur tout ce qui lui appartenait légitimement. L'Angleterre une nouvelle fois a aidé la Bourgogne sans aucun espoir de réciprocité. Et la pauvre Jacqueline, elle (*il lui était de plus en plus pénible de parler*) finit ses jours abandonnée de tous, pratiquement en prison. Avec tous les honneurs dus à une comtesse, cela va de soi, mais quelle vie est-ce là... Destin triste d'une femme forte, condamnée à la solitude.

– La paix a été signée et toi... ?

– Que me restait-il à faire, à moi, un mercenaire ?... Je me suis retiré de cette affaire sans espoir et suis entré au service de Bedford.

– Et tu penses, Ralph, que son affaire n'est pas désespérée ?

– Depuis le jour d'aujourd'hui je ne le pense plus... »

Butler se tut quelque temps et, faisant soudain de la main un mouvement au-dessus de la tête comme pour placer un point quelque part dans l'air, il dit ce rondeau, presque en le criant :

*Le dauphin fut un gueux errant  
Qui congnut pourtant la victoire !  
Après nous tel un leu courant.  
Il congnut ausi le deboire  
Le dauphin fut un gueux errant –  
Les Angloys en combat notoire  
Mille François vont aterrant.  
Mais abatue est notre gloire,  
Et l'ardeur digne de memoire.  
Le dauphin fut un gueux errant  
Qui congnut pourtant la victoire !*



## La demeure du Graal

« Vers le soir Il prit le calice et, ayant rendu grâces, Il le tendit à Ses disciples en disant : *Prenez et buvez-en tous : ce calice est la nouvelle alliance en Mon sang versé pour vous comme pour la multitude. Faites ceci en mémoire de moi.* »

La vieille voix brisée de Christian z Prachatic résonna faiblement dans la vaste salle, mais la foule de ceux qui s'étaient réunis dans la chapelle de Bethléem, chapelle seulement de nom, était attentive et recueillie. Les fidèles vénéraient le Mystère qui s'accomplissait sous leurs yeux, en proférant d'une voix forte et bien mesurée, aux endroits prescrits par la liturgie, les acclamations du *responsorium*.

Dans les quelque mille fidèles présents il y avait des gens d'âge, de condition et d'origine différents, citoyens de l'Ancienne et de la Nouvelle Ville de Prague et habitants des campagnes, paysans, seigneurs, chevaliers et barons, hommes et femmes, mais au moment où ils communiaient à un seul calice, il leur semblait qu'ils n'étaient plus qu'un, selon ce qu'avait prescrit autrefois le Seigneur. Au cours des siècles leurs ancêtres avaient sans cesse transgressé les commandements jusqu'au moment où les maîtres Jan et Jakubek les leur avaient rappelés. Depuis lors, il y avait déjà vingt ans, ils élevaient bien haut l'étendard du Calice, malgré les ennemis de la Parole et les calomnieurs de la Vérité, sacrifiant souvent leurs propres vies et, encore plus, celles des autres...



« On nous écrit de France, frères du Calice. »

La forte basse de Jakub Kromešín, hetman des armées taborites, immense guerrier aux poings carrés, à la barbe noire et au crâne lisse, fit trembler les membres du haut conseil qui, à l'issue du service divin, étaient restés dans la vaste sacristie.

« Qui va déchiffrer ce latin du diable ? »

Le hetman déroula le rouleau décoré de cachets de cire, et présenta le côté écrit à ses compagnons assis autour de la large table de chêne sur des chaises à dossier ogival.

« Que peut-il y avoir là-bas de nouveau pour les fils et les filles de Jean Žižka ? », répondit bien vite Jan Roháč z Dubé, semblable par la taille et le comportement à son camarade. « Jetez cette cédulette au feu », dit-il en désignant de la main gauche les flammes de la cheminée.

« Donnez, je vais lire, frères ! » C'était la voix délicate de Mikulaš Biskupec z Pelhřimova. « Si je ne lis pas en latin, je vais oublier complètement la langue de l'Église », dit-il caustiquement pour expliquer son zèle que beaucoup d'autres trouvaient incompréhensible.

« Lis, frère Mikuláš », dirent en chœur spontané des voix des voïvodes, prédicateurs et maîtres hussites.

Quelqu'un approcha la lampe et les chandelles allumées, et Biskupec, homme sec et noueux, et, à en juger par l'ensemble, habitué au combat à l'épée, mais vêtu d'une longue soutane brune semblable aux vêtements des frères mineurs, parcourut plusieurs fois le texte en clignant des yeux, puis commença la lecture :

*Jesus, Maria.*

*Jam dudum michi Johanne puella rumor ipse fama que pertulit quod, ex veris christianis heretici et sarraceni similes facti, veram religionem atque cultum sustulistis, assumpsistisque superstitionem fedam ac nefariam, quam dum tueri et augere studetis, nulla est turpitudine neque crudelitas quam non audeatis : sacramenta ecclesie labefactatis, articulos fidei laniatis, templa diruitis, simulacra, que memorie causa sunt confecta, perfringitis ac succenditis, Kristianos quod vestram teneant fidem trucidatis. Quis hic vester furor est, aut que vos insania et rabies agitat ? Quam Deus omnipotens, quam Filius, quam Spiritus Sanctus excitavit, instituit, extulit et mille modis, mille miraculis illustravit, eam vos fidem persequimini, eam evertere, eam exterminare cogitatis. Vos vos cæci estis et non qui visu et oculis carent. Numquid creditis impunes abituros, aut ignoratis ideo Deum non impedire vestros nefarios conatus permittereque in tenebris vos et errore versari, ut quanto magis in scelere eritis et sacrilegiis debachati, tanto majorem vobis penam atque supplicia paret ?*

Après avoir lu sur un ton volontairement caustique la question, le frère Mikuláš regarda chacun, comme si c'était lui qui la posait et non quelque auteur d'un lointain pays et ignoré de

tous. Puis il déversa sur eux un torrent d'insultes, parlant avec beaucoup plus d'assurance et de vivacité. Ce passage de latin était-il plus aisé à comprendre ? Mikuláš était-il ici moins attentif à l'exactitude de la traduction ? Il utilisa les premiers épithètes qui lui venaient à l'esprit, ceux dont lui-même avait l'habitude de doter les infidèles. En ayant rapidement terminé, l'évêque de Tabor, cependant, fut à nouveau contraint de marquer une pause :

*Ego vero, ut quod verum est fateor, – maintenant il parlait lentement, avec des pauses, séparant chaque mot – nisi in bellis Anglicis essem occupata, jam pridem visitatum vos venyssem : verumtamen nisi emendatos vos intelligam, dimittam forte Anglicos adversusque vos proficiscar, ut ferro, si alio modo non possum, hanc vanam vestram et obscenam superstitionem exterminem, vosque vel heresi privem vel vita.*

« Vile créature », dit Jan Roháč, coupant Biskupec.

« Fille sotte et ignorante ! », dit le prudent Christian z Prahatic sans répliquer au pan de Dubé, sans non plus le soutenir, mais corrigeant plutôt sa réaction. « Continuez à lire, frère évêque ».

*Sed si ad catholicam fidem et pristinam lucem reddere mavultis, vestros ad me ambasiatores mittatis, ipsis dicam quid illud sit quod facere vos oporteat ;*

Nicolas continuait, imitant par moquerie la voix d'une femme :

*sin autem minime, et obstinate vultis contra stimulum calcitrare, – il resta encore quelques instants silencieux, puis, laissant apparemment de côté des lignes qui lui semblaient peu importantes, il passa à la phrase de conclusion – me expectetis summis cum viribus humanis et divinis, parem omnibus vicem relaturam.*

« C'est tout, frères.

– Que se passe-t-il donc en France ? », demanda Kromešín d'un air mécontent, rompant le premier le silence pénible qui avait suivi la lecture de la missive.

« Je suis prêt à le raconter », répondit le vif et énergique Vilém Kostka z Postupic, hetman des Orphelins de Jan Žižka z Trocnova. « Mais jusqu'où dois-je remonter ?

– Allez, frère, jusqu'au moment où nous avons donné une bonne leçon à ce malhonnête cardinal Jindrih à Tachov et chassé sa canaille », lui répondit le hetman de Tabor, et les autres l'approuvèrent par des signes de tête ou des exclamations.

« Bien, frères, » Vilém Kostka commença son récit gaiement et non sans malice, « ou, plus précisément, mal, puisque Jindrih, à coup sûr, n'a pu se calmer et qu'il s'en est fallu de peu qu'il reçût l'aide de son ami le diable. Il a expédié au voïvode Gloucester une putain rousse et l'autre a couru après elle comme un jeune chiot. Jindrih lui avait promis son aide s'il abandonnait les Flandres. Aussitôt dit, aussitôt fait, Gloucester a emmené son armée en Angleterre, et le pape de Rome, un bon ami de Jindrih, a déclaré que le voïvode anglais pouvait tranquillement répudier son épouse, ce qu'il a fait. Mais le pape avait promis de donner cette Flandre, en pleine propriété, au voïvode Philippe à condition que celui-ci accomplît la promesse faite à Jindrih de brûler Prague et raser Tabor... »

À ce moment le récit du hetman fut interrompu par des exclamations des assistants, injuriant à qui mieux mieux les ennemis et les vouant à toutes sortes de maux et de malheurs.

« D'autant plus », continua Vilém Kostka, qui s'était arrêté un court moment pour rire dans sa barbe et, hochant la tête, cligner de l'œil vers l'un ou l'autre des frères. « D'autant plus un des plus proches alliés de Philippe, le voïvode Jan de Luxembourg, parent de Sigismond le Rouge... »

Au nom de l'empereur, qu'ils avaient, plus de dix ans auparavant, privé de la couronne tchèque et chassé de Prague après qu'il eut envoyé au bûcher le maître Jan et perpétré contre son peuple de multiples crimes, une vague d'indignation souleva à nouveau la salle.

« Frères ! » Jan Velvar, le puissant bourgmestre de Prague et chef de l'Union des villes pragoises, éleva la voix pour calmer les passions et permettre au pan Vilém d'achever son récit.

« D'ailleurs Jindrih a tout de même été victime de la malchance. Philippe lui avait imposé une condition : avant de tourner ses forces contre nous, il devait avoir terminé sa guerre avec le voïvode Charles de Valois, son cousin qui, pour quelque raison, avait fait poignarder, sous ses propres yeux, son oncle, Jean de Bourgogne, le père de Philippe. Philippe a fait savoir à Jindrih qu'avant de se lancer dans une nouvelle affaire, il ne voulait pas laisser vaincu son ennemi détesté.

– Désir raisonnable... », commenta sur un ton compréhensif Jakub Kromešin, qui voulait visiblement ajouter quelque chose mais fut interrompu brutalement.

« Quel intérêt pour nous de savoir tout cela, frère Vilém ? », dit la voix irritée de Jan Roháč z Dubé. « Les infidèles s'égorgent entre eux comme des loups, parce que ce sont d'ignobles hérétiques et des renégats. En quoi cela nous concerne-t-il ?

– Mais, je le vois, le frère évêque s'ennuie beaucoup », dit Kromešin en se tournant vers Biskupec. « Il sait bien sûr tout cela. Le frère hetman peut-il s'en tenir là ?

– Si le frère évêque sait quelque chose, » répondit celui-ci avec une malice tout à fait épiscopale, « cela ne veut pas nécessairement dire qu'il ne souhaite pas que les autres frères le sachent... »

Sur ces entrefaites une dispute s'éleva entre les assistants. Maître Jan Přibram et maître Jan z Rokycana, et le bourgmestre Velvar exigeaient la poursuite du récit. Roháč et un des pans, Hanuš z Kolovrat, présentaient des objections, pan Aleš Vřeštovski et maître Pierre l'Englois gardaient le silence

« Que dit le frère recteur ? », demanda Jakub Kromešin en se tournant vers Christian z Prachatic.

Le vieux maître hocha la tête et murmura quelque chose d'apaisant dont l'assemblée put déduire qu'il se prononçait pour la poursuite du récit, tandis que Jan Roháč insistait encore auprès de Vilém Kotska pour qu'il l'abrégât.

« Eh bien donc », reprit Vilém Kotska avec satisfaction, « Charles a conservé en France quelques places puissantes dont la plus importante est la ville d'Orléans. Jindrih s'était entendu avec Philippe pour s'en emparer en unissant les forces anglaises et bourguignonnes. Rien ne les empêcherait ensuite de se retourner

contre nous. Le siège avait commencé, la situation de Charles était désespérée. Mais voilà qu'est apparue la Johanka. La fille d'un petit hobereau. Elle est venue le trouver depuis les marches de Lorraine, où le duc justement est vassal de Sigismond le Rouge, et elle a dit que c'était Dieu lui-même et la Vierge Marie qui lui avaient donné mission d'aider Charles à rétablir son pouvoir sur son royaume. Riez autant que vous voulez, mais Charles l'a envoyée, en armure, une épée et un étendard à la main, à son armée et, après avoir levé le siège, ils se sont emparés de quelques autres places, ont battu les Anglais en rase campagne, ont mené Charles à Reims où il a été couronné de la couronne de saint Remi. Et voilà que, persuadée qu'elle devait toutes ces victoires à l'aide de Dieu, gonflée d'orgueil, Johanka nous écrit sa missive révoltante. »

Jan Roháč fut le premier à intervenir : « Son pays est aux frontières de Sigismond le Rouge : peut-être est-ce lui qui nous l'a envoyée pour notre perte. »

« Si l'on excepte sa lettre insensée, frère Jan, tout ce qu'elle a fait nous est décidément favorable », lui répondit Kromešín. « Nous avons traversé glorieusement avec nos troupes de campagne la Saxe et la Bavière, châtiant les Allemands dépravés, pendant que Philippe, Charles, Johanka et Jindrih avec ses neveux maudits se taillaient en pièces mutuellement. »

La voix grinçante et désagréable de maître Jan Přibram tourna vers elle l'attention de tous : « Pourtant, frères, si de fait ils s'unissent l'un et l'autre contre nous, ce sera notre fin. Aussi il nous faut absolument...

– Frère docteur, cessez donc vos rengaines traîtresses sur des négociations avec Rome », l'interrompit Vilém Kostka.

– Que les hérétiques viennent seulement fourrer leur nez ici ! », répéta Kromešín en écho aux paroles du hetman des Orphelins.

« Ils ne s'uniront jamais », dit Biskupec comme s'il voulait mettre un point final à ce débat. « La querelle entre Gloucester et le Bourguignon est venue tout à fait à propos pour nous. Nous allons prier, espérer et attendre qu'aujourd'hui le Seigneur interdise à nos ennemis de s'entendre entre eux.

– Par exemple, qu’il prive les Français de leur cheftaine », dit Vilém Kotska, revenant dans la conversation.

« Ne vous inquiétez pas pour elle, frères », répartit Pierre l’Engloys, un Lollard ancien professeur à Oxford qui avait trouvé un refuge parmi les Tchèques. « Les Anglais ne suivront jamais une pucelle française.

– Et si elle bat les Anglais, si Philippe et Charles qu’elle aura contraints à se réconcilier, partent en croisade contre nous ? », demanda Přebiram à l’Engloys. « Nous n’en serons pas mieux.

– Elle ne les battra pas », répondit brièvement l’exilé.

« En tout cas », dit Kromešín « nous devons souhaiter aux Anglais la victoire.

– Oui, frère hetman, mais pas au point de soumettre la France, car ils auraient comme masse de manœuvre toutes les forces de ce pays et feraient mouvement contre nous pour secourir Sigismond la bête rouge. » En répondant ainsi, Mikuláš z Pelhřimova s’adressait à tous ceux qui à ce moment étaient présents dans la sacristie. « Que leur guerre qui tantôt couve, tantôt reprend flamme depuis quatre-vingt dix ans déjà, puisse se prolonger encore autant.

– Comment peut-on, » le gros Přebiram criait presque, « se réjouir de voir couler le sang chrétien ?

– S’ils cessent de faire couler leur propre sang, ils seront heureux de faire couler le nôtre », lui répondit Vilém Kotska d’une façon aussi tranchante.

« Cher frère docteur », Biskupec se tourna vers Přebiram « où avez-vous vu couler du sang chrétien ? Le chrétien, c’est celui qui tient pour la liberté de la Parole divine, qui observe tous les enseignements et particulièrement qui communie au Calice ; le chrétien, c’est celui qui veut le châtement des péchés mortels, et particulièrement, des péchés des moines dépravés, des prêtres et des évêques fainéants qui, contre la volonté de Dieu, s’attribuent le jugement et son exécution. Parmi ceux qui nous font la guerre, il n’y a pas de chrétiens, et nous n’avons pas à verser des larmes sur leur sang de pécheurs. »

L'éminent et grave maître Jan z Rokycana prit alors la parole, s'exprimant, à la différence de Přeboram, calmement et avec une politesse appuyée.

« Le chrétien, frère Mikuláš, c'est celui qui a pris la croix et a suivi le Christ. Le chrétien, c'est celui qui bénit ses ennemis et prie pour ses persécuteurs. Le Calice, cher frère, et les autres Articles de Prague qui nous sont connus et que nous vénérons, ne doivent pas nous cacher la grandeur de l'amour divin. Tous ne sont pas capables de l'accueillir aujourd'hui, mais la grâce de notre Seigneur fera s'ouvrir les yeux de ceux qui errent dans les ténèbres. Ils se tourneront alors vers la vérité qu'il nous a seulement été donné de connaître un peu plus tôt. »

Après s'être incliné devant Rokycana, Přeboram rejoignit la conversation : « Je remercie le frère Jan, et j'espère qu'il conviendra avec moi que nous ne devons pas ressembler à nos ennemis qui apportent mort et destruction. Si nous sommes du Christ, c'est davantage le rameau d'olivier qui nous convient. »

Les paroles des deux maîtres du Karolinum suscitèrent une rumeur de mécontentement, des exclamations et du bruit, que couvrit la basse pesante de Kromešín : « Si c'est avec votre rameau d'olivier que nous allons au-devant des mercenaires de Sigismond, frère maître, ils vont nous tuer. Quant au rameau d'olivier, ils vont le jeter sous les sabots des chevaux. Souvenez-vous de Kutna Hora. »

C'était une habitude du hetman de Tabor de citer cette ville, pour peu que quelqu'un évoquât des négociations avec l'empereur ou le pape : le souvenir des centaines de malheureux habitants, jetés vivants dans les mines par les Croisés, devait éveiller un sentiment de vengeance et chasser complètement les vaines illusions d'une réconciliation possible avec l'ennemi. Cela dit, maître Jan Přeboram n'était pas de ces interlocuteurs qui pouvaient être influencés par cet argument de Kromešín.

« Le Seigneur est bienveillant », répondit le savant théologien, écartant les bras et baissant la tête comme par humilité « et Il disposera tout de la meilleure façon, selon Sa volonté. Il nous convient donc de nous conduire comme nous l'ordonne Sa Parole, et en tout de s'en remettre à Lui. Bienheureux les pacifiques, a dit

le Christ, et ce n'était pas seulement des mots mais pour que nous voulions la paix par-dessus tout.

– Et comment ne la voulons-nous pas ? », fut la réponse immédiate à ces propos. Vilém Kostka, Roháč, Kromešín, les autres chefs hussites criaient à l'envi que de toute leur âme ils étaient pour la paix éternelle, qu'empêchaient seulement les menées perverses des ennemis de la Divine Parole du Christ et du peuple tchèque qu'Il avait élu.

« Vous ne la voulez pas ! », hurla Přibram, dominant ces voix indignées. « Vous pensez à vos belles campagnes, aux riches villes allemandes dont vous vous êtes emparés et aux files de chariots remplis de butin que vous amenez à Prague et à Tabor. Ce n'est pas la paix qu'il vous faut. Seulement la guerre ! Toujours la guerre ! Toujours le sang et le pillage. Vous êtes devenus des Turcs. Pires que des Turcs. »

L'assemblée était en effervescence et Mikuláš Biskupec décida de la reprendre en main.

« Calmez-vous, frères ! Frère Jakub ! Frère maître ! Frère Jan ! » Il lui fallait, semblait-il, s'adresser à chacun pour l'appeler à modérer sa fougue et son ardeur. « La paix est bonne pour tous, contrairement à ce que pensent parfois les soldats. Et je pense avec le frère maître que la guerre n'est bonne à rien s'il s'agit d'enseigner la Parole de Dieu. Et nous, chacun d'entre nous, nous devons nous dire pourquoi nous combattons ».

Ces paroles, auxquelles il donnait un ton élevé mais énergique, purent rétablir le calme dans la sacristie.

« Pour survivre ! », répondirent d'une seule voix Vilém Kostka et Jakub Kromešín après une courte pause, et l'on voyait bien que la majorité de l'assemblée était d'accord avec eux.

« C'est vrai, pour survivre », répéta Mikuláš après les deux hetmans. « Mais promettez-vous, frère Jakub et frère Vilém, de vaincre tous nos ennemis sur le champ de bataille ? »

« Il ne serait pas mauvais pour nous tous de comprendre que le temps est venu d'arrêter. » C'était Piotr l'Engloys qui trouvait l'occasion d'intervenir. « Il est désormais temps de comprendre qu'il n'est plus possible de rien obtenir par la force de l'épée. »

« Jindrih... Le Pape... Philippe... Johanka et les autres enfants du diable... » Kromešín prononçait ces noms ennemis distinctement et avec haine comme s'il les écrasait à coups de masse d'armes. « Ils ne songent pas et ne songeront jamais à s'arrêter. La seule chose qui nous reste, c'est de les frapper tant que le Seigneur nous conserve les forces pour nous battre. »

« Les forces humaines, frère hetman, ordinairement, s'épuisent », répéta Biskupec au chef des troupes de campagne. « Et en face de nous, nous avons non pas des esprits infernaux ignorant la fatigue mais des hommes comme nous. S'ils s'épuisent plus vite que nous, d'eux-mêmes ils voudront nous écouter et nous envoyer leurs délégués. Ce que nous avons à faire, c'est de les aider à se lasser le plus vite possible et à se calmer. » Malgré son auditoire qui par des exclamations, des gestes et l'expression des visages lui montrait qu'il n'ajoutait pas foi à ses espérances, il ajouta : « Devant le Seigneur nos ennemis ne sont pas dans leur droit, ils en sont parfaitement conscients, et c'est pourquoi ils sont divisés. S'ils combattent contre nous, c'est pour augmenter leur gloire terrestre aux yeux du pape et du concile, de leurs sujets et de leurs voisins. Aussi bien Gloucester que Philippe, Johanka que le cardinal Jindrih. Chacun d'eux veut être seul et unique chef, chacun d'eux rêve de sa victoire personnelle, et aussi longtemps qu'il en est ainsi, ils se gênent plus qu'ils ne s'aident l'un l'autre. Et s'il y a parmi nous accord et paix, si nous sommes unis comme un seul homme, alors, chaque fois, nous, nous serons plus nombreux et plus forts qu'eux séparément. Nous sommes l'Église du Christ, nous sommes les vrais disciples de notre Seigneur et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre nous. »

Personne n'aurait pu devenir évêque du turbulent Tabor, s'il n'avait eu ce don particulier de prononcer un sermon, en hypnotisant ses auditeurs par son éloquence. Ce jour-là, dans la sacristie de la chapelle de Bethléem, Mikuláš Biskupec z Pelhřimova tenta d'utiliser ce don au maximum. Trop souvent les pans, les prédicateurs, les maîtres, les hetmans de campagne, les riches bourgeois se querellaient. Le message de la pucelle inconnue était arrivé tout à fait opportunément pour les menacer d'une nouvelle Croisade et les contraindre à oublier leurs

différends. Mais la principale nouvelle, c'est après ce sermon inspiré qu'il allait la leur dire.

« Maintenant écoutez-moi, frères. Le cardinal Jindrih a reçu du pape la permission de prélever en Angleterre deux cent mille livres sur les annates de l'Église pour réunir une armée contre nous. Dans un an, frère Pierre l'Englois, nous attendons la visite de cinq mille de vos compatriotes. Et il y a très peu de chance, frère Přibram, qu'ils viennent au-devant de nous avec des rameaux d'olivier... »



## Le rideau déchiré

Cachant mal son irritation, l'envoyé de l'empereur Sigismond n'avait pas encore quitté la salle royale du château du Bouvreuil, mais Butler avait compris ce qu'il avait à faire dans les heures suivantes, avant que se produisît l'irréversible, cet irréversible qu'il n'avait cessé de souhaiter, rêvant à la minute exquise de la vengeance. Les paroles qu'Henry Beaufort avait adressées à Eberhardt von Windeke, avait d'un coup balayé la haine féroce qui, à chaque fois, allait chez lui jusqu'au mal de tête, et l'avait remplacée par la gratitude envers Dieu et envers la jeune fille, cette jeune fille qu'il était désormais prêt à considérer comme l'envoyée des forces célestes, venue à son aide de la façon la plus surprenante.

Il fallait absolument agir résolument, sans perdre de temps, mais sans hâte superflue afin de ne pas, dans la fièvre, ruiner toute l'affaire. Sur le chemin du Châtelet, Butler se félicitait de ce qu'il avait pu tourner à son profit le stupide comportement du comte Humphrey Stafford : celui-ci s'était rué, l'épée à la main, sur la prisonnière en réponse à une remarque acerbe qu'elle lui avait faite ; il avait été alors retenu par le comte Richard Warwick, représentant du roi en Normandie, et lui, Butler, avait pu convaincre le vieux comte de la nécessité de changer toute la garde en la composant de gardes personnellement dévoués au bailli de Rouen. Les cinq étaient tous d'authentiques et avérés Lollards. D'ailleurs, arrivé au Châtelet, il lui fallut remplir encore une tâche, envoyer une communication par pigeon voyageur et, pour plus de sécurité, le doubler par un courrier, donnant à celui-ci ces instructions : « Transmets ceci au seigneur évêque Nicolas : les pèlerins d'Angleterre craindront cet été de passer par le col du Saint-Bernard et au lieu de Rome prendront la route de Saint-Jacques de Compostelle. Retiens bien ! » Sir Ralph insista : « Voilà ce que tu diras à sa Grâce : au lieu de Rome, Saint-Jacques de Compostelle ! » Et, confiant le courrier à la volonté de Dieu, il lui ordonna de partir.

Cela fait, Butler fit venir Boisguillaume, notaire-avocat au Châtelet, son homme de main permanent dans tous les litiges de justice, chose pour laquelle le bailli n'avait quant à lui aucun goût.

« Rappelez-moi, maître Guillaume... Combien avons-nous au Châtelet d'accusées de sorcellerie ?

– Six hommes et quatre femmes, messire, sans compter...

– Au Châtelet, cher maître, ce qui m'intéresse aujourd'hui, c'est le château du Bouvreuil », coupa Butler « Redites-moi brièvement qui parmi ces femmes est accusée et de quoi ?

– Donc, Messire, Margoton, surnommée *Bambine*, dix-sept ans ou à peu près. Les voisins ont déclaré qu'elle s'accouplait avec le diable sous l'apparence d'un chat.

– Ensuite...

– Jeanne, surnommée *Poussin*, vingt-trois ans ou à peu près. Elle a tué sa propre chair, de quoi témoignent les preuves découvertes pendant l'enquête.

– Ensuite...

– Claire, surnommée *Source des roses*, vingt ans ou environ. A empoisonné sa belle-mère en lui faisant boire une décoction magique, ce qu'elle a reconnu elle-même.

– Ensuite...

– Guillemette, sage-femme, quarante-trois ans ou environ. En couches elle a tué quelques enfants. En outre elle a fait passer le goût du pain à Jeanne, femme d'un cordonnier du nom de Renaud, que celui-ci ne pouvait plus souffrir. Il y a des déclarations de témoins.

– Quand ?

– En principe tout est prêt. D'ailleurs, avant, milord...

– Eh bien, cela va de soi, maître Guillaume, cela viendra avant », dit Butler, plongé dans une rêverie inattendue. « Merci pour le rappel. »

Mais on ne savait trop pour quel rappel il remerciait Boisguillaume et à quoi il pensait après avoir renvoyé le notaire obligeant, en examinant les feuilles de parchemin noircies.



... Avant tout, il fit des yeux le tour de la pièce secrète d'où, en compagnie de Richard Beauchamp, comte de Warwick, il suivait les séances du procès. Warwick était dévot et ignare, bien que, comme il arrive aux reîtres, il s'efforçât d'imiter les gens instruits et recherchât les bonnes grâces des poètes. Butler se rappelait combien le gouverneur de Normandie l'avait ennuyé en cherchant le sens des questions épineuses que les savants juges posaient à l'accusée : quel signe elle avait donné au dauphin, si Dieu haïssait les Anglais, comment étaient vêtues les saintes Catherine et Marguerite et si elle était prête à se soumettre à l'Église militante. Certes, sir Ralph y trouvait enfin l'emploi de ce qu'il avait pu autrefois apprendre à Bologne. Mais ce qui l'irritait surtout, c'est que Warwick était incapable de rien retenir et réclamait, sur la même question, des explications autant de fois qu'elle était soulevée par les assesseurs de Pierre Cauchon et de Jean Le Maître. Butler ne se résolvait pas à être grossier à l'égard du gouverneur, aussi lui expliquait-il patiemment pourquoi et comment toute réponse franche de Jeanne pouvait être retenue par le tribunal comme preuve d'hérésie et finalement causer sa perte. Le bailli de Rouen ne cachait pas à Warwick son enthousiasme devant les paroles si vivantes de la jeune fille et sa capacité à contourner les pièges qui lui étaient tendus. Un jour Thomas de Courcelles lui demanda si elle était en état de grâce. Comme l'accusée restait pensive, Butler dit aussitôt à Beauchamp : « Apparemment, elle est prise. Si elle dit oui, on pourra la reconnaître coupable du péché d'orgueil, péché mortel, car il n'est donné à aucun mortel de le savoir. Si elle dit non, alors comment peut-elle être une envoyée de Dieu... » Mais elle déclara : « Si je n'y suis, Dieu m'y veuille mettre, et si j'y suis Dieu m'y veuille tenir. » Alors Butler hocha la tête, disant à son compagnon : « Il serait difficile de trouver meilleure réponse à cette question, Votre Lumière, et je ne suis point du tout étonné que dans la populace on la dise sainte Catherine redescendue du ciel sur notre terre pécheresse... D'ailleurs, » fit remarquer le bailli au gouverneur, « la réponse qui a étonné les juges n'est autre chose qu'un passage d'une prière connue sur la délivrance des pécheurs, prière qu'on lit après le sermon chaque dimanche. »

Beauchamp, qui ne connaissait aucune prière de ce genre, répondit par un silence mais il revint bientôt à sa vieille chanson : pourquoi ces prêtres faisaient-ils traîner en longueur ce procès, cela était bien suspect, et le bailli de Rouen devait régulièrement lui en expliquer, et dans les moindres détails, toutes les raisons possibles, obligé qu'il était de se répéter encore et toujours. D'ailleurs, percer la vraie raison qui, aujourd'hui, si subitement, s'était découverte à lui, il ne l'aurait pu. En aucun cas.

Warwick de son côté était dans l'admiration des connaissances et des capacités de Butler. Un jour il lui proposa sérieusement de s'affubler d'une robe et d'une toque, de se présenter au procès comme un professeur de théologie d'une université lointaine, de passage à Rouen et, à coups d'arguments, de forcer la sorcière obstinée, enfin, à témoigner contre elle-même, humiliant par la même occasion ces mangeurs de grenouilles nonchalants. Il fallut à sir Butler de grands efforts pour dissuader le gouverneur de cette entreprise. D'abord, parvint-il à lui faire entendre, il y a des moines itinérants, des soldats itinérants et même des étudiants itinérants, mais des professeurs itinérants, le monde chrétien n'en avait encore jamais vu. Les théologiens, on peut les compter sur les doigts d'une main et si on se fait passer, ne parlons pas d'un professeur, pour un simple licencié en théologie venu de la lointaine Upsal, perdue dans un coin perdu, parmi la cinquantaine d'assesseurs il s'en trouvera toujours un pour connaître les noms de ses collègues de là-bas et démasquer l'usurpateur. « Nous avons déjà une petite jeune fille déguisée en homme et cela nous suffit ! », dit-il. « Et quand, milord, votre fraude sera découverte, car elle sera nécessairement découverte, on dira à propos de ce procès que le mieux aurait été de se boucher à l'avance les oreilles. » Deuxièmement, expliqua sir Ralph au vieux troupiier, lui, Butler, dans le domaine de la théologie, n'avait même pas été jusqu'au baccalauréat, et c'est tout juste si les assesseurs l'accepteraient comme étudiant. « Mettre en pièces, chez soi, les thèses d'autrui, quand on ne peut vous répondre, ce n'est pas bien malin, et l'on peut parfaitement s'en tirer sans *licentia docendi*. Aussi, que les juges s'occupent de leurs affaires, nous avons les nôtres. »

Bien sûr, Warwick ne prit pas au sérieux cet autodénigrement, le mettant au compte de la paresse ou de la fausse modestie. Pourtant il lui donna entièrement raison, cédant une nouvelle fois devant le caractère évidemment convaincant de ses arguments et la pression aimable de ses savants propos.

Cependant, au dîner de gala du treize de mai, le gouverneur ne résista pas au plaisir de vanter devant Cauchon les capacités de Butler, ce qui donna beaucoup à réfléchir à l'évêque de Beauvais, et plongea le bailli de Rouen dans une extrême confusion. Il n'avait pas oublié la haine qu'ils éprouvaient, étant étudiants, pour les ignorants bornés qui, à peine ayant appris à lire, se mêlaient de discuter de théologie. Particulièrement les nobles dames, qui, saisissant dans le prêche de quelque frère mineur, puant comme un bouc, quelques sages sentences, voulaient en faire parade en société. En quel mépris ils tenaient ces jeunes filles enthousiastes qui, séduites par l'exemple d'Élisabeth de Thuringe, distribuaient leur trousseau aux pauvres, affublant leur corps nu d'une toile de sac, et s'affamaient elles-mêmes en ne prenant pour nourriture que l'hostie de communion. Sir Ralph, avant que l'ancien recteur de la Sorbonne pût le considérer comme une « bête à cornes » – c'est ainsi que la confrérie universitaire se plaisait à considérer tous les étrangers – se hâta de partager avec lui ses souvenirs de sa brève carrière de théologien, en écoutant humblement quelques jugements de Son Éminence sur certaines de leurs connaissances communes parvenues aux plus hauts sommets de l'érudition. Restait à espérer que les déclarations de Beauchamp ne lui nuisissent en rien, à lui, Butler, et que Cauchon n'en conclût rien de mal. Cette parade de souvenirs se termina de façon tout à fait amusante. L'évêque, qui avait quelque peu abusé du vin, sans que le gênât aucunement la présence de quelques dames, dont la fille du gouverneur (pourquoi se gêner devant d'obscures petites bécasses anglaises, même de haute naissance), décida de soumettre Butler à un examen sur sa compétence en matière de couplets d'étudiants graveleux. Cauchon entonna les premières strophes, exigeant du bailli qu'il continuât. Celui-ci n'y voyait aucun inconvénient, n'était la présence à ses côtés de Margaret Beauchamp. Sir Ralph savait parfaitement que la fille du

gouverneur était beaucoup plus lettrée qu'une demoiselle, anglaise au surplus, pouvait à première vue le paraître à un clerc érudit, et qui plus est français. Le bailli donnait la réplique à Son Éminence, surveillant les réactions de la jeune fille, qui réprimait difficilement de petits rires perfides. Le jeu se termina inopinément, sur un vers consacré à Pavie.

« *Si ponas Ypolitum / Hodie Pavie* », commença donc l'évêque. – *Non erit Ypolitus / Jam sequenti die* », continua sans broncher Butler, et là tout à coup le père courroucé intervint : « Peut-on croire que l'habitant de Pavie vivra dans la pureté ? », cria-t-il. « Voilà la monnaie de votre fausse dévotion, votre ignoble enseignement ! Il vous suffit d'un jour, racaille érudite, pour vous souiller, et de plus vous vous en vantez. La fillette que vous êtes en train de juger a dormi pendant un an au milieu des soldats, elle a passé un an encore dans les geôles, et elle a gardé sa pureté ! Moi, je serais bien heureux de l'avoir pour fille ! Et tout le fruit de votre latin et de votre science, ce n'est que boue et débauche... »

Maggy s'empourpra en entendant son père dire qu'il aurait mieux valu apprendre à coudre plutôt que de rester sur de mauvais livres, et Cauchon frémit quand il comprit que ce concours de couplets était déplacé. Butler se taisait, les yeux baissés mais, étant le plus sobre de la compagnie, il pouvait l'observer à la dérobée.

« Monseigneur, dans les mots et la conduite de la femme qui est soumise à notre jugement, il y a quelque chose de très dangereux pour l'Église », dit après une courte pause l'évêque sur un ton doux et patelin, mais de manière insistante et avec la conscience de son bon droit, en se tournant vers le gouverneur qui répliqua : « Considérablement plus dangereuse pour l'Église dans la mesure où celle-ci a quantité de serviteurs indignes et vicieux, que vos universités se sont transformées en pépinières d'hérésie et en cabarets, et les monastères en bouges et en lupanars. La jeune fille nous a causé, à nous Anglais, de terribles préjudices ; par son fait nos meilleurs capitaines et nos meilleurs soldats ont péri ou ont été jetés en prison. Pour cela elle mérite d'être condamnée, mais vous, ses très savants juges, vous n'êtes pas dignes de dénouer la courroie de ses sandales. »

« Il n’y a plus rien à dénouer, Votre Lumière », dit placidement Cauchon à Warwick. « Il y aura bientôt six mois qu’on lui a enlevé ses sandales... Exactement depuis le moment où Jeanne est tombée en vos mains... »

« Six mois ? », dit la voix furieuse de Beauchamp. « Il y aura six mois dans quinze jours ! Ainsi vous, monseigneur l’évêque, vous voulez dire que tout ce temps n’a pas suffi pour l’envoyer au bûcher ? » Puis le gouverneur, saisissant les derniers mots de Cauchon, poursuivit sur un ton déjà plus conciliant : « Eh bien, oui. J’ai voulu vous aider, j’ai pensé que la petite sorcière, bien gelée, se ferait plus malléable. Mais sinon... je la respecte d’autant plus qu’elle se tient...

– Et vous exigez de nous l’issue la plus rapide pour le procès ! », s’exclama Cauchon, levant les bras d’une manière si affectée qu’on pouvait difficilement prendre au sérieux l’émotion contenue dans sa voix.

Butler se fit soudain la réflexion que ce qui était le plus dangereux pour l’Église, c’était le désir du représentant anglais de transformer le jugement de Jeanne en instrument de châtement pour des fautes qui n’étaient en rien dirigées contre la foi. Mais, comme toujours en semblable cas, il préféra se taire, attentif à la façon dont Warwick pressait son interlocuteur.

« Vous étudiez à Paris la théologie, à Bologne le droit, à Montpellier la médecine, à Tolède la sorcellerie, mais nulle part, les bonnes mœurs. » Beauchamp à nouveau parlait avec passion comme un dominicain rompu à la prédication. « Grâce à Dieu, mon fidèle Butler a rejeté à temps ce chemin de mort ! »

Sir Ralph trouva cette nouvelle portion d’éloges tout à fait déplacée en présence du savant évêque, il ne lui resta néanmoins qu’à s’incliner avec reconnaissance devant le gouverneur, tout en échangeant un coup d’œil avec Cauchon, pour lui montrer qu’en réalité, il comprenait tout homme qui dans sa vie, même si c’était pour peu de temps, avait l’honneur de participer à une si savante curie.

« Les bonnes mœurs, milord, ne suffisent pas pour devenir un bon chrétien ou une bonne chrétienne. » Cauchon, excellent théologien et orateur talentueux, changea le ton de ses propos. On

sentait la sérénité et l'apaisement, l'apaisement et la sérénité imprégner chacun de ses mots. « Les bonnes mœurs, tout hérétique les chérit également : Lollards, Picards, Hussites. Des gens irréprochables. Modestes, pieux, craignant Dieu, honnêtes. C'est ce qu'est Jeanne. Elle a dit qu'elle se confessait deux fois par jour. Car la conscience, dit-elle, n'est jamais trop pure. Et allez-vous dire, milord, que *notre petite sorcière* comme vous l'appellez, ment quand elle dit qu'elle se confesse ? Vous ne le direz pas. Parce que vous savez qu'en cela elle ne ment pas. »

L'évêque, telle l'araignée pour sa victime, enveloppait Warwick dans le flux subtil de ses propos, coupant habilement toute tentative du gouverneur de s'y glisser et, faisant soudain de petites pauses quand il voyait qu'il n'avait pas à redouter une contre-offensive de son interlocuteur, il imposait non sans élégance son rythme à la conversation.

« Peu m'importe combien de fois par jour elle se confesse, monseigneur l'évêque », dit le comte Stafford qui volait tout à coup au secours de Beauchamp. « Elle a conduit une révolte contre Henry, notre roi légitime, elle a fait couronner le méprisable gueux Charles Valois, d'une couronne dont il n'est digne ni en droit ni en justice. Et je rêve de jeter moi-même sur son bûcher une couple de fagots de bois sec. »

« Oui, oui, oui, oui, sir Humphrey, je comprends, je comprends, je comprends », lui répondit sans lanterner l'évêque sur le même ton. « Vous aussi êtes un homme de bonnes mœurs, comme tous ceux que je viens de nommer. Et comme tous, vous voudriez aussi diriger le glaive et la flamme du châtiment contre tous les pécheurs, vos ennemis. Certes, votre petite sorcière sera la première sur cette liste, elle est déjà, pensez-y, entre vos mains, et en arriver à bout, rien n'est plus simple ; le second sera, cela va de soi, le dauphin, dont vous n'êtes jamais quant à lui venu à bout. Mais qui sera le dernier ? Là je ne peux me prononcer avec certitude, mais j'en dénombre certains. Dans cette liste il y aura des marchands qui vous ont prêté de l'argent, milord, avant votre expédition en France. Il y aura un bambocheur-musicien que vous considérez comme un pasteur indigne pour avoir, après boire, fait la cour à vos servantes, il y aura un évêque que vous haïssez parce

qu'il vit aussi richement que vous, milord. Et dans cette liste il y aura aussi votre ami Ralph Butler parce qu'un jour il a su le latin et que vous ne l'avez jamais su. Vous, sir Humphrey, êtes définitivement homme de bonnes mœurs, mais comme chrétien, semble-t-il, c'est *comme ci comme ça*. Un chrétien (*Cauchon éleva brusquement la voix pour interdire à ses contradicteurs de répliquer ou d'interrompre le cours de ses propos*) un chrétien vit selon la parole de Saint François qui disait : *Beatus servus qui portat fidem in clericis, et vœ illis qui illos despiciunt ; licet enim sint peccatores tamen nullus debet eos judicare, quia ipse solus Dominus reservat sibi ipsos ad judicandum. Nam quantum est major administratio eorum, quam habent de sanctissimo corpore et sanguine Domini nostri Jesu Christi, quod ipsi recipiunt et ipsi soli aliis ministrant aliis hominibus istius mundi ! »*

« *Admonitiones, chapitre 26, ut servi Dei honorent clericos* », répondit Butler. « Pourtant, Votre Éminence, dans cette même œuvre de François, au chapitre troisième, n'est-il pas dit que si l'abbé prescrit quelque chose contre la conscience, on peut ne pas lui obéir ? *Si vero prelatus aliquid contre animam suam precipiat, licet ei non obediat*. C'est justement à ses mots que j'ai pensé au moment où maître Jean Beaupère demandait à Jane si elle voulait se soumettre à l'Église militante. Et dans un message aux fidèles, François s'est exprimé sur ce sujet encore plus nettement, monseigneur l'évêque : personne n'est obligé de se soumettre à qui que ce soit, là où commence le crime ou le péché.

– Par bonheur pour nous, la jeune fille ne sait pas lire et ne connaît pas les livres de François », dit le gouverneur avec satisfaction.

« Elle ne sait pas lire, c'est possible, mais, ce qui est bien pire pour elle, elle connaît ses livres dans la transcription de quelque moine itinérant sachant à peine lire, de ceux qui mangent à la table des notables de village et font perdre la tête à leurs filles dévotes », lui répliqua Cauchon qui, se retournant vers Butler, ajouta : « Vous, monsieur le bailli, vous vous êtes permis de citer saint François mais pas jusqu'au bout. Car s'il a dit *licet ei non obediat*, il a ajouté *tamen ipsum non dimittat*.

– Je suis d'accord, Votre Éminence, mais j'oserai rappeler que dans la phrase que vous avez citée, vous avez fait une importante

lacune : François dit : *Beatus servus qui portat fidem in clericis, qui vivunt recte secundum formam Ecclesie Romane.* »

Ayant mis l'accent sur les mots *qui vivunt recte*, sir Ralph se tut. Pour ne rencontrer le regard de personne, il fit mine d'examiner la tapisserie suspendue au mur sur laquelle était représenté, au milieu d'un jardin, à l'ombre d'un arbre en fleurs, un chevalier tendant son cœur enflammé à une belle jeune fille. La dispute avec Cauchon devenait trop vive et Butler eut le sentiment désagréable d'être allé trop loin.

« Monseigneur l'évêque, » dit Warwick en se décidant le premier à rompre un silence accablant, « seriez-vous assez aimable pour nous expliquer à nous, ignorants, ce que votre savoir pharisien vous a apporté pour vous estimer bon chrétien ?

– Le savoir que Votre Lumière a appelé pharisien (*et là, Cauchon se permit une légère note agressive dans sa voix, qui habituellement était lente, avec un ton édifiant*) nous donne une meilleure compréhension des véritables dimensions du péché, qui est partout présent dans notre monde, y compris parmi nous, gens instruits. Ce savoir nous aide à voir nos capacités réelles, très modestes, à résister aux tentations, et de ce fait nous donne de pouvoir pardonner. Les faiblesses, les fautes, même les crimes. Car ceux qui ont reçu le pouvoir de juger autrui doivent rendre justice avec miséricorde, s'ils veulent que le Seigneur manifeste sa pitié à leur égard. Et c'est pourquoi, ayant amour et humilité, nous ferons l'aumône, qui purifie l'âme de la tache du péché, car les hommes perdent tout ce qui appartient à ce monde, et c'est seulement le fardeau du saint amour et de l'aumône qu'ils auront faite auparavant, qu'ils emporteront avec eux, ce pourquoi ils recevront du Seigneur récompense et digne rémunération ! » Il continua son homélie : « Mais les gens de bonnes mœurs sont complètement privés de cette science parce qu'ils sont enclins à mesurer les autres uniquement selon qu'ils leur sont nuisibles ou utiles. Ils préfèrent recevoir davantage de leur prochain, que de donner d'eux-mêmes au Seigneur et en cela ils sont pécheurs... constamment et de multiples façons. »

L'évêque avait à peine terminé qu'il se produisit quelque chose d'étonnant.

« Monseigneur ! », l'interruption venait de Margaret Beauchamp. « Vous pouvez manifester votre science. » Sans remarquer la fureur de son père, elle continua : « Ayez pitié d'elle, monseigneur !

– Mademoiselle Marguerite Beauchamp, (*Cauchon à dessein lui donnait un nom français*), votre intercession n'est absolument pas nécessaire » Et, devançant l'assaut de nouvelles prières, Cauchon continua sur le même ton édifiant. « De toute mon âme je m'intéresse à ce que Jeanne soit libérée ici des tourments temporels et là-bas des tortures infernales. Je m'y intéresse comme évêque à qui a été confié le soin de la santé spirituelle et physique d'un troupeau et comme simple chrétien qui compatit avec cette malheureuse fille. Mais je ne pourrai rien si elle-même ne me demande pas pitié. Et non point du tout comme vous le faites pour elle, avec une sincère ferveur spirituelle, mais avec ne serait-ce qu'une trace à peine apparente de résignation. Nous l'en prions chaque jour et maintes fois. Mais son âme reste endurcie, et son cœur est sourd à nos exhortations. Il ne lui faut faire qu'un tout petit pas vers cette pitié qu'est prête à lui témoigner l'Église mais elle ne le fait jamais. »

L'évêque écarta les bras en signe d'impuissance, regardant Maggy comme s'il était réellement déçu.

L'intervention passionnée de la fille du gouverneur n'avait pas étonné le bailli de Rouen. De John Grey, capitaine des soldats qui gardaient la prisonnière, il savait que miss Margaret était allée bien des fois la voir dans la cellule et qu'elles devisaient ensemble en chuchotant, assises sur la couche l'une à côté de l'autre, échangeant des baisers au moment de se quitter. Fréquemment des visiteurs de marque venaient voir Jeanne pour se moquer d'elle. Mais pas Maggy. On avait rapporté à Butler qu'elle avait apporté à la prisonnière tantôt du linge propre, tantôt quelque nourriture. Une fois elle avait même voulu lui laisser ses chaussures, mais Jeanne s'y était refusée si vigoureusement que la fille du comte Warwick avait renoncé à cette fantaisie. Selon toute apparence, l'Anglaise avait compris qu'un jour on mettrait fin de façon décisive à ses actes compatissants. Et le bailli se demandait si Margaret n'était pas la raison qui faisait que, dès que les juges

demandaient à Jeanne les noms de ses voix, elle se rappelait celui de sainte Marguerite.

« L'auriez-vous mal questionnée ? », répondit Butler aux paroles du savant prélat. « Et, en général, savez-vous sur quoi poser la question ? Voulez-vous un conseil, qui vous dira comment rabattre l'orgueil de votre petite sorcière, monseigneur. Si vous le suivez, vous pourrez satisfaire votre intérêt, et, en même temps, contenter milady Warwick. Ce conseil, c'est Thomas a Kempis qui me l'a suggéré.

– Et comment ? », demanda Cauchon en feignant l'étonnement.

« Voilà. Il m'est venu à l'esprit un passage de son *Imitatio Christi*. Premier livre, chapitre neuvième. *Valde magnum bonum est, dit frère Thomas, in obedientia stare, sub prelato vivere, et sui juris non esse. Multo tutius est in subjectione vivere, quam in prelatura.* » Une fois la citation faite, Butler se tourna vers l'évêque : « Monseigneur, avez-vous réfléchi pourquoi, à un moment *quodlibet*, vous vous souvenez d'une phrase de saint Jérôme ou de saint Isidore, justement la plus utile pour vous à cet instant précis ? C'est peut-être que le saint docteur de l'Église se tient derrière vous *corporaliter*, comme saint Michel dans la cellule de votre accusée, et vous chuchote à l'oreille une suggestion, sans que vous osiez l'avouer par crainte des railleries de vos collègues... J'ai, justement, sur ce sujet, un plaisant rondeau » et Butler de déclamer sur un ton à dessein persifleur :

*Je suis le paiens de Maisières  
Et je veois moult bons chrétiens  
qui sont emus par mes manieres.  
De tout les vices je retiens,  
Es roses des ronces me souviens,  
Je suis le paiens de Maisières.  
Qui tout mesure à sa mesure.  
De votre foy n'ai goust ni cure  
En ceux qu'en ses lacs foy maintient.  
Je suis le paiens de Maisières*

Tous ceux qui ont siégé, même un court moment, sur les bancs des écoles sont comme ce païen de Maisières ; et Sa Lumière le

gouverneur a raison », continua le bailli de Rouen. « Même si vous, monseigneur, ou moi, ou votre jeune prodige, Thomas de Courcelles, avons dans l'âme quelque chose d'élevé, nous ne nous l'avouons jamais à nous-mêmes. Notre mesure et notre foi ne l'admettent pas.

– Sir Ralph, que voulez-vous apprendre à l'évêque ? », dit Stafford assez mécontent pour interrompre les spéculations de Butler. « Vous aussi, vous voulez tout faire pour que la diablesse nous échappe, comme ce traître ? » Il désigna l'évêque du doigt.

« S'il vous plaît ! », cria Cauchon. « Épargnez-nous les outrages, messire connétable ! Je vous ai donné maintes fois les preuves les plus sincères de ma fidélité au roi Henry et à la couronne de saint Georges, mais je suis sincèrement convaincu que l'intérêt de l'Angleterre n'est pas, cédant à la démence, de se venger de ses ennemis. Comprenez, messire (*et l'évêque de Beauvais éleva la voix*) un ennemi humilié est très souvent plus utile qu'un ennemi anéanti. »

« Je suis du côté de monseigneur Cauchon », conclut Butler. « La magnanimité apporte au vainqueur plus de gloire qualitative que la dureté... et vous, milord (*il se tourna vers Stafford*), dites à vos soldats que, repentie, réconciliée avec l'Église et cachée aux regards étrangers dans quelque cul de basse-fosse, la sorcière perdra toute sa force et ses pouvoirs de sorcellerie. S'ils peuvent enfin le comprendre, ils cesseront de trembler au combat.

– Ce qu'il faut aux soldats, c'est voir son cadavre carbonisé », coupa Stafford. « Alors, peut-être, ils croiront qu'elle a cessé de leur nuire. » Stafford mit l'accent sur les mots « peut-être ».

« Est-il chose plus sotte que de s'en rapporter à l'opinion de la soldatesque dans les affaires de gouvernement ! », répondit Butler.

« Je soutiens l'opinion de messire le bailli », dit Cauchon, qui découvrait à son grand étonnement un allié et un interlocuteur dans le capitaine anglais, en qui il ne voyait jusque-là qu'un ignorant et un rustre, comme sont tous les capitaines anglais.

« Voyez, milord, comme ils sont de mèche ! », dit, presque dans un cri, Stafford à Warwick. « Un étudiant reste toujours étudiant, même après avoir laissé les livres.

– Sir Humphrey, je me souviens de votre fagot de bois sec, *simplicitas sanctissima* », répondit Cauchon, sans laisser à Butler aucune chance d’entretenir la dispute. « Mais le soir du même jour vous vous repentirez dans les larmes d’avoir brûlé une sainte.

– Que sir Ralph continue de nous parler de son conseil », dit Warwick. « Nous pourrons faire notre profit de toutes les tournures que prendra cette affaire.

– Et, pour parler honnêtement, je n’ai pas tout à fait compris à quel propos Thomas a Kempis... », dit Cauchon en souriant.

Stafford toujours mécontent se tut et Butler prit à nouveau la parole en s’adressant à l’évêque.

« Thomas a Kempis, monseigneur Cauchon, rappelle ce que (*il détacha ces deux mots*) signifient se soumettre et commander. Voilà que vous voyez tous en Jeanne : une faible femme, illettrée et sottie. *Mulier illiterata, indocta et ignorans Scripturas.* » Il s’empressa d’ajouter une réserve. « Je ne vous le reproche pas. Vous la voyez seulement ici, dans les fers, sur le banc d’infamie, et vous ne vous la représentez pas autrement. Il est possible, monseigneur, il est possible qu’en vous-même ou en quelqu’un de vos assesseurs elle éveille la pitié : une jeune vie qui va bientôt être interrompue de la manière la plus terrible. Et vous lui zézayez comme à un enfant je ne sais quoi sur le salut du corps et de l’âme, que donnerait l’humilité. En vain. Elle ne vous entend pas et ne vous entendra pas... »

Butler voyait clairement que dans cette compagnie ses paroles ne plaisaient à personne ou presque personne. Mais avant d’aller au fait, il fallait, selon lui, poursuivre un peu sa taquinerie.

« Vous auriez vu comment elle donnait ses ordres ! Et comment le duc d’Alençon, comment le maréchal de Rais, comment le bâtard d’Orléans, La Hire et les autres de moindre importance, s’affairaient autour d’elle, exécutant ses ordres ! Représentez-vous cela, et essayez de lui parler d’une autre façon... »

Perdant patience, les hôtes de Warwick commençaient à manifester bruyamment leur mécontentement : que le bailli de Rouen donnât enfin le conseil qu’il avait promis ou, alors, qu’il présentât ses excuses à la respectable assemblée.

« Voici ce qu'il faut dire, monseigneur l'évêque : *Madame Jeanne, par la volonté de Charles, votre roi, il vous a été remis pouvoir sur les hommes. Supposons qu'un jour Charles vous ait donné mission de défendre une forteresse et vous ait interdit d'y laisser entrer qui que ce soit sans sa permission. Mais voici que se présente un jour aux portes de la forteresse un courrier qui déclare être envoyé par le roi. Il n'a sur lui aucune lettre du roi, aucun sceau, aucun autre signe. Mais il insiste, il s'obstine, il exige d'ouvrir les portes. Vous, Jeanne, qui êtes capitaine de la place, allez-vous lui permettre d'entrer ? Et si dans le pays de votre roi, un chevalier se levait pour dire qu'il n'obéirait pas au roi qui vous a envoyée conduire l'armée à Orléans ? N'exigeriez pas sa condamnation ? Quand notre Seigneur et roi du ciel Jésus-Christ est remonté vers Son Père, Il a confié la citadelle de notre Église, assiégée de toutes parts par les hordes de l'ennemi du genre humain, à ses fidèles serviteurs et officiers, apôtres, évêques et prêtres, et toute personne qui vient en Son Nom doit apporter avec soi les preuves convaincantes de ses propres affirmations. Vous, vous ne deviez pas croire à vos voix et visions, et nous, nous ne devons pas croire à vos paroles, parce que c'est le Seigneur Lui-même qui nous a interdit de vous faire confiance. Une fois encore, madame Jeanne, je vous demande de vous soumettre à celui que Jésus Christ a établi pour avoir commandement sur vous, comme se sont soumis à vous et vous ont servi ceux au-dessus desquels votre roi vous a établie ! »*

Après ces paroles inspirées Butler regarda les assistants dont les yeux et les visages exprimaient la perplexité ou l'incompréhension, mais la voix sonore de la fille du gouverneur lui rendit sa bonne humeur.

« Je vous remercie, sir Ralph, » dit-elle, « et j'espère que monseigneur l'évêque suivra votre conseil, qui, je l'espère de même, se montrera efficace. Milord (*elle se tourna vers son père*) vous voudriez avoir Jeanne pour votre fille, et me donner ainsi une sœur ? Je vous le demande, milord, ne démentez pas vos propres paroles et, s'il en existe la moindre possibilité, faites-lui grâce. Montrez pitié et amour... Butler ! » De nouveau elle se tourna vers le bailli. « Dites-nous votre hymne à l'amour ! Que tous l'écoutent et ne soient guidés que par l'amour !

– Me ferez-vous l'honneur de m'accompagner, miss Margaret ? »

Elle fit signe qu'elle acceptait ; l'on apporta dans la salle un petit orgue dont Stafford aussitôt offrit d'actionner les soufflets ; et cette complaisance à l'égard de la fille de Warwick donna envie de rire à Butler.

Les dures touches de bois résistaient, mais Maggy parvint avec une adresse passable à produire une mélodie un peu alambiquée pour accompagner la récitation, que Butler se plut à faire durer.

*Tu peux être sçavant en la theologie,  
Et cognoistre secrez de toute creation,  
Tu peux avoir vaincu orgoil et diablerie  
Et avoir triunfé de toute tentacion,  
Tu peux de la vraye foy être la protection,  
En parais jamais n'auras place finale,  
Si pour l'amour tu n'as que deprision :  
Sans charité, tu es vuide cymbale.*

*Des bleciures morteles et de la maladie  
Tu as pu découvrir saine medicacion,  
Tu peux avoir connu d'Orphee la melodie,  
Qui ouvrit aux defuncts voie de resurection,  
Et tu peux de grans clers avoir l'erudition  
Et border ton manteau de l'ermine roiale,  
Tu n'es qu'un ayrain vuide, object de derision.  
Sans charité, tu es vuide cymbale.*

*Charité est la paix, pacience est sa mie,  
Le bonheur de l'aimé est sa satisfaction  
Autant que l'est le sien ; yre ne congnoit mie,  
Perdonant au pescheur, a son imperfection.  
Viendra le jugement et la retribucion,  
Le monde aura peri de l'atainte fatale,  
Mais Amour survivra a sa disparicion.  
Sans charité, tu es vuide cymbale.*

*Prince Jhesus, charité a ta dilection :  
Yver indiferent et jalousie glaciale  
Le printens de l'amour en fera dilution.  
Sans charité, tu es vuide cymbale.*



... Dix jours après, maître Pierre Maurice répéta à Jeanne *l'exemplum* de Butler. Non pas mot pour mot, bien sûr, car il le fleurit des tournures et des formules chères à un serviteur de l'Église. De leur cachette le bailli et le gouverneur virent qu'elle répondait à l'exhortateur par la renonciation rituelle. Le résultat fut que le jour suivant, 24 mai, au cimetière de l'abbaye de Saint-Ouen, par une solennelle abjuration la prisonnière repoussa son destin d'une semaine entière.



Dans la pièce secrète, comme c'était prévu, il n'y avait personne, et Butler, après l'avoir à tout hasard refermée en même temps que tout ce qui rappelait le procès, alla accomplir ce qui était la raison de sa présence ce jour-là au château du Bouvreuril...



Jeanne revoyait ce jour du début de septembre où elle était allée en pèlerinage à la chapelle de Bois-Chenu célébrer la Nativité de la Vierge. Il lui fallait pour cela deux ou trois heures de marche par un sentier à peine apparent qu'utilisaient parfois quelques habitants de deux villages, particulièrement pieux, pour venir s'incliner devant la Vierge. Était-elle sortie trop tard de chez elle, était-elle restée plus longtemps devant la chère statue, mais quand elle prit le chemin du retour, le soleil allait sur son couchant, et la vieille forêt de hêtres était remplie des ombres du soir. Le chemin sinueux qui menait à la maison gravissait de modestes collines, s'enfonçait dans de faibles dépressions, traversait de petites clairières. Fouler ce sentier envahi d'herbe, le sentir comme un être vivant, se hâter, presque courir, était un vrai plaisir. Sur cette hauteur nue, la terre usée par places jusqu'à l'humus avait durant le jour tellement chauffé au soleil que dans la fraîcheur du soir elle répandait autant de chaleur qu'un brasier. Jeannette eût aimé s'attarder quelques instants, mais l'astre descendant, lui envoyant la lumière droit dans le dos, ce qui donnait à son ombre des dimensions géantes, poussait la jeune fille toujours plus loin au

creux des vallons buissonneux où le sentier disparaissait sous l'herbe haute, vite recouverte de la traîtresse rosée d'automne. Parfois le chemin traversait des sols pierreux, et il lui fallait ralentir le pas, presque s'arrêter, pour éviter, dans la pénombre envahissante, d'abîmer ses semelles. Marcher sur ces pierres menues et pointues faisait souffrir, mais le Christ ou la Vierge Marie, ou sainte Catherine n'avaient-ils pas souffert ? Et Jeannette se réjouissait de cette légère épreuve. Mais voilà que ce petit calvaire se terminait, et le sentier délicat et quelque peu humide tournait vers Domremy. Quand enfin elle parvint à la lisière de la forêt, le soleil était déjà presque couché, la vallée de la Meuse se colorait de la pourpre du crépuscule, des flèches de glace perçaient l'air transparent du soir. Quittant le sentier, la jeune fille coupa à travers champ, dans la rosée et s'élança vers la maison – au-devant d'une bonne raclée. Qui, au demeurant, ne l'inquiétait aucunement, saisie qu'elle était par le miracle qui venait de s'opérer en elle...



La vision du passé disparut comme elle était venue. La prisonnière leva la tête et regarda autour d'elle. Tout ici était comme avant : les mêmes murs, la lucarne et les gardes qui ne prêtaient pas attention à elle. Elle sauta de sa couche comme à la poursuite d'un interlocuteur brusquement disparu. Les soldats restaient indifférents. Ils étaient habitués à ce que la sorcière aimât arpenter sa cellule, s'incliner ici, s'agenouiller là, murmurant on ne sait quoi. Le capitaine Butler leur avait expliqué qu'elle ne pouvait s'échapper. Sir Ralph, ils s'en souvenaient, avait dit quelque chose de long et d'incompréhensible à propos de certaine incantation religieuse, d'où ils avaient conclu que les prêtres français frayaient avec l'esprit malin, ce qui ne les étonnait d'ailleurs pas. La fille ne leur semblait pas dangereuse, comme c'était le cas, en un temps qui semblait déjà lointain, quand on l'avait amenée à Rouen. Leurs camarades leur avaient raconté qu'au début on la tenait enfermée dans une cage de fer, enchaînée au cou et aux pieds, et c'est tout juste si elle n'était pas morte avant l'ouverture du procès. Puis on

avait apporté des changements, on avait même installé un vaste lit de bois, don de Margaret Beauchamp, et les fers n'étaient mis que quand on la menait au tribunal, cela pour ne pas irriter les juges en dérogeant aux règles de bon fonctionnement. Alors, pensaient ses gardes, elle peut bien faire tous les cent pas qu'elle veut, elle n'échappera pas à ce qu'elle mérite. Cela dit, ce jour-là, non, tout n'était pas comme auparavant. Au milieu de la cellule, à l'étage inférieur de la Tour des Champs se tenait le bailli de Rouen, auquel elle se heurta, poussant un cri de surprise.

« Madame Jeanne ! », dit-il en s'adressant à elle à sa manière habituelle, « je...

– Vous êtes venu pour me dire que mes juges m'ont déclaré relapse, et que demain ou après-demain je mourrai ? Vous aussi vous voulez vous moquer de moi, pauvre sotte illettrée, qui ne sait ce que signifient les mots *responsio mortifera* dans les marges du protocole ? », jeta-t-elle haineusement.

« Comment puis-je appeler pauvre sotte illettrée celle qui m'a vaincue dans un tournoi de poésie ? Ce serait moi, dans ce cas, le pauvre sot illettré... », répondit sir Ralph, mettant dans ses paroles le moins de passion possible. « Aussi suis-je très heureux de n'avoir pas à vous répéter certaines choses extrêmement déplaisantes. Bien que, à parler franchement, j'aie, plus que n'importe qui, de raisons de me moquer de vous, madame Jeanne. »

En réponse à une exclamation étonnée, il continua.

« Souvenez-vous de la lettre que vous avez envoyée, deux mois avant votre capture, du château de Sully, dans laquelle vous promettiez de laisser là les Anglais pour mettre un terme, d'une épée bien affilée, à une superstition révoltante, anéantir une secte dangereuse et tous ses partisans dans une Bohême qui vous était totalement inconnue. Or, ce fléau des hérétiques, que va-t-il devenir ? C'est lui, c'est elle qui va brûler sur un bûcher comme hérétique, schismatique, renégate et idolâtre, ces mots sont déjà inscrits sur la mitre soufrée qui va flamber sur sa tête tondu à ras. Quelle injustice (*dans cette exclamation Butler ne pouvait plus cacher la raillerie*) ! Ou, peut-être, est-ce juste rétribution d'une calomnie ? ou l'expiation d'un appel au meurtre de centaines, de milliers

d'hommes, dont, madame Jeanne, vous ne saviez rien, dont vous ignoriez s'ils étaient coupables ou innocents. Savez-vous que, quand les Croisés sont arrivés dans la ville de ces gens, ils n'ont pas fait le tri entre l'hérétique et le bon catholique. Leur mot d'ordre favori, c'était : *Tuez-les tous. Dieu reconnaîtra les siens.*

– Mon confesseur, frère Pasquerel... m'a dit que c'étaient d'odieux hérétiques, exécrables aux yeux du Seigneur », répondit la prisonnière dans un gémissement, en s'affaissant sur sa couche, et sir Ralph trouva très étrange qu'à la différence de ce à quoi il avait assisté auparavant, elle ne se lançât pas dans une dispute violente avec lui, mais qu'au contraire, comme si elle essayait de se justifier, elle murmurât : « *Mea culpa.* C'est possible. Je ne peux toujours pas oublier... Au village nous avions une jeune fille, elle était un peu plus jeune que je le suis aujourd'hui. Elle était comme nous toutes, elle allait puiser l'eau, elle faisait la lessive, elle mettait la table, aux fêtes elle chantait avec nous près de l'arbre des fées, elle allait à la messe. Et puis on a dit qu'elle était l'amie et la complice des brigands de la forêt, ce qu'elle a reconnu elle-même au tribunal. Et moi je n'avais là-dessus aucun doute... »

Là, Jeanne se tut. Elle avait de plus en plus de mal à parler, mais elle rassembla ses forces et continua : « On l'a chassée sur la route devant moi. Elle était pieds nus... comme moi maintenant. Et moi... moi je lui ai jeté sous les pieds... » Butler, qui avec Warwick avait pu l'observer depuis la cellule secrète, ne l'avait jamais vue pleurer, et il se rappela la phrase du *Manuel de l'inquisiteur* de Bernard Gui selon lequel les sorcières étaient privées du don des larmes, ce qui faisait qu'on pouvait facilement les démasquer. Mais aujourd'hui le cas était tout autre. « Sous mes yeux... Moi, c'est moi qui lui ai causé cette blessure... et elle... elle a marché droit dessus, *mea culpa, Domine*, et puis elle s'est mise à courir, elle a couru, couru, hurlant, hurlant de douleur, et moi je riais avec les autres... Le matin on l'a pendue, et j'étais contente qu'on ait fait justice. Et maintenant la justice ... c'est pour moi. »

Tout à coup elle se mit à crier si fort que le bailli en fut saisi. « Elle est ici ! Belette ! Ici ! Ici ! La voilà ! Sur mon lit. Belette, tu m'entends ? Belette, ma douce, pardonne-moi, je t'en supplie, ne t'en va pas, dis-moi que tu m'as pardonné... Belette ! Attends, je

vais baiser tes pieds ! Je vais déchirer ma chemise, je vais te panser, mais pardonne-moi ! »

Jeanne sautant de sa couche, se jeta à genoux et baisa fiévreusement le sol de pierre. Le bailli jugea qu'il ne fallait pas interrompre cette confession inattendue et la scène qui l'accompagnait, d'autant plus qu'il ne voyait pas de raison de se hâter. D'ailleurs la captive cessa bientôt de pleurer et, juchée sur son lit de bois, enserrant de ses bras ses genoux, elle reprit la parole d'une voix ravagée.

« Si ceux à qui j'ai écrit cette lettre sont hérétiques ou non, je ne sais, mais je suis prête à leur demander pardon si, malgré moi, je les ai calomniés. »

Butler pensa que si la terrible histoire de son enfance ainsi que le fantôme de la petite voleuse pendue revenaient à son esprit, la crise pouvait se répéter, chose qui dérangerait ses plans. Il décida donc de reprendre l'initiative.

« Considérez que vous avez reçu ce pardon, madame Jeanne. C'est cela justement que je suis venu vous dire. Aujourd'hui est arrivé à Rouen l'envoyé de l'empereur Sigismond. Il a exigé une armée, recrutée en Angleterre aux frais du pape, pour combattre les hérétiques de Bohême. Cinq mille soldats d'élite. Que le cardinal Beaufort lui a refusés. Il sévit en France, a dit le cardinal à l'envoyé, une hérésie, répandue par une femme qui se donne le nom de Jeanne la Pucelle et qui sera brûlée d'ici quelques jours pour ses crimes contre la foi, et c'est ici et maintenant que nos Croisés anglais nous sont utiles, et non là-bas quelque part sous les murs de la lointaine Prague. Entre nous, rassembler cette armée coûtait deux cent mille livres, argent du Saint-Siège. Vingt fois plus que la rançon que les États de la province de Normandie ont payée pour toi. Et Sa Sainteté le pape sera extrêmement mécontent d'apprendre qu'on les a payées non pour une croisade contre les Tchèques mais pour conquérir le trône de France. Aujourd'hui donc, le cardinal Beaufort et le roi d'Angleterre n'ont plus qu'un seul et unique moyen de se justifier devant le pape de Rome et l'Église universelle, c'est de t'envoyer au bûcher et de vous présenter, vous le parti des Valois, comme des hérétiques pires que les Hussites. Le spectacle pour les soldats anglais qui veulent

la vengeance, est une bagatelle en comparaison de l'honorable réputation dont jouit l'Angleterre auprès de l'Église, et c'est pour sauver cette réputation qu'il valait la peine d'organiser tout ce procès ! »

Butler s'arrêta, essayant de voir si ses paroles suscitaient la moindre réaction dans l'âme de la captive. N'y parvenant pas, il poursuivit.

« D'ailleurs, voici qui compte davantage pour moi : les forces des Croisés sont réduites, au minimum, du quart de leur effectif, sinon du tiers, car ils ont perdu cinq mille de leurs meilleurs soldats dès avant le début de la guerre. Si bien que les habitants des villes de Prague, Jätets, Krumlov, Hradec et Tabor ne sont pas menacés. Grâce à vous. »

Et sir Ralph s'inclina devant la recluse sans une ombre de raillerie. La jeune fille écouta ses paroles et releva la tête.

« Bailli, en quoi mes lettres, ces croisades et ces pays lointains vous concernent-ils ? », demanda-t-elle d'un ton qui avait retrouvé la fermeté habituelle. « Pourquoi êtes-vous ici ? »

« Il me faut, madame Jeanne, vous dire quelque chose d'important. Je sers depuis si longtemps l'Angleterre que je me suis tout à fait habitué à ce que l'on m'y appelle Ralph Butler et ici, en Normandie, Raoul Le Bouteiller. Mais un jour, avant de faire mes études à Bologne et la guerre contre les Bourguignons et contre vous, les amis du dauphin, j'ai porté un nom un peu différent. Je viens de chez les Tchèques, madame Jeanne. Rudolf, de l'antique et grande famille des seigneurs de Maisonneuve (*disant cela, il salua de nouveau*). Mon bon oncle, pan Menhart, est le chef de toute l'armée de la noblesse tchèque et de l'alliance des barons de la couronne de saint Venceslas. Et quel que soit mon nom, je me suis toujours souvenu que je suis Tchèque. Aussi plus que tout Anglais vous ai-je haïe dès que j'ai lu votre lettre diabolique, et plus que tout Anglais, j'ai désiré vous voir sur le bûcher. Mais sans le vouloir, vous nous avez fait, à nous les Tchèques, le don d'une très grande espérance en la victoire : sans l'aide du corps anglais, nos ennemis seront défaits dès la frontière. Aujourd'hui, présent à l'audience de l'envoyé de l'empereur, j'ai su que vous, madame Jeanne, aviez écarté la menace sur Prague, et

maintenant je suis prêt à vous faire le don de la vie. Les Tchèques savent non seulement haïr mais aussi être reconnaissants. J'ai pu ravir Jacqueline de Bavière aux Bourguignons, et je peux ravir Johanka aux Anglais. On trouvera dans notre famille un château où on pourra commodément passer quelques années. Et personne ne vous forcera à vous marier ni à communier sous les deux espèces...

– Communier au vin ? Une laïque ? Une femme ? » La voix de Jeanne exprimait une réelle épouvante.

« Comment ai-je pu oublier que pour une femme c'est un crime encore plus grand que de porter des vêtements d'homme, et même que de jeter le mauvais œil... » Butler souriait sombrement « Mais nous n'allons pas nous disputer sur l'hérésie et la vraie foi. Ni ici ni là-bas. Quel sera votre réponse, madame Jeanne ?

– Non, messire. » La réponse sonna, calme et distincte. « Ma vie terrestre est finie. Je ne veux plus être pour personne cause de mort et de souffrances, je rachèterai tout le mal que j'ai apporté dans ce monde. Mes voix me l'ont dit... »

Elle se tut, et pan Rudolf comprit combien c'était terrible pour elle de dire à haute voix que ses visions lui avaient ordonné de mourir.

« Je ne veux aujourd'hui qu'une chose : mourir en paix... »

– Je ne peux même pas t'apporter cette consolation. Ils ne te le permettront pas. Ils vont se rassembler comme les démons près du lit d'un malade sur une gravure de foire bon marché ; ils vont faire des demandes et des prières, ils vont utiliser chaque mot pour composer une relation de ta mort qui corresponde à leurs vues. C'est toi qui les sauveras... De la colère du pape et des accusations de vol.

– Qu'il en soit ainsi, messire, » dit la jeune fille sur un ton las, « je le supporterai. Votre cher pays de Bohême n'est pas le mien, votre guerre n'est pas la mienne, et votre foi dont je ne sais rien, n'est pas la mienne. Quand les Bourguignons ont pris la tête de la croisade, vous étiez avec les Anglais contre les Bourguignons. Quand j'ai écrit cette lettre, vous avez tout fait pour que je sois dans cette geôle, enchaînée, dépouillée, gelée, traitée comme une bête, malade, au pied d'un bûcher où je vais bientôt monter. Mais

si Bedford prend les armes contre votre pays, vous allez comploter avec La Hire pour lui ouvrir les portes de Rouen et poignarder dans le dos vos amis d'aujourd'hui. Continuez donc vos guerres sournoises, baron, allez-vous en !

– Bien. C'est exactement ce que je vais faire. Ton intelligence a toujours fait mon admiration. J'irais bien jusqu'à croire que tu es de souche royale, si je ne savais quelque chose de toi... »

Puis Butler décida de recourir à un dernier moyen pour réveiller Jeanne de son apathie : « Regarde ce que j'ai là ! »

L'attente de pan Rudolf ne fut pas déçue. En voyant dans sa main le petit anneau tout simple, Jeanne poussa un cri.

« Les Bourguignons me l'ont enlevé ! À Compiègne ! Messire, confiez-le moi ! Confiez-le moi, je vous en supplie, cet anneau me vient de ma mère !

– De ta mère ? », Butler feignait l'étonnement. « Jeanne, comment peux-tu, au moment de mourir, souiller ta conscience par un mensonge ? » Il continua, reprenant son ton moqueur... « L'anneau, ce n'est pas de ta mère que tu l'as reçu, non... C'était il y a six ans environ, un jour de mai... Faut-il continuer ? », demanda-t-il à la jeune fille qui était secouée de terribles frissons.

« Où ? » gémit la captive.

Butler recula de deux pas et commença à réciter :

*Li vilains dist en reprovier  
Que la chose a puis grant mestier  
Que ele est viez et ariers mise.  
Por ce par sens et par devise  
Doit chascuns lou suen chier tenir,  
Qu'il en puet mout tost bien venir  
A chose qui mestier avoit.  
Mains sont prisiees orendroit  
Les viez voies que les novelloes  
Por ce qu'en les tient a plus beles.  
Et si sont miauldres par sanblant,  
Mes il avient assez sovent  
Que les viez en sont les plus chieres.  
Por ce dist Paiens de Maisieres  
Qu'en se doit tenir totes voies.*

Puis il poursuivit.

« Je jure d'être le fidèle vassal de Votre Majesté, de vous prêter conseil et assistance selon mes forces, et d'apparaître à votre cour en toute circonstance et au premier appel. »

Ensuite, Butler s'inclina encore une fois et quitta la cellule, sans prêter attention aux réactions de Jeanne, qui se pelotonnait sur sa couche en cachant son visage dans ses mains. Il avait bien sûr l'intention de la surveiller depuis la chambre secrète mais à mi-chemin, il entendit le bruit bien connu des clefs et le grincement des gonds. Il avait été devancé. « Diable », jura-t-il en lui-même, mais il résista au désir de se manifester pour démasquer l'espion. Il se cacha donc et écouta. La porte venant d'être ouverte, le visiteur mystérieux n'avait pu entendre sa conversation avec Jeanne, il n'y avait donc pas de raison de s'effrayer.

Et alors dans le silence du souterrain s'éleva une voix que Butler entendit distinctement. La voix, après avoir salué la prisonnière, se mit à lui reprocher son abjuration, l'invitant à se montrer insolente devant les juges. Tâchant de faire le moins de bruit possible, pan Rudolf revint à l'entrée de la cellule de Jeanne et regarda prudemment à l'intérieur. La jeune fille était agenouillée sur sa couche, les mains jointes en prière. Puis elle s'inclina et se signa plusieurs fois, demandant pardon à la voix qu'elle appelait « saint Michel ». Butler finit par reconnaître cette voix. C'était celle d'un des juges, Nicolas Loiseleur, qui semblait venir d'un tonneau : selon toute apparence le scélérat avait placé un mouchard dans le mur de la cellule.

Des espions rapportaient souvent au bailli les bruits qui circulaient à Rouen : au marché on racontait fréquemment que certains des juges imitaient devant l'accusée les voix célestes, lui suggérant des réponses qui devaient immanquablement la conduire à la mort. Ce jour-là, Butler avait reçu la preuve que ces bruits n'étaient pas sans fondement. Bien que, il s'en était également convaincu ce même jour, il ne fallût pas voir dans toutes les visions de Jeanne des fraudes des assesseurs. Mais, après tout, se disait pan Rudolf, si le cardinal Caetani avait pu mystifier le dévot pape Célestin, en imitant la voix de Dieu pour le contraindre à renoncer à la tiare à son profit, pourquoi Cauchon ne

prendrait-il pas le même chemin ? Caetani, c'est vrai, avait finalement payé. Monté sur le trône de Pierre comme un renard, gouvernant comme un lion, il était mort comme un chien, disaient les étudiants. Et soudain une chose que Butler venait de comprendre d'une façon qui le surprit beaucoup lui-même, fit que, pour la deuxième fois en ce jour qui finissait, la joie l'envahit. Mais dans les détours ténébreux du château du Bouvreuil personne n'aurait pu remarquer son sourire satisfait.



Quand, le trentième jour de mai de l'année mille quatre cent trente et un après l'Incarnation du Christ, Nicolas Midy eut terminé son long sermon par la formule rituelle, qui confiait la schismatique, hérétique, idolâtre et renégate, éloignée du sein de sa Mère la Sainte Église, à la miséricorde de la justice séculière, laquelle il priait de la « traiter doucement et humainement, soit en perdition de vie ou de aucun membre » ; quand la foule des assesseurs sous la conduite de Pierre Cauchon se fut levée et, en lente théorie, eut commencé à quitter la place du Vieux-Marché, Ralph Butler, bailli de Rouen, sans se donner la peine de lire le jugement rédigé par Boisguillaume, cria à Mauger Le Parmentier, le bourreau : « Fais ton office ! », assistant jusqu'à la fin à l'exécution du jugement...

Une semaine après ou un peu plus, Nicolas Biskupec z Pelhřimova reçut une nouvelle étonnante : l'armée regroupant des détachements de campagne de Tabor, des Orphelins de Jan Žižka, les milices populaires de l'Union des villes pragoises et de la fraternité des pans et des chevaliers de la couronne de Saint Venceslas sortit à la rencontre des Croisés, dont ne faisaient pas et ne pouvaient faire partie ni le cardinal Beaufort, ni le duc Philippe, ni la pucelle Johanka. On raconta que la chose n'alla pas jusqu'à l'affrontement. Voyant à Domažlice l'armée hussite s'approcher d'eux aux accents du choral *Ktož jsou Bozi bojovnici*, les Croisés s'enfuirent, laissant aux vainqueurs tout leur armement et un riche convoi.

Passèrent cinq ou six années, et à Orléans l'on vit paraître une femme, à qui l'on fit fête comme à madame Jeanne miraculeusement sauvée. Elle venait de quelque part à l'Est, et tous la reconnurent, même ses frères Jean et Pierre. En l'honneur de celle qui les avait délivrés du siège des Anglais, les gens d'Orléans représentèrent un *Mystère* sur la victoire remportée lors de ce mois de mai miraculeux. Avec un appareil qu'on n'avait jamais vu auparavant et qu'on ne vit plus par la suite. Selon la volonté des commanditaires du *Mystère*, on rebâtit les Tourelles, principale forteresse anglaise dans la ligne des fortifications du siège, pour la voir retomber dans les mains de Jeanne, puis être démolie jusqu'à la dernière pierre. Les festivités durèrent une semaine, toute la ville y participa, la nouvelle venue joua dans le *Mystère* le rôle de madame Jeanne et reçut des bourgeois reconnaissants des honneurs vraiment royaux.

Quelques années encore, et cette femme fut dénoncée comme usurpatrice : mise au pilori en place de Grève à Paris, elle fit acte de repentir et révéla son véritable nom, Claudette. Condamnée à l'exil, personne n'entendit plus parler d'elle.

L'histoire parut mériter que, pendant des années et des siècles, on ne tarisse pas de racontars sur son compte. Il est possible que la vérité, en ce qui la concerne, ne soit connue que de Rudolf z Hradec et du Seigneur notre Dieu. Personne n'ira interroger pan Rudolf : il est mort en donnant l'assaut au château de Jan Roháč z Dube, baron rebelle. Quant aux paroles du Seigneur Dieu, les hommes n'y ont jamais accordé grande confiance...



## Index nominum

*Pour la plupart des notices qui concernent directement l'histoire de Jeanne d'Arc, on se rapportera à Jeanne d'Arc. Histoire et dictionnaire, ouvrage de Philippe Contamine, Olivier Bouzy et Xavier Hélyary (« Bouquins », Robert Laffont, 2012), auquel nous avons eu souvent recours.*

### A

Jean II, duc d'**Alençon** (1397-1476), neveu du connétable Antoine de Richemont. Il est capturé par les Anglais à Verneuil en 1424. Après avoir acquitté sa rançon, il participe aux côtés de Jeanne aux combats qui suivent la libération d'Orléans. Il est présent à Reims à la cérémonie du sacre, où il remplace le duc de Bourgogne. Il participe à l'assaut contre Paris et avec le bâtard d'Orléans amorce, sans suite, une expédition en Normandie pour délivrer Jeanne. Il témoigne au procès de réhabilitation.

**Alphonse de Castille** ou Alphonse X le Sage (1221-1284), roi de Castille, une des grandes figures de la littérature ibérique, qui publia, outre des ouvrages de droit et d'astronomie, un recueil de poèmes en galicien : *Las Cantigas de Santa Maria*.

**Aubry** ou Aub(e)ri, dit Jannel, maire de Domremy. Sa femme était l'une des marraines de Jeanne.

### B

Le **bâtard d'Orléans** ou Jean Dunois (1402-1468), fils illégitime de Louis d'Orléans, donc demi-frère de Charles d'Orléans. Il participe aux combats aux côtés de Jeanne, qu'il rencontre pour la première fois près d'Orléans le 29 avril 1429. Au procès de réhabilitation il témoigne de faits connus de lui seul.

Margaret **Beauchamp** (1404-1466), fille de Warwick. Elle épousa en 1426 John Talbot (1385-1453) qui, après la mort de

Salisbury, partage avec le comte de Suffolk et Thomas de Scales le commandement des troupes anglaises en France.

Cardinal Henry **Beaufort**, en tchèque Jindřih (1375-1447), frère de Henry IV, oncle de Bedford et de Gloucester, grand-oncle de Henry VI, évêque de Winchester. Il lutta contre les Hussites en Allemagne et en Bohême. En Angleterre il leva avec l'accord de Martin V, une armée de quelques milliers d'hommes pour mater l'hérésie en Bohême, mais cette armée fut finalement détournée de son but et réunie, au grand mécontentement du pape, à celle qui luttait contre les troupes de Charles VII, ce qui permit aux Anglais de redresser après juillet 1429 leur situation. Il assista au procès de Jeanne, que sa grande fortune avait permis de racheter au duc de Bourgogne et, après la mort de la Pucelle, ordonna que ses cendres fussent jetées dans la Seine.

John, duc de **Bedford** (1389-1435), frère de Henry V, régent du royaume de France. C'est lui qui fait proclamer son neveu Henry VI roi de France. Il avait épousé une sœur de Philippe le Bon, avec lequel il eut souvent maille à partir. C'est lui qui détourne l'armée levée par le cardinal Beaufort de la croisade contre les Hussites. Il reste surtout attaché à la défense du duché de Normandie qu'il ne quitte pratiquement plus jusqu'à sa mort. Il est à Rouen lors du procès de Jeanne mais n'y intervient pas. En décembre 1431, il organise le sacre de Henry VI à Notre-Dame de Paris. C'est le fondateur de l'Université de Caen. Il meurt à Rouen.

Chapelle de **Bethléem**, fondée à Prague en 1391 et où, par la volonté de ses fondateurs, les sermons ne pouvaient être qu'en langue locale, c'est-à-dire en tchèque. C'est là que prêcha Jan Hus de 1402 à 1412. Elle pouvait recevoir 3000 fidèles.

Mikulaš **Biskupec z Pelhřimova** (1385-1460), appelé aussi le « Petit évêque », théologien taborite, influencé par la pensée de Wyclif. Il rencontre en 1411 Jean Hus, puis Jan Žižka. Avec Procope le Grand il prêche à Tabor, contre les Hussites modérés (Utraquistes ou Calixtins), une doctrine plus radicale que le

hussisme, insistant sur la vie communautaire, l'égalité absolue des hommes, le refus du pouvoir politique et l'abolition des distinctions extérieures (costume ecclésiastique).

**Boisguillaume** ou Boscguillaume ou Guillaume Colles (1390-14..), curé de Notre-Dame-de-la-Ronde à Rouen et notaire de la cause inquisitoriale. Au procès de réhabilitation, il parlera des manœuvres de Nicolas Loiseleur et dira que Bedford assista en secret à l'examen de virginité de Jeanne. C'est lui qui, à propos de la plus fameuse des réponses de Jeanne sur son « état de grâce », évoquera la stupéfaction des juges.

Maison de **Bourlémont**, forteresse appartenant aux seigneurs de Bourlémont et de Domremy et située dans une île de la Meuse.

Maréchal de **Boussac** (1375-1433), Jean de Brosse, seigneur de Sainte-Sévère et de Boussac (1375-1433), tour à tour adversaire et allié de Richemont et de même de Charles VII, auquel il se rallie définitivement avant la libération d'Orléans. Il est avec Jeanne à Paris et à La Charité-sur-Loire. Jusqu'à sa mort il participe aux combats contre les Anglais.

**Brouwershaven**, port de Hollande où eut lieu en 1426 une bataille qui opposa les troupes du parti de Jacqueline de Bavière, formées en partie d'un contingent anglais envoyé par son époux Humphrey, duc de Gloucester, sous le commandement de Walter Fitzwalter, à celles de Philippe de Bourgogne, qui remportèrent la victoire.

Ralph **Butler** ou Le Boteler ou Le Bouteiller (1394-1473), fils de Thomas Butler et d'Alice Beauchamp, présent à la signature du traité de Troyes, capitaine d'Arques, de Calais et du Crotoy, trésorier d'Angleterre et bailli de Rouen au moment de la mort de Jeanne. C'est lui qui donna l'ordre d'exécution de Jeanne.

## C

Cardinal Benedetto **Caetani** (1235-1303). Il succède sous le nom de Boniface VIII à Célestin V qu'il a persuadé de quitter le trône de saint Pierre. Il est célèbre par son conflit avec Philippe le Bel à propos du pouvoir temporel du pape.

Pierre **Cauchon** (1371-1442), évêque de Beauvais. C'est le personnage le plus connu du procès de Jeanne d'Arc, qu'il est chargé d'organiser parce que Jeanne a été capturée sur le territoire de son diocèse. Très favorable à la double monarchie, il est présent au sacre de Henry VI et est nommé peu après évêque de Lisieux.

**Charlemagne**. La Kaiserchronik (XII<sup>e</sup> siècle) dit qu'après la défaite de Charlemagne en Galice, le Ciel lui envoya des jeunes filles : « cinquante mille et trois mille encore et soixante-dix par dessus », qui arrivèrent au Val de Charles, s'armèrent et se rangèrent en bataille comme des hommes.

**Charles II, duc de Lorraine** (1364-1431), connétable de France, gendre de Robert III de Wittelsbach (comte palatin du Rhin, roi des Romains, qui succéda comme empereur à Wenceslas de Luxembourg déposé en 1410), marié à Marguerite de Wittelsbach et beau-père de René d'Anjou. Il était le vassal de Sigismond.

**Charles d'Orléans** (1394-1465), fils de Louis d'Orléans et de Valentine Visconti, un des plus grands poètes français. Il est fait prisonnier à Azincourt en 1415 et reste captif en Angleterre pendant 25 ans au château de Greenwich. Il est libéré en 1440 grâce à l'intervention de Jean le Bon et moyennant rançon. Après des campagnes malheureuses en Italie il se retire à Blois. De Marie de Clèves il a trois enfants, dont le futur Louis XII.

Geoffrey **Chaucer** (1340-1400), un des plus grands poètes anglais. Ses *Canterbury Tales* s'inspirent du *Décameron* de Boccace. En 1359, lors de l'expédition en France d'Édouard III, il est fait prisonnier. Libéré contre rançon, il devient valet de chambre du

roi, puis contrôleur des Douanes et membre du Parlement. La fille de son fils Thomas épousa William de La Poole, dit « Guillaume la Poule ».

Claude ou **Claudette des Armoises**. Elle apparaît en 1436 et semble avoir été reconnue comme la Pucelle par quelques témoins, dont, et le fait est étrange, les frères de Jeanne. Ensuite son itinéraire est confus : elle passe en Allemagne, au Luxembourg, épouse un certain Robert des Armoises, combat sous le commandement de Gilles de Rais, en 1439 est accueillie avec enthousiasme à Orléans. Elle est enfin démasquée par Charles VII et jugée par le parlement de Paris. Puis elle disparaît.

Eleanor **Cobham** (1400-1452), maîtresse puis deuxième épouse, après annulation de son mariage avec Jakobine Wittelsbach (Jacqueline de Bavière), de Humphrey, le plus jeune fils de Henry IV et duc de Gloucester. Elle mena ensuite une vie de cour à Greenwich, entourée de savants, de poètes et de musiciens. Accusée de sorcellerie, elle est condamnée, et ses complices sont exécutés. Elle est internée dans différents châteaux jusqu'à sa mort.

Thomas de **Courcelles** (1400-1469), un des juges les plus influents au procès de Jeanne, bien que simple bachelier en théologie. Il traduisit les actes du procès du latin en français et témoigna au procès de réhabilitation.

## D

Jacques **Darc** (mort avant 1440), père de Jeanne, doyen de Domremy en 1423. – Jacquemin **Darc** (*ca.* 1395 – *ca.* 1450), l'aîné des frères de Jeanne. – Jean **Darc** (mort vers 1470), frère de Jeanne. Il rejoint sa sœur en 1429. Peut-être capturé avec elle à Compiègne, il réussit à s'échapper. Il témoigne au procès de réhabilitation ; à la fin de sa vie il a pris le nom de Jean du Lis. – Pierre **Darc** (mort en 1473), frère de Jeanne. Combattant aux côtés de sa sœur, il est fait prisonnier à Compiègne avant d'être libéré sur rançon.

**Deborah**, combattante héroïque du peuple d'Israël dans le *Livre des Juges* de l'Ancien Testament (*Jg 4, 6-24*), à laquelle, dans la littérature « johannique », est souvent comparée Jeanne. De même Esther, qui affronta son époux le roi Assuérus pour démasquer le complot d'Aman contre son peuple exilé chez les Perses (*Esther*). On comparera aussi Jeanne à Judith, qui tua Holopherne (*Judith*).

**Domarlice**, ville de Bohême où les Croisés, venus affronter sous la conduite du cardinal Cesarini les armées hussites, s'enfuirent à leur approche (14 août 1431).

## E

**Élisabeth de Thuringe** ou de Hongrie (1207-1231), fille d'André II de Hongrie, mariée à Louis IV de Thuringe. Après la mort de son mari, elle prit l'habit de tertiaire franciscaine et se voua au service des pauvres.

**Esther**, voir **Deborah**.

## F

Lord Walter **Fitzwalter** (1400-1431), commandant du contingent envoyé par Humphrey, duc de Gloucester, à la demande de son épouse, Jakobine von Wittelsbach.

Guillaume de **Flavy** (1398-1449), Picard du parti de Charles VII. Il devient en 1429 le capitaine responsable de la défense de Compiègne, en territoire bourguignon. Une trêve entre Charles VII et le duc de Bourgogne prévoyait que la ville serait rendue aux Bourguignons, mais les habitants refusèrent. On l'a accusé d'avoir fait fermer, par imprévoyance ou par calcul, les portes de la ville avant que Jeanne n'y rentrât et donc d'être plus ou moins responsable de sa capture.

## G

Raoul de **Gaucourt** (1371-1462), gouverneur d'Orléans, puis gouverneur du Dauphiné et fidèle officier de Charles VII. Plusieurs fois capturé par les Anglais, il est à Chinon lors de la première entrevue de Jeanne avec Charles, il participe à la levée du siège d'Orléans, est présent à Reims ainsi qu'à l'assaut malheureux contre Paris. Son épouse assista à « l'examen de virginité » à Poitiers et c'est lui qui donna à Jeanne le page Louis de Coutes.

William **Glasdale** (mort en mai 1429), dont on ne sait pas grand-chose, sinon qu'il participa aux campagnes qui précèdent la levée du siège d'Orléans, Verneuil, Jargeau. Capitaine lors de la bataille d'Orléans où il occupe les Tourelles et l'équipe de canons, il se noie dans la Loire après l'effondrement du pont et cette noyade est reçue comme le châtement des injures et des menaces qu'il avait adressées à Jeanne.

John **Grey**, francisé en Jean Gris ou Jehan Rys, « écuyer du corps de notre seigneur le roi ». Il est avec William Talbot (ou Guillaume Tallebot) chef de la garde qui surveille Jeanne au château du Bouvreuil à Rouen.

Bernard **Gui** (1261-1331), dominicain et grand inquisiteur de Toulouse, qui a écrit un manuel d'inquisition : *Practica Inquisitionis hæreticæ pravitatis*.

## H

**Hanuš z Kolovrat** (1390-1450), représentant de la grande noblesse tchèque. Il ne rejoignit les Hussites qu'en 1430, après avoir signé la paix avec Procope le Grand ; en 1431 il tourna ses armes contre Sigismond et les Croisés.

**Humphrey, duc de Gloucester** (1390-1447), quatrième et dernier fils de Henry IV, donc frère de Henry V et de John

Bedford. Il prend Honfleur, est blessé à Azincourt. En 1416, il signe avec l'empereur Sigismond un traité d'éternelle amitié. Lord Protecteur, tuteur de Henry VI, après la mort de Bedford, il revendique la régence d'Angleterre, qui lui est contestée. Il épouse en 1422 Jakobine von Wittelsbach, comtesse de Hainaut, dont il défend les droits contre Philippe le Bon. Il fait annuler son mariage par Martin V et épouse en 1428 Eleanor Cobham.

Jan **Hus** (1369-1415), bachelier en théologie, prêtre, doyen de la faculté des arts de l'Université de Prague et, de 1402 à 1412, prédicateur inspiré et influent à l'église Saint-Michel de la Vieille Ville, puis à la chapelle de Bethléem. Converti aux thèses du réformateur anglais Wyclif, il est frappé d'excommunication majeure en 1412. Convoqué au concile de Constance et muni d'un sauf-conduit de l'empereur Sigismond, il fut cependant arrêté, condamné et brûlé vif le 6 juillet 1415. Après sa mort, il devient un héros national de la Bohême.

**Hussites**, disciples de Jan Hus qui se divisèrent essentiellement entre deux tendances, une modérée à Prague (Calixtins, Utraquistes), l'autre radicale à Tabor. Leur emblème est le Calice. Les « articles de Prague » (1420) insistaient sur la communion sous les deux espèces, la pauvreté ecclésiastique, le châtement des péchés mortels par le pouvoir séculier. Pressé par le pape, le roi Sigismond les combattit mais ses troupes furent la plupart du temps vaincues. Après l'échec des croisades antihussites et le concile de Bâle, un accord fut formulé dans les *Compactata* (1436), version affaiblie des « Quatre articles ». Les Hussites réintégrèrent le sein de l'Église et reçurent le droit de communier sous les deux espèces. Les Taborites s'opposèrent à cet accord et furent vaincus. Il y eut cinq croisades organisées contre eux de 1419 à 1434.

## J

Jakoba ou **Jakobine von Wittelsbach** (1401-1436) ou von Bayern, francisée en Jacqueline de Hainaut ou de Bavière, fille de Marguerite de Bourgogne et de Guillaume VI de Bavière, comte de

Hollande et de Hainaut. À la mort de son père en 1417, elle revendique ce titre qui lui est contesté par son frère Jean III, duc de Bavière. Elle épouse Jean de France, duc de Touraine, fils de Charles VI, puis Jean IV, duc de Brabant, dont elle se sépare pour épouser Humphrey, duc de Gloucester. Cette rupture amène Philippe le Bon à envahir le Hainaut. Vaincue, Jacqueline est emprisonnée jusqu'en 1425, date à laquelle elle s'enfuit à Gouda. Elle reprend les armes mais la défaite de Brouwershaven lui ôte toute espérance.

**Jakoubek** Václavuv ze Stříbra ou de Mies (1373-1429), ou Jacobellus, collègue de Jan Hus à l'Université de Prague, fidèle aux enseignements de Wyclif, ordonné prêtre en 1402 et en 1407 prédicateur à l'église Saint-Michel de Prague en Vieille Ville. En 1414, il fut l'un des premiers à communier sous les deux espèces. À la chapelle de Bethléem, il est ensuite l'un des rédacteurs des « Quatre articles de Prague » (1420). Il écrivit notamment une *Apologia pro communione plebis sub utraque specie* et un traité contre Jean Gerson.

Cardinal **Jindrih**, voir **Beaufort**.

## K

**Karolinum** ou Collegium Carolinum, extension de l'Université Charles de Prague à partir de 1380, composée de salles de cours et de résidences pour professeurs et étudiants.

Thomas a **Kempis** (1380-1471), auteur probable du *De Imitatione Christi et contemptu omnium vanitatum mundi* (1423).

Vilém **Kostka z Postupic** (1406-1436), capitaine des « Orphelins de Žižka ». Il fut envoyé par les Hussites pour proposer au roi Witold de Lituanie la couronne de Bohême. Il participe aux négociations avec Sigismond. Il est délégué au concile de Bâle (1433), qui mit au point les *compactata*. En 1434, il se rallie à

l'empereur Sigismond et participe à la bataille de Lipany. Voir **Orphelins de Žižka et Žižka**.

**Křiššan z Prahatic** (1360-1439), esprit universel, auteur de traités d'astronomie, de mathématiques, de médecine, de théologie, recteur de l'Université Charles de Prague. Défenseur des thèses de Jean Hus, il s'oppose à son anathémisation en 1411. Après la mort de Jean Hus, il fait partie des Hussites modérés utraquistes. Il meurt respecté des gens de son parti aussi bien que des catholiques.

Jakub **Kromešín**, hetman des Taborites.

**Kutná Hora**, au XV<sup>e</sup> siècle seconde ville de Bohême en importance après Prague. Elle est célèbre pour ses mines d'argent exploitées depuis le XIII<sup>e</sup> siècle. C'est là que Venceslas IV, en 1409, signa un décret qui donnait dans les statuts de l'Université de Prague trois voix à la « *natio Bohemica* » contre une aux autres nations (Bavarois, Saxons, Polonais). Le 6 janvier 1422, des Hussites menés par Jan Žižka vainquirent les troupes de Sigismond, après quoi les troupes impériales brûlèrent la ville en représailles et massacrèrent les habitants.

## L

Étienne de Vignolles, dit **La Hire** (1390-1443), participe à toutes les campagnes de Jeanne. En 1430, avec Poton de Xaintrailles, après avoir pris Louviers, il prépare l'assaut de Rouen, peut-être dans le but, à la demande de Charles VII, de délivrer Jeanne. Après la mort de Jeanne il est fait prisonnier par les Anglais puis libéré contre rançon.

Guy de **Laval** (mort en 1486), fils de Jean de Montfort et de Anne de Laval. Il participe à partir de juin 1429 aux campagnes de Jeanne et, en particulier, à la campagne du Sacre, où il est fait comte de Laval. Sa fille Jeanne épouse le roi René.

Jean **Le Maître**, bachelier en théologie. C'est lui qui est mandaté, malgré ses très évidentes réticences, pour remplacer au procès Jean Graverent, inquisiteur de France.

**Lohengrin**, dans la légende et les romans courtois allemands, en particulier celui de Wolfram von Eschenbach, fils du héros Parzifal. Après avoir délivré la princesse de Brabant, il l'épouse mais lui fait jurer de ne jamais demander le secret de ses origines. Le pacte n'ayant pas été tenu, il la quitte à bord d'une nacelle tirée par un cygne. Ce sera le sujet d'un célèbre opéra de Wagner.

Nicolas **Loiseleur** ou Loyselleur (*ca.* 1390 – *ca.* 1460), bachelier en théologie, chanoine de Rouen, dominicain. Assidu au procès, il vote pour la torture et pour l'abandon au bras séculier. Il se fit passer auprès de Jeanne pour un Lorrain du parti de Charles VII, afin de l'inciter à se soumettre au tribunal ou, au contraire, à s'y opposer afin de hâter sa condamnation. Il se repentit de ce rôle d'espion et c'est lui qui reçut la confession de Jeanne avant sa mort. Il pleura au spectacle de son exécution et faillit pour cela être lynché par les soldats anglais.

**Lollards**, nom d'origine germanique appliqué en Angleterre aux disciples de John Wyclif qui, sur le plan religieux, refusaient tant la souveraineté de Rome que la hiérarchie catholique en général et qui, dans le domaine social, prêchaient le partage des biens et l'abolition des privilèges de l'Église. Ils soutinrent la révolte des paysans. Ils furent condamnés au Concile de Constance après l'avoir été par les souverains anglais successifs.

Jean de **Luxembourg** (1392-1441), premier chambellan de Jean sans Peur, capitaine de Picardie. En 1420, il fut blessé à l'œil au cours d'un engagement en Champagne et resta borgne. C'est lui qui arma chevalier Philippe le Bon. Il garda Jeanne prisonnière dans son château de Beaurevoir, où elle reçut les soins de trois Jeanne : la damoiselle de Luxembourg, l'épouse de Jean de Luxembourg, et la fille de celle-ci. Ensuite il la livra, sur les instances de Cauchon, aux Anglais moyennant une rançon de

10 000 livres tournois. Il alla ensuite rendre visite à Jeanne dans sa prison à Rouen. Il refusa toujours de se soumettre à Charles VII.

## M

Château de **Margny**, non loin de Compiègne, où Jean de Luxembourg avait établi son camp. C'est le premier séjour de Jeanne captive, qui y resta du 23 mai au 28 mai 1430, avant d'être envoyée à Beaulieu et enfin à Beurevoir, où elle demeura jusqu'au 21 novembre.

**Martin V**, (1368-1431), pape élu par un conclave élargi en 1417 à l'issue du concile de Constance, qui mit fin au grand Schisme. Grégoire XII, pape en 1406, avait remis sa démission en 1415 ; Jean XXIII, antipape de 1410 à 1415, avait convoqué sous la pression de Sigismond de Germanie le concile de Constance mais refusa d'abord d'abdiquer, puis se soumit ; Benoît XIII, pape d'Avignon élu en 1394, refusa obstinément de se soumettre et se réfugia en Catalogne. C'est Martin V qui, en 1420, par la bulle *Omnium plasmatoris domini*, lança la croisade contre les Wycléfistes et les Hussites.

**Mauger Leparmentier**, « appariteur de la cour épiscopale de Rouen ». Il est appelé le 9 mai 1431 pour appliquer la torture à Jeanne. Il témoigne au procès de réhabilitation que Jeanne a appelé plus de six fois Jhesus avant de mourir.

**Menhart** z Hradce ou Meinhard von Hradec (1398-1449), de la famille des Neuhaus (ou Maisonneuve), un des chefs des Utraquistes. Lors du siège de la forteresse de Rabi en 1421, il est fait prisonnier par les assiégeants, troupes de Jan Žižka, et reste quelque temps détenu. En 1423, il sauve la ville de Teltsch de l'assaut des Taborites. En 1425, il se bat contre les Taborites de Procope le Grand, puis signe une trêve avec eux. Il se joint même à eux pour combattre les Croisés de la quatrième Croisade contre les Hussites. Il favorise la rencontre de Sigismond et de Procope le Grand.

Nicolas **Midy**, nommé chanoine de Rouen par Henry VI, assesseur constamment présent au procès. Il est le premier rédacteur des douze articles « sur les dits et faits de Jeanne, communément appelée la Pucelle », sorte d'acte d'accusation de Jeanne.

Enguerran de **Monstrelet** (1395-1453), du parti bourguignon. Il continua la chronique de Jean Froissart, en présentant Jeanne de façon très péjorative. Il affirme avoir assisté à l'entrevue de Jeanne et du duc de Bourgogne à Compiègne mais ne pas se rappeler les termes de l'entretien.

C'est à **Montereau-Fault-Yonne**, le 10 septembre 1419, que Jean sans Peur, se rendant à une entrevue avec de dauphin Charles, est assassiné avec d'autres membres de son entourage. Peut-être s'agissait-il là de représailles du meurtre de Louis d'Orléans, frère de Charles VI, sur ordre du duc de Bourgogne, dans la nuit du 22 au 23 novembre 1407.

John **Montgomery**, beau-frère de Ralph Butler. Il commanda un contingent de troupes anglaises à Compiègne.

Jeanne de **Montfort** (1295-1374) : lors des guerres de succession du duché de Bretagne, après l'emprisonnement de son mari Jean de Montfort en 1341, elle continua à lutter contre son rival Charles de Blois, soutenu par Philippe VI de Valois. Elle s'enferma dans Hennebont qu'elle défendit avec acharnement et mit le feu au camp de Charles (d'où son surnom de « Jeanne la Flamme »). Elle appela à la rescousse les Anglais et finit ses jours en Angleterre.

Jean **Morel** ou Moreau (né vers 1380), un des parrains de Jeanne, qui témoigne au procès de réhabilitation.

## O

**Orphelins de Žižka**, Hussites taborites qui, après la mort de Jan Žižka en 1424, formèrent un groupe religieux et militaire sous

le commandement de Vilém Kotska z Postupic. Leur nom témoigne bien sûr de leur fidélité spirituelle à Jan Žižka.

## P

**Païen de Maisières**, mystérieux trouvère du début du XIII<sup>e</sup> siècle, dont le nom a parfois été compris comme parodiant celui de Chrétien de Troyes, et auteur de *La Mule sans frein*

**Pasquerel** (mort après 1456), moine augustin qui rencontre Jeanne à Tours et en devient le confesseur. Il l'accompagne jusqu'à Compiègne. C'est lui qui rédige et signe la lettre que Jeanne adresse aux Hussites le 23 mars 1430. Il témoigne au procès de réhabilitation sur de nombreux points importants.

**Philippa** d'Angleterre (1394-1430), sœur d'Henry V. Mariée au duc Éric de Poméranie, elle fut en 1412 couronnée reine de l'Union de Kalmar (Danemark, Suède, Norvège, Finlande). C'est elle qui organisa en 1428 la défense de Copenhague contre les assauts de la flotte de la Hanse allemande. Elle a été chantée par Hans Christian Andersen.

**Picards** ou **Pikarti**, branche radicale du hussisme importée de la France du Nord, d'où le nom. Arrivés à Prague vers 1418, ils rejoignent les Taborites mais s'en séparent rapidement et sont exterminés par Jan Žižka.

**Piotr Payne, dit l'Englois** (1380-1455), théologien français par son père et anglais par sa mère, qui, partisan des thèses de Wyclif, participa au soulèvement des Lollards en Angleterre et se réfugia à Prague en 1417. Fervent opposant au culte des images et du parti des Hussites radicaux, il fut délégué aux pourparlers de Bratislava avec Sigismond en 1429, puis au concile de Bâle de 1433. Il meurt à Prague.

Jan **Příbram** (1387-1448), théologien hussite de tendance modérée, attaché à la rénovation de la vie religieuse dans son couvent d'Emmaüs des Slovaques à Prague.

## R

Gilles de **Rais** (1405-1440), parent de La Tremoille, maréchal de France. Il participe aux côtés de Jeanne à la libération d'Orléans et à toutes les campagnes qui suivent. Il est à Reims pour le Sacre, puis participe à l'assaut malheureux contre Paris. Il est en 1431 à Louviers avec La Hire pour préparer une expédition à même de délivrer Jeanne. En 1438, il reçoit chez lui Claudette des Armoises. Il est exécuté en 1440, convaincu d'assassinats d'enfants.

Arthur de **Richemont** (1393-1458), duc de Bretagne, prisonnier à Azincourt, puis allié des Anglo-Bourguignons par son mariage avec Marguerite, sœur de Philippe le Bon. Connétable de France, il participe, malgré Jeanne et les autres chefs de l'armée, à la bataille de Patay et, après la mort de Jeanne, se réconcilie avec Charles VII. C'est un des grands artisans de la réconciliation de Charles VII et de Philippe le Bon ainsi que de la reconquête du domaine royal.

Jan **Roháč z Dube** (1380-1437), après la mort de Jan Žižka, chef des « Orphelins de Žižka ». Après la défaite des Hussites radicaux à Lipany en 1434, il se retire à Sion, près de Kutna Hora. Assiégé par Sigismond, il est capturé et pendu.

Jan z **Rokycana** (1397-1471), un des grands théologiens et prédicateurs du hussisme. Il fait partie des modérés (Utraquistes ou Calixtins) et s'oppose donc aux Taborites, en particulier à Mikulaš Biskupec z Pelhřimova. Il défend les « Quatre articles de Prague » mais reste fidèle aux sept sacrements et au culte des saints.

Isabelle **Romé** ou **Rommée** (morte en 1458), mère de Jeanne. Après la mort de sa fille, elle s'installe en 1440 à Orléans. C'est elle

qui en 1455 fit appel de la condamnation de sa fille et fut à l'origine du procès en nullité.

## S

Robert von **Sarrebrück** (mort en 1460), remuant damoiseau de Commercy, sans cesse en lutte avec ses voisins, en particulier avec le duc de Lorraine et, plus tard, René d'Anjou, qui le forcera à s'incliner. En 1423, dans un accord signé avec Jacques d'Arc, doyen de Domremy, il s'engage à protéger le village moyennant versement d'une redevance pour le pâturage.

Thomas Montague, comte de **Salisbury** (1388-1428), brillant capitaine, maintes fois victorieux en France. Il met en octobre 1428 le siège devant Orléans. Blessé par un boulet de canon, il meurt trois jours plus tard à Meung-sur-Loire. On vit en sa mort un châtement divin : n'avait-il pas profané l'abbatiale de Notre-Dame de Cléry ?

Thomas, sire de **Scales** (1399-1460), après la mort de Salisbury, un des chefs de l'armée anglaise avec Talbot et Suffolk.

**Sigismond** ou Zygmunt dit « le Renard rouge » (en tchèque *Liška ryšavá*) ou « le Rouge » (1368-1437), fils de Charles IV (maison de Luxembourg) et d'Élisabeth de Poméranie. Roi de Hongrie et de Croatie en 1387, il participe à la croisade contre les Turcs qui se termine par la catastrophe de Nicopolis en 1396, puis s'allie aux Chevaliers teutoniques qui sont défaits par les Polonais à la bataille de Grunwald en 1410. Après Azincourt, il fait alliance avec l'Angleterre. En 1419, après la mort de Wenceslas IV, son frère, il devient roi de Bohême, puis empereur du Saint-Empire (de 1433 à 1437). Presque toutes ses campagnes contre les Hussites sont des désastres.

Humphrey, comte de **Stafford** (1402-1460), lieutenant général en Normandie, puis gouverneur de Paris. Il assiège Compiègne (mai-octobre 1430) avec Jean de Luxembourg, Montgomery et

Philippe le Bon. Après la capture de Jeanne, sur une réplique de celle-ci qu'il jugeait offensante à l'égard des Anglais, il aurait tiré son épée pour la tuer avant que Warwick ne s'interpose.

## T

**Tabor**, forteresse, camp retranché puis ville fondés en 1419-1420 par Jan Žižka et les Hussites radicaux. Le nom de la ville rappelle celui de la montagne de Palestine où la tradition place la Transfiguration et où le Christ, d'après d'autres traditions, doit revenir à la fin des temps (*cf. Jg IV, 6*). Les Taborites suivaient les enseignements de Jan Hus et la prédication de Mikulaš Biskupec z Pelhřimova, mais ils y ajoutaient la libre interprétation des Écritures, le Purgatoire, le refus de la majeure partie des sacrements, dont la confirmation et l'extrême-onction, et niaient la présence réelle dans l'Eucharistie. Comme d'autres Hussites ils rejetaient le système féodal, le clergé et le culte des saints.

**Tachov**, ville de Bohême, où, en août 1427, Procope le Grand (ou le Rasé), successeur de Jan Žižka à la tête des Hussites, vainquit les troupes de la quatrième Croisade, conduites par Frédéric de Hohenzollern et le cardinal Henry de Beaufort.

**Trimousette**, version champenoise de « Trimazo », chanson lorraine du premier dimanche de mai où des fillettes s'en vont chanter devant les maisons, quêtant pour les pauvres. Les fillettes sont menées par l'une d'entre elles, vêtue de blanc.

## V

Antoine de **Vaudémont** (1400-1458), fils de Frédéric de Vaudémont, tué à Azincourt, cousin de Jeanne de Joinville, nièce du seigneur de Boulémont. Il aida les gens de Domremy à récupérer leurs troupeaux, qui avaient été raziés par des bandits. Déshérité par Charles II, duc de Lorraine, il s'allie à Philippe le Bon l'année de la mort de Jeanne pour battre René d'Anjou qui lui disputait l'attribution du duché de Lorraine.

Aleš **Vřeštokský**, membre de la petite noblesse tchèque. Après la retraite de Prokope le Grand, il fut nommé administrateur territorial jusqu'à la nomination de Sigismond de Luxembourg, et hetman des Hussites

**Jan Velvar**, bourgmestre de Prague.

Lionel, bâtard de **Vendôme**. C'est lui qui fait prisonnière Jeanne d'Arc à Compiègne et la remet au duc d'Alençon.

Jean de **Villiers de l'Isle Adam** (ca. 1390-1437), fait prisonnier au siège de Harfleur, blessé à Azincourt, il passe au service du duc de Bourgogne. Maréchal de France, chevalier de la Toison d'Or. Gouverneur de Paris en 1429, il résiste à l'assaut de Jeanne. En 1435, il passe au service du roi de France et est assassiné à Bruges lors des « Vêpres brugeoises ».

## W

Richard Beauchamp, comte de **Warwick** (1382-1439), tuteur du jeune Henry VI jusqu'à sa majorité en 1437 et remplaçant Bedford comme régent de France. Capitaine de la garde chargée de veiller sur Jeanne au château du Bouvreuil, il est un des personnages les plus acharnés à obtenir la condamnation au bûcher (voir **Beauchamp**).

Saint **Wenceslas** ou Wenceslaus (907-936), duc de Bohême, assassiné par son frère Boleslav, consacré roi à titre posthume par l'empereur Otto I<sup>er</sup>. Il est le saint patron de la nation tchèque.

Eberhardt von **Windecke** (1380-1440), employé de commerce et familier de Sigismond, roi de Hongrie puis empereur du Saint-Empire. Il écrit une chronique où sont évoqués quelques épisodes de la vie publique de Jeanne, les uns historiques les autres plus symboliques. Il était présent au concile de Constance.

John **Wyclif** (1320-1384), théologien et réformateur anglais. Curé de Lutterwoth, il défend le pouvoir temporel contre Rome et prêche la sécularisation des biens de l'Église. Il envoie ses disciples, les Lollards, sillonner l'Angleterre pour prêcher un retour à la vie simple. En 1378, il réclame la suppression de la papauté, condamne les indulgences et prône l'autorité suprême de l'Écriture. Au concile de Constance (1415), son enseignement est condamné et ses ossements seront exhumés et brûlés.

## Z

Jan **Žižka** ou de Trocnov (1360-1424), chevalier tchèque qui combattit en particulier à Azincourt du côté anglais. Après la mort de Jan Hus en 1415, il souleva la Bohême, participa à la première défenestration de Prague, fonda la ville de Tabor (1419), qui devint le camp retranché des Hussites radicaux. Stratège, tacticien, ingénieur militaire génial, il combattit, victorieusement le plus souvent, l'empereur Sigismond et aussi la secte des Adamites (1421) Au siège de Rabi (1421), déjà borgne, il perdit son deuxième œil. Il mourut de la peste et eut pour successeur Procope le Grand.



## Appendice : Traductions des citations en latin

### 1. La Lettre aux Hussites

Cette lettre, probablement rédigée par le confesseur de Jeanne Jean Pasquerel, fut envoyée du château de Sully-sur-Loire le 23 mars 1430. L'original est perdu mais on a retrouvé sa traduction en latin dans les registres de la chancellerie de l'empereur Sigismond (*Formelbuch v. Sigismonds*) aux Archives d'Autriche à Vienne.

« Jesus, Maria,

Depuis longtemps, la rumeur et la réputation est venue à mes oreilles, Jeanne la Pucelle, que de vrais chrétiens que vous étiez, devenus semblables aux hérétiques et aux sarrazins, vous avez aboli la vraie religion et le vrai culte, et vous avez adopté une superstition honteuse et impie, que dans vos efforts pour la garder et l'étendre, il n'y a nulle infamie que vous n'osiez. Vous ruinez les sacrements de l'église, déchirez les articles de foi, détruisez les temples, les statues et images qui ont été faites en vue de la mémoire, vous les brisez et les incendiez, vous égorgez les Chrétiens sous prétexte qu'ils s'en tiendraient à votre fois. Quelle fureur est la vôtre ou quelle folie ou quelle rage vous agite ? Cette foi que Dieu tout puissant, que son Fils, que le Saint Esprit a créée, instituée, exaltée et de mille façons et par mille miracles illustrée, vous la persécutez, vous songez à la renverser, à l'exterminer. C'est vous qui êtes aveugles et non ceux qui sont privés des yeux et de la vue. Pensez-vous échapper impunis et ne comprenez-vous pas que si Dieu ne met pas obstacle à vos entreprises impies et permet que vous viviez dans les ténèbres et dans l'erreur, c'est pour que, plus vous serez dans le crime et vous enivrerez de sacrilèges, plus grands soient la peine et les supplices qu'il vous prépare.

Mais, faisant profession de ce qui est vrai, si je n'étais pas occupée dans les guerres avec les Anglais, depuis longtemps, je serais venue vous rendre visite : cependant si je n'apprends pas que vous vous êtes amendés, je laisserai les Anglais et je partirai

pour, par le feu, si je ne le peux par autre moyen, exterminer cette vaine et indigne superstition qui est la vôtre et vous priver ou de l'hérésie ou de la vie.

Mais si vous préférez revenir à la foi catholique et à l'ancienne lumière, vous m'enverrez vos ambassadeurs, je leur dirai ce qu'il faut que vous fassiez.

Sinon et si vous vous obstinez à ruer contre l'aiguillon, attendez-moi avec les forces les plus grandes, humaines et divines, pour vous donner la récompense qui vous est due. »

## 2. Chanson goliarde

Ce que chantent en duo alterné Cauchon et Butler est une chanson goliarde, chanson d'étudiants souvent bacchique ou érotique en latin approximatif. En voici le texte complet :

Implico me vitiis,  
immemor virtutis,  
mortuus in anima,  
curam gero cutis

*J'embrasse les vices,  
oublieux de la vertu.  
Mort dans mon âme  
je m'occupe de ma peau.*

Quis in igne positus,  
igne non uratur ?  
Quis Pavie commorans,  
castus habeatur ?

*Qui placé dans le feu  
ne serait brûlé par le feu ?  
Qui demeurant à Pavie  
serait tenu pour chaste ?*

Si ponas Ypolitum  
hodie Pavie,  
non erit Ypolitus  
jam sequenti die.

*Si tu plaçais Hippolyte  
aujourd'hui à Pavie,  
il n'y aura plus d'Hippolyte  
dès le jour suivant.*

Meum est propositum  
in taberna mori  
ut sint vina proxima  
morientis ori.

*Voici tout mon propos :  
mourir dans une taverne  
ainsi les vins seront tout proches  
de ma bouche mourante.*

### 3. Les Admonitiones de saint François d'Assise

*Admonitiones ut servi Dei honorent clericos*

Admonitions pour que les serviteurs de Dieu honorent les clercs

*Adm. III. – Si vero prelatus aliquid contra animam suam præcipiat, licet ei non obediat, tamen ipsum non dimittat.*

« Mais si le supérieur ordonnait quelque chose contre son âme, il lui est permis de ne pas obéir, mais sans pourtant le quitter. »

*Adm. XXVI. – Beatus servus qui portat fidem in clericis, qui vivunt recte secundum formam Ecclesiæ Romanæ et vœ illis qui illos despiciunt ; licet enim sint peccatores tamen nullus debet eos judicare, quia ipse solus Dominus reservat sibi ipsos ad judicandum. Nam quantum est maior administratio eorum, quam habent de sanctissimo corpore et sanguine Domini nostri Jesu Christi, quod ipsi recipiunt et ipsi soli aliis ministrant aliis hominibus istius mundi !*

« Heureux le serviteur qui porte la foi chez les clercs qui vivent droitement selon les institutions de l'Église Romaine et malheur à ceux qui les méprisent ; car ils peuvent être pécheurs, mais cependant personne ne doit les juger parce que seul Dieu se les réserve pour les juger lui-même. Car combien est plus grand leur ministère qu'ils tiennent des très-saints corps et sang de notre Seigneur Jésus Christ, qu'ils reçoivent eux-mêmes et qu'ils sont eux-mêmes seuls à dispenser aux autres hommes de ce monde ! »

### 4. L'Imitation de Jésus-Christ

*Valde magnum bonum est in obedientia stare, sub prelato vivere, et sui juris non esse. Multo tutius est in subjectione vivere, quam in prelature.*

« C'est un très grand bien que de demeurer dans l'obéissance, de vivre sous un supérieur, et de n'être pas autonome. Il est beaucoup plus sûr de vivre dans la sujétion que d'avoir la fonction de supérieur. »

# **Œuvres poétiques**



## L'interrogatoire de Jeanne mis en vers par Anne Bignan

Romain Vaissermann

Lycée Paul-Cézanne, Aix-en-Provence

Anne Bignan, fils d'un riche négociant drômois, est un homme de lettres et poète né à Lyon en 1795. Il fit ses études à Paris, d'excellentes études, au lycée Bonaparte, où il eut pour professeur le savant helléniste Joseph Planche, celui du dictionnaire, dont les leçons lui communiquèrent le goût de la langue grecque. Ses succès littéraires commencèrent assez tôt : il fut couronné en 1814 au Concours général pour une pièce de vers latins dont le sujet proposé était « le Testament de Louis XVI ». En 1818, il remporta aux Jeux floraux de Toulouse sa première palme académique, et obtint ensuite, pendant trois années successives, un prix de poésie dans les concours proposés par l'Académie française. Il brilla notamment dans le genre satirique des épîtres, sans jamais tomber dans la polémique, si éloignée de son caractère. Agacé de cette précocité, Victor Hugo fit une caricature de lui « recevant le prix de poésie de l'Académie ».

Des succès si brillants et précoces ne contribuèrent pas peu à sa nomination comme chevalier de la Légion d'honneur, le 28 octobre 1829, soit en même temps que Casimir Delavigne, ce qui ne saurait être indifférent aux johannistes, qui ne haïssent point l'auteur des *Messéniennes*. Mais les deux œuvres qui assurent à Bignan son rang parmi les écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle, ce sont ses traductions « en vers français » de *l'Iliade* et de *l'Odyssée*, dont il avait conçu le projet avant même de quitter les bancs de la Rhétorique et qui parurent chez Belin (qui existait déjà depuis plus de 50 ans), la première en 1830, la seconde en 1841, œuvre de longue haleine on le voit et qui obtint la faveur des lecteurs. Cet auteur élégant appartient à l'école des classiques purs, et il devait mépriser dans le fond de son cœur la génération montante des novateurs littéraires de 1830.

Peu soucieux de modernité artistique, Bignan étudia avec soin le XVII<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècle, essayant de les peindre dans deux

romans historiques : *une Fantaisie de Louis XIV* (1833) ; *Louis XV et le cardinal de Fleury* (1834). Il y manque généralement d'imagination, de couleur et d'originalité ; mais sa versification est harmonieuse et correcte. Parmi ses recueils poétiques, citons donc les *Poésies* (1828), les *Mélodies françaises* en trois volumes (1833), même des *Académiques* (1837 ; Bignan ne sachant pas dissimuler ses ambitions), ses *Œuvres poétiques* en deux volumes (1846) et les *Poèmes évangéliques*, dont la foi si sincère ne peut que toucher les cœurs (1850). L'Académie française, qui le refusa pour son propre dommage, le laissa siéger fidèlement à la plus modeste « Société philotechnique », qui avait déjà accueilli des poètes comme Legouvé (Gabriel-Marie), Millevoye ou Delavigne.

Parmi ses œuvres en prose, mentionnons encore : *L'Ermite des Alpes* (1827) ; *Le Dernier des Carlovingiens* (1836), deux œuvres qui n'ont rien ajouté à sa réputation. Quant au critique littéraire du *Moniteur* et *Journal des Débats*, il n'a rien écrit pour la postérité.

Bignan ne sollicita point les faveurs de la monarchie de Juillet, quoiqu'il fût le neveu de Jean-Claude Fulchiron, député influent à la Cour. Il évita de s'aventurer dans la mêlée des partis, et justifia une telle neutralité dans une comédie, qui ne fut jamais jouée mais au titre explicite : *La Manie de la politique* (1840). S'il se tint éloigné de la politique, ce n'était pas faute d'idées, puisqu'il écrivit l'ode vibrante *La Grèce libre* (1821), *L'Abolition de la traite des noirs* (1823), épître aux souverains de l'Europe ou encore *L'Échafaud* (1832), qui est, sous la forme du roman, un plaidoyer chaleureux contre la peine de mort. Mais la Révolution de Février, le coup d'État du 2 décembre ne firent pas sortir de sa réserve celui qui, sous Louis-Philippe, avait célébré la gloire et, peut-être avec une réussite plus éclatante encore, les malheurs de Napoléon I<sup>er</sup> dans un poème en six chants : *Napoléon en Russie* (1839), où l'on prendra plaisir à relire le lamentable passage de la Bérésina.

On le trouve cité par Henri Wallon dans la belle édition illustrée de sa *Jeanne d'Arc*<sup>1</sup> avec l'introduction suivante :

---

<sup>1</sup> Firmin-Didot, 1876, pp. 450-451.

Dans les *Annales romantiques* de l'année 1832<sup>1</sup> nous trouvons un morceau assez peu connu d'un très-honorable et très-classique poète, M. Bignan. Il est intitulé « Jeanne d'Arc, ou l'Interrogatoire ». Malgré un bon nombre de fausses notes, le ton général est assez juste, et la diction est simple et ferme. Il y a telle réponse de Jeanne qu'eu égard aux difficultés de notre versification on aurait peine à mieux rendre :

*Un silence profond dans l'assemblée immense  
S'étend ; l'évêque parle et le crime commence :*  
« Dis ton nom. — Jeanne d'Arc. — Ton âge ? — Dix-neuf ans.  
— Ton pays ? — Domrémi. — Le sort de tes parents ?  
— Laboureurs. — Quand l'Anglais vint apporter la guerre,  
Quels travaux t'occupaient dans les champs de ton père ?  
— Je gardais ses troupeaux, je priais... ; quelquefois  
Je couronnais de fleurs Notre-Dame des Bois.  
— Pourquoi, sans son aveu, fuyant son toit de chaume,  
Pourquoi l'as-tu quitté ? — Pour sauver le royaume.  
— Pourquoi, bravant de Dieu les saints commandements,  
As-tu pris des combats l'arme et les vêtements ?  
— Pouvais-je conserver les robes d'une femme ?  
L'audace d'un soldat palpait dans mon âme.  
— Qui cherchais-tu ? — Mon roi. — Qui t'inspirait ? — Mon Dieu.  
— Quelles voix t'ont parlé ? dans quel temps ? dans quel lieu ?  
— Partout, se révélant sous leur forme divine,  
L'auguste Marguerite et sainte Catherine  
M'ordonnaient de m'armer, de courir aux Anglais,  
Et de rendre au Dauphin son trône et son palais.  
J'ai combattu, fidèle à leur ordre céleste ;  
Vous savez ma conduite et Charle sait le reste.  
— Quels secrets connaît-il ? — Allez l'interroger.  
— Quand parliez-vous ensemble ? — Au moment du danger.  
— Le jour où l'huile sainte a coulé sur sa tête.  
Dans Reims, ton étendard assistait à la fête ?  
— Comme il fut à la peine, il dut être à l'honneur.  
— De qui l'as-tu reçu ? — Je le tiens du Seigneur.

---

<sup>1</sup> *Annales romantiques. Recueil de morceaux choisis de littérature contemporaine*, Louis Janet, 1832 (mais enregistré le 17 décembre 1831 à la BnF), pp. 38-41. — Les *Annales* présentent le poème comme « fragment d'un recueil intitulé : *Les Gloires françaises* » et qui ne verra pas le jour.

- *As-tu dans ce drapeau placé ton espérance?*
- *Je n'espère qu'en Dieu. — Dieu hérit-il la France ?*
- *Oui. — Pourtant aux Anglais son courroux te livra.*
- *Jeanne d'Arc peut mourir, mais la France vivra... »*

C'est le même extrait du poème original qu'avait choisi Lanéry d'Arc dans son *Livre d'or de Jeanne d'Arc* (Techener, 1894, p. 690) puis que choisirent enfin Anne-Lise Diez et Bernard Lorraine<sup>1</sup>, dans le florilège souvent cité dans les pages du *Porche* et qui attribue au poème le titre « *Quelles voix t'ont parlé ?* », tout en croyant, à propos de son auteur, en l'existence de deux personnages distincts : l'un chantre de Napoléon en 1839, l'autre philhellène et... académicien !

Après avoir réuni les *Beautés de la Pharsale* en 1859 et taquiné pour ce faire la Muse une ultime fois, le seul et unique Anne Bignan est mort entouré de sa femme et de son fils unique le 27 novembre 1861 à Pau, où il cherchait à rétablir sa santé malmenée par une phtisie laryngée qui l'emporta.

Peut-être notre lecteur, appâté par l'extrait ci-dessus, aura-t-il plaisir à retrouver ci-après, avec ponctuation et orthographe d'époque, l'ensemble des vers consacrés à notre héroïne par Bignan, puisque ce dernier republia l'extrait de 1832<sup>2</sup>, en l'augmentant, dans le deuxième volume des *Œuvres poétiques* de 1846, au sein d'un long poème désormais intitulé « Les femmes »<sup>3</sup> :

Ah ! si, déshonorant leur royale origine,  
 Brunehaut, Frédégonde, Isabeau, Catherine  
 De la laideur de l'âme unie à la beauté  
 Présentent le contraste au monde épouvanté,  
 Par quels nobles bienfaits un sexe que j'admire,

---

<sup>1</sup> *La Pucelle et l'Amazone*, Langres, Dominique Guéniot, 2007, pp. 202 et 332.

<sup>2</sup> Qui comptait alors 88 vers et commençait à : « Devant son Tribunal de ses projets sinistres... » en finissant sur « L'enfer attend sa proie ; il l'obtiendra. J'ai dit. »

<sup>3</sup> Le poème s'étend de la page 81 à la page 98 ; notre extrait de la page 86 à la page 94. Où l'on voit que, pour Bignan, Jeanne d'Arc occupe en quelque sorte la majeure partie des « Femmes » !

Sur le peuple et les rois signale son empire,  
 Quand l'amour du pays à son cœur inspiré  
 Fait entendre un langage et sublime et sacré !  
 Dans les bras de Sorel endormant sa victoire,  
 L'indolent Charles Sept désapprenait la gloire ;  
 Mais Sorel, d'une fête interrompant les jeux,  
 Change un amant vulgaire en guerrier courageux,  
 Réveille sa vaillance au signal des alarmes,  
 Et le rend à l'honneur en lui montrant des armes.  
 Ainsi, Charles verra par un double succès  
 Deux femmes accomplir le salut des Français ;  
 L'amour l'a commencé, le courage l'achève.  
 Triomphe dans les cieux, ô chaste Geneviève !  
 Ô toi qui, sur les bords du fleuve aux longs détours,  
 D'un torrent d'étrangers seule arrêtas le cours,  
 Défendis la patrie à leur joug échappée  
 Et devant ta houlette inclinas leur épée,  
 Triomphe ! comme toi, brûlant d'un feu guerrier,  
 Une fille des champs délivre un peuple entier.  
 Auprès de Domrémi, sur ces rives fécondes  
 Où la Meuse répand la fraîcheur de ses ondes,  
 Jeanne d'Arc, de son père et l'espoir et l'amour,  
 Sous un toit indigent avait reçu le jour ;  
 Sa beauté, comparable à la beauté d'un ange,  
 De pudeur et de grâce offrait un doux mélange ;  
 Son regard était calme, et de ses longs cheveux  
 L'ébène sur son cou laissait flotter les nœuds.  
 Bergère, elle menait sur les vertes prairies  
 Le bondissant troupeau de ses brebis chéries,  
 Et bénissait le Dieu qui protège à la fois  
 Le bâton des pasteurs et le sceptre des rois.  
 Jeune, mais étrangère aux plaisirs du jeune âge,  
 Elle fuyait les jeux, les danses du village.  
 Tantôt, près des vieillards aux pieds d'un chêne assis,  
 Son oreille attentive écoutait les récits  
 Des pauvres pèlerins qui de la croix divine  
 Rapportaient des morceaux trouvés en Palestine ;  
 Tantôt elle chantait des cantiques pieux,  
 Lorsqu'avec l'onde sainte un prêtre, au nom des cieux,  
 Venait exorciser le grand arbre des Fées  
 Qui, balançant dans l'air de merveilleux trophées,  
 Voyait sous son ombrage accourir et s'asseoir

Les esprits vagabonds, légers enfans du soir.  
Là, quand le jour naissant sur les flots des fontaines  
Jette comme un réseau ses lueurs incertaines,  
Une voix qui paraît prophétiser le sort,  
Lui parle de combats, de périls et de mort.  
Plongé dans une sainte et chaste rêverie,  
Tout son cœur s'intéresse aux maux de la patrie ;  
Elle marche pensive, et quelquefois son œil  
Se lève étincelant d'espérance et d'orgueil.  
Le soir, près du foyer, quand des fuseaux fragiles  
La laine se divise entre ses doigts agiles,  
La voix mystérieuse a retenti.... soudain  
Les fuseaux déroulés s'échappent de sa main.  
La nuit, des croix de feu sur sa tête rayonnent ;  
De leurs flottans replis des drapeaux la couronnent.  
Céleste messenger, un ange au front vermeil  
De rêves belliqueux agite son sommeil.  
Deux saintes du sommet des voûtes immortelles  
Se penchent vers son lit : « Debout ! lui disent-elles ;  
» On assiège Orléans ; des sanglans léopards  
» Entends frémir la rage autour de ses remparts ;  
» Il t'implore à grands cris... marche à sa délivrance.  
» Va ; sauve, en combattant, et ton prince et la France ;  
» Arme-toi ! le Seigneur t'embrace de son feu.  
» Qui défend son pays vient de la part de Dieu. »  
La bergère, à ces mots, se réveille héroïne;  
Son cœur mâle respire une flamme divine;  
Le ciel parle ; elle fuit le hameau paternel,  
L'église où sa prière invoquait l'Éternel,  
Ces verdoyans coteaux, ces vallons, ces rivages  
Dont ses blanches brebis paissaient les pâturages,

Et, vengeant des Français la longue oppression,  
Elle va remplissant sa haute mission.  
Le glaive de Fierbois à ses flancs étincelle ;  
Un destrier superbe en bondissant sous elle  
Vole, et son étendard, qui combat pour son roi,  
Sur l'Anglais pâissant a secoué l'effroi.  
Que le courage est grand lorsque le ciel l'inspire !  
Ô toi qui de la France osas rêver l'empire,  
Tremble, fils d'Albion ! une femme bientôt  
Égalera Dunois, surpassera Talbot,

Et la France, où ses mains te creusent une tombe,  
 Verra le léopard fuir devant la colombe.  
 Déjà Charles remonte au rang des souverains ;  
 Orléans le salue, et dans les murs de Reims  
 L'huile, présent du ciel, verse à son diadème  
 Les flots miraculeux de ce royal baptême.  
 Tes vœux sont accomplis, ô Jeanne ! applaudis-toi  
 De rendre le vieux sceptre aux mains du jeune roi.  
 Tu conquis son salut à la pointe du glaive ;  
 Mais, ô rigueur du sort ! quand son malheur s'achève,  
 Le tien a commencé... Tu voudrais vainement  
 Déposer des combats le terrible instrument,  
 Retrouver, sous l'abri de ta pauvre chaumière,  
 De tes premiers beaux jours l'obscurité première,  
 Embrasser ta famille, et, rendue au repos,  
 Dans le vallon natal conduire les troupeaux.  
 Les célestes rayons n'éclairent plus ton âme ;  
 Ton bras mortel fléchit sous l'antique oriflamme ;  
 Ton armure te pèse et tu baisses ces yeux  
 Qui brillaient tant naguère en contemplant les cieux.  
 Hélas ! tu ne peux fuir les périls de ta gloire.  
 Charle, à qui tu parais l'ange de la victoire,  
 Te retient dans son camp. Tu combats... ta valeur  
 Se sanctifie encor dans le sein du malheur,  
 Et tu vas, du Très-Haut quand l'appui se retire,  
 Pour arriver au ciel, passer par le martyre.  
 Le voilà donc dressé ce sanglant tribunal  
 Où deux démons, sortis de leur antre infernal,  
 La haine fanatique et l'aveugle injustice,  
 Uniront contre toi leur voix accusatrice !  
 Ces guerriers oseront appesantir des fers  
 Sur le bras, instrument de leurs anciens revers,  
 Et tu comparâtras aux pieds de leur puissance,  
 Coupable de ta gloire et de ton innocence.  
 Ah ! que n'ont-ils choisi, pour punir tes exploits,  
 L'épreuve des combats et non l'arrêt des lois !  
 Mais ces Anglais, si fiers de te voir enchaînée,  
 Ils ne t'ont pas vaincue... ils t'ont assassinée...  
 Près du bûcher fatal, par leur rage allumé,  
 Qu'ils viennent sans terreur ! ton bras n'est plus armé.  
 Devant son tribunal, de ses projets sinistres  
 Beauvais a convoqué les fidèles ministres,

Ces docteurs, ces abbés, ces clercs, tous ces prélats  
 Qui de Jeanne en leur cœur ont juré le trépas.  
 Ô vierge infortunée ! où sera ton refuge ?  
 L'imposture t'accuse et la haine te juge,  
 Et ton regard, qui cherche un soutien protecteur,  
 Trouve un évêque assis près d'un inquisiteur.  
 La captive à genoux, enchaînée, immobile,  
 La main sur un missel, atteste l'Évangile  
 Que sa bouche, abhorrant un langage trompeur,  
 Répondra sans détours, sans mensonge, sans peur.  
 Un silence profond dans l'assemblée immense  
 S'étend ; l'évêque parle et le crime commence.  
 Dis ton nom. – Jeanne d'Arc. – Ton âge ? – Dix-neuf ans.  
 – Ton pays ? – Domrémi. – Le sort de tes parens ?  
 – Laboureurs. – Quand l'Anglais vint apporter la guerre,  
 Quels travaux t'occupaient dans les champs de ton père ?  
 – Je gardais ses troupeaux... je priais... quelquefois  
 Je couronnais de fleurs Notre-Dame-des-Bois.  
 – Pourquoi sans son aveu, fuyant son toit de chaume,  
 Pourquoi l'as-tu quitté ? – Pour sauver le royaume.  
 – Pourquoi, bravant de Dieu les saints commandemens,  
 As-tu pris des combats l'arme et les vêtemens ?  
 – Pouvais-je conserver la robe d'une femme !  
 L'audace d'un soldat palpitait dans mon âme.  
 – Qui cherchais-tu ? – Mon roi. – Qui t'inspirait ? – Mon Dieu.  
 – Quelles voix t'ont parlé ? dans quel temps ? dans quel lieu ?  
 – Partout, se révélant sous leur forme divine,  
 L'auguste Marguerite et sainte Catherine  
 M'ordonnaient de m'armer, de courir aux Anglais,  
 Et de rendre au dauphin son trône et son palais.  
 J'ai combattu, fidèle à leur ordre céleste.  
 Vous savez ma conduite et Charles sait le reste.  
 – Quels secrets connaît-il ? – Allez l'interroger.  
 – Quand parliez-vous ensemble ? – Au moment du danger.  
 – Le jour où l'huile sainte a coulé sur sa tête,  
 Dans Reims, ton étendard assistait à la fête.  
 – Comme il fut à la peine, il dut être à l'honneur.  
 — De qui l'as-tu reçu ? – Je le tiens du Seigneur.  
 – As-tu dans ce drapeau placé ton espérance ?  
 – Je n'espère qu'en Dieu. – Dieu chérit-il la France ?  
 – Oui. – Pourtant aux Anglais son courroux te livra.

– Jeanne d’Arc peut mourir, mais la France vivra.  
 – Dieu hait-il les Anglais ? le sais-tu ? – Je l’ignore,  
 Et je sais seulement que mon cœur les abhorre,  
 Que du pays de France un jour ils sortiront,  
 Qu’ils en sortiront tous, hormis ceux qui mourront.  
 – Quels démons ennemis du sort de l’Angleterre  
 À ton esprit trompé révèlent le mystère ?  
 C’est l’enfer qui te parle. – Ô ciel ! je t’obéis ;  
 Car j’ai vengé mon prince et sauvé mon pays.  
 – La magie inventa tes fraudes sacrilèges.  
 – Mon courage et ma foi, voilà mes sortilèges,  
 Et j’eus pour talismans dans mes jours de succès  
 L’horreur de l’étranger et l’amour des Français.  
 Écoutez ! cet amour, ma seule idolâtrie,  
 M’annonce l’avenir promis à ma patrie.  
 Ces Anglais, par l’enfer contre nous suscités,  
 Rendront à Charles Sept les clefs de nos cités;  
 Leurs coursiers, qui jadis hennissaient la victoire,  
 Ne s’abreuveront plus dans les flots de la Loire ;  
 Ils fuiront, et jamais les Français avilis  
 Sous un sceptre étranger n’abaisseront les lis.  
 – Pécheresse ! réprime un sinistre langage  
 Dicté par ces démons à qui l’enfer t’engage,  
 Ou le courroux divin, par tes crimes bravé,  
 Lancera ses arrêts sur ton front réprouvé.  
 – Commandez mon supplice, et sans être effrayée  
 Je retourne au Seigneur qui m’avait envoyée.  
 – Un espoir de salut brille encore pour toi.  
 Abjure tes erreurs, rentre au sein de la foi,  
 Démens dans cet écrit toutes tes impostures,  
 Et tu pourras peut-être échapper aux tortures.  
 – Jamais. – Signe ou péris! – Je ne signerai pas.  
 – La vie et le pardon ! – L’honneur et le trépas !  
 – Eh bien ! tu subiras l’arrêt qui te condamne.  
 Parjure, sacrilège, hérétique, profane,  
 Tu fais mentir le ciel, et des pactes nombreux  
 Vendent ton âme impie aux esprits ténébreux.  
 L’Église te rejette ; elle t’excommunie  
 Et te laisse mourir dans ton ignominie.  
 Préludant sur la terre aux tourmens éternels,  
 La flamme brûlera tes membres criminels,  
 Et ta cendre proscrite, aux flots précipitée,

De la paix du cercueil sera déshéritée.  
L'anathème, à ma voix, frappe ton front maudit.  
L'enfer attend sa proie ; il l'obtiendra. J'ai dit.  
À ces mots, le Conseil, d'un avis unanime,  
Livre au bras séculier l'innocente victime ;  
On construit l'échafaud, on dresse le bûcher  
Où Jeanne sans remords peut sans honte marcher.  
Ses juges vainement la nomment criminelle ;  
L'infamie est pour eux et la gloire pour elle.

Mais si la mort, naguère au milieu des combats,  
S'approchait de son cœur et ne l'effrayait pas,  
Cet airain dont la voix, proclamant son supplice,  
Semble d'un grand forfait rendre le ciel complice,  
Ces regards et ces cris de haine et de fureur,  
L'appareil des tourments, tout la glace d'horreur.  
Pour qui meurt jeune encor la vie a tant de charmes !  
Le front baissé, muette, elle verse des larmes.  
En regrettant les lieux chers à son souvenir,  
Les plaisirs du passé, l'espoir de l'avenir,  
Elle pleure, et pourtant son triomphe s'apprête !  
Le peuple dans sa mort se promet une fête ;  
Il l'insulte... près d'elle un seul Religieux  
Lui présente la croix et lui montre les cieux.  
À peine sur la croix sa lèvre s'est posée,  
D'un courage nouveau son âme est embrasée.  
Au combat de la foi ce courage vainqueur  
S'exalte, et l'Éternel règne seul dans son cœur.  
Sur le haut du bûcher Jeanne d'un pas rapide  
S'élançait, comme au jour où son bras intrépide,  
Dans Orléans conquis arborant son drapeau,  
Précipita l'Anglais du triomphe au tombeau.  
Ange, préparez-lui sa plus belle couronne !  
Le cercle tournoyant dont le feu l'environne,  
Grandit, et la fumée en épais tourbillons  
Remplit l'air traversé de lugubres sillons.  
Semblable à ces martyrs qui, couchés sur la flamme,  
En louant le Seigneur ont exhalé leur âme,  
La vierge, toujours calme à son dernier moment,  
Dans un supplice horrible expire doucement.  
Ô constance héroïque ! ô piété sublime !  
Ce peuple, qui d'abord outrageait sa victime,

L'admire ; les enfans, les femmes, les vieillards  
Poussent de longs sanglots, détournent leurs regards ;  
Tout frémit... Quel soldat vers le bûcher s'élançe ?  
Une torche enflammée en ses mains se balance ;

Immobile, il écoute... ô Jeanne ! tu priais...  
Il s'enfuit en pleurant, et c'était un Anglais !...  
Une sainte terreur de tous les cœurs s'empare,  
Et la faveur céleste envers toi se déclare.  
Les femmes ont redit, en se signant deux fois,  
Qu'on a vu dans les feux apparaître une croix,  
Qu'une blanche colombe à la tombe brûlante  
Échappait, agitant son aile étincelante,  
Qu'elle montait aux cieus, et que le nom du Christ  
Brillait de toute part en traits de flamme écrit.  
Salut, vierge qui meurs pour une sainte cause !  
Un trépas triomphant te sert d'apothéose.  
Cher à tout cœur français, ton nom devient pour nous  
Un de ces noms sacrés qu'on prononce à genoux,  
Et ton bûcher, témoin de ta chaste victoire,  
De ses feux d'âge en âge éclairant ta mémoire,  
Debout, comme un fanal par le temps respecté,  
Montre auprès de ta mort ton immortalité.  
Ô Jeanne d'Arc ! et toi, son émule guerrière,  
Dont Beauvais délivré salua la bannière<sup>1</sup>,  
Pardonnez, si ma voix célèbre la beauté  
Des femmes, ornement cher à la royauté,  
Qui, des mains de l'amour recevant la puissance,  
Ont vécu pour le prince et non pas pour la France.  
Nos rois, les entourant d'un rayon de splendeur,  
Dans leurs faiblesses même ont gardé leur grandeur.

---

<sup>1</sup> Jeanne Laisné, dite « Jeanne Hachette », qui le 22 juillet 1472 délivra Beauvais en chassant le duc de Bourgogne et ses hommes. Michelet a ce mot dans son *Histoire de France* : « Jeanne Laisné se souvint de Jeanne d'Arc. »



Auguste Barbier en 1869 (*Nos poètes*, Lemerre, 1926).

## Auguste Barbier : l'autre Barbier johanniste

Romain Vaissermann

Lycée Paul-Cézanne, Aix-en-Provence

Henry-Auguste Barbier est né le 28 avril 1805 à Paris. Il fit ses études au lycée Henri-IV et étudia le droit. Sa mère, peintre santongeoise née Marie-Élisabeth-Louise Duvergier, avait été l'élève de David. Licencié en droit, poussé par son père, Jean-Baptiste Barbier, d'origine picarde et avoué au tribunal de première instance, Auguste s'inscrit à l'étude d'un avoué ami de la famille, Fortuné Delavigne, le propre frère du poète lyrique. Curieux cadre de travail : dans les avoués ne figuraient presque que des hommes de lettres, dont le jeune Natalis de Wailly, grand historien et archiviste. Le petit clerc s'appelait Louis Veuillot. Entraîné dans le courant romantique, Barbier se lia quelque temps avec madame Récamier, amie de sa mère, avec Vigny, avec Hugo. Pourtant composé après les journées de juillet 1830, son poème « La Curée », satire rythmée parue dans la *Revue de Paris* en août, eut un succès exceptionnel et devint le poème de la décennie. En un jour, Barbier était célèbre, « ce grand poète d'un jour et d'une heure, que la renommée a immortalisé pour un chant sublime né d'un glorieux hasard » selon le mot de Sainte-Beuve<sup>1</sup>. Il enchaîna avec un recueil de poèmes de la même veine, inspirés par les « Trois Glorieuses ». Ses *Īambes* aux tirades rauques et rocailleuses (on en relira « L'Idole », charge contre Napoléon) parurent à la *Revue des deux mondes* en 1830, et il les recueillit dans les *Iambes et poèmes*<sup>2</sup>.

Ce succès fut à double tranchant, ainsi que le note Gustave Planche<sup>3</sup> : « [...] le rapide succès des *Iambes* a persuadé au plus grand nombre que la satire est le seul domaine où il puisse

---

<sup>1</sup> Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, Michel Lévy, 1868, t. X, p. 118.

<sup>2</sup> Auguste Barbier, *Iambes et poèmes*, Canel & Guyot, 1832.

<sup>3</sup> Gustave Planche, « M. Auguste Barbier. *Satires et poèmes* », *Revue des Deux Mondes*, 4<sup>e</sup> série, t. XI, 1<sup>er</sup> juillet 1837, pp. 54-55.

librement se déployer ». Sainte-Beuve, qui ne l'aime décidément pas, ne le voit pas autrement, estimant cruellement que les hautes destinées de la poésie lui sont étrangères : « un homme qui marche dans un torrent et qui en a jusqu'au menton »<sup>1</sup>. On crut – et lui tout le premier qui publie encore *Il Pianto* (« Le Gémissement ») en 1833 et *Lazare* en 1837 – qu'il n'était fait que pour la satire, telle que la pratiquait André Chénier, alors que ce genre était à tout prendre plutôt contraire à son caractère propre : « Au fond, et en réalité, c'est un homme de concorde et de paix, revêtu de la peau de Némée. », écrivit à juste titre Leconte de Lisle<sup>2</sup>.

Barbier évoque Jeanne dans un recueil poétique moins célèbre, publié en 1843 et dont le titre, *Rimes héroïques*, traduisait en fait le titre d'un recueil de sonnets, *Rime heroiche*, adressé par son auteur, Torquato Tasso, à différents princes de l'Italie.

Mais le recueil ne parut pas d'emblée. En 1840, Barbier en prépublia six pièces dans un recueil littéraire romantique publié par la Société des gens de lettres. Son choix de poèmes s'intitulait déjà : « Rimes héroïques, sonnets ». Là, cinq sonnets étaient consacrés à « Egmont », au « Cid », à « Lucius Falkland », à « Jeanne d'Arc » et à « Madame Roland » ; un sixième poème, nommé « Christophe Colomb », n'avait pas encore la forme du sonnet. Voici le poème consacré à notre héroïne<sup>3</sup> :

S'il est un noble nom qui soit cher à la France,  
Et qui fasse au pays un éternel honneur,  
C'est celui de l'enfant dont le glaive vainqueur  
Brisa de l'étranger l'orgueilleuse puissance.

---

<sup>1</sup> Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, t. II, 1869. Balzac au contraire l'encense dans sa *Correspondance*, en 1876 : « Barbier, c'est avec Lamartine le seul poète vraiment poète de notre époque ; Hugo n'a que des moments lucides. »

<sup>2</sup> Leconte de Lisle, « Les poètes contemporains. Auguste Barbier », *Le Nain jaune*, 1<sup>er</sup> octobre 1864, pp. 1-2.

<sup>3</sup> *Babel*, Renouard, t. IV, 1840, pp. 231-232 (repris dans *La Noël. Souvenir pour 1841*, Renouard, 1842, pp. 439-440). – Dans le même tome de *Babel*, on trouve de Boulland, une « Chronique de Jehanne d'Arc » aux pages 63-114 (l'auteur est-il le libraire Auguste Boulland ?).

Lorraine aux brunes mains, aux traits pleins d'innocence,  
Qui fis si grande chose avec tant de candeur,  
Toi que l'amour créa notre libérateur,  
Puissent nos plus beaux vers être ta récompense !

Que tous les cœurs chantans deviennent des autels  
Où le sentiment brille en hymnes immortels,  
Et venge largement tes mânes lamentables !

Qu'ils te vengent surtout des traits de l'écrivain  
Qui ne sut pas comprendre, en son rire malsain,  
Que les beautés du cœur sont toujours respectables !

La fin allait en être modifiée, comme Barbier s'en expliquera trois ans plus tard<sup>1</sup> :

Lorsque je fis imprimer, en 1840, plusieurs sonnets de ce recueil, je donnai celui de Jeanne avec une fin différente de celle qui s'y montre aujourd'hui ; le dernier tercet contenait une allusion à Voltaire, et tournait à la satire. Comme cette terminaison n'était pas en harmonie avec le commencement et le milieu de l'œuvre, je l'ai changée. Il va sans dire que Voltaire à mes yeux est toujours très-coupable, et que le poème de la Pucelle pèsera toujours sur sa mémoire comme une mauvaise action. Aujourd'hui l'on sent mieux tout ce que le cœur a pu inspirer de grand à cette malheureuse jeune fille, et le culte de Jeanne est devenu plus brillant que jamais. La poésie étrangère, il faut l'avouer, n'a pas été sans influence sur ce mouvement, et la noble muse de Schiller est pour quelque chose dans l'aimable inspiration de la princesse Marie de Wurtemberg. En attendant qu'en France une grande œuvre littéraire vienne se mettre à la hauteur de notre héroïne, il serait à désirer que l'art plastique s'emparât d'elle, et fît sortir de ses mains des images autres que celles qui apparaissent sur les différentes places publiques de France. Je n'ai point vu la statue que l'on a érigée à Domremy en l'honneur de Jeanne d'Arc, mais à coup sûr celles de Rouen et d'Orléans manquent complètement de caractère et de beauté idéale. Il est vrai qu'il n'y a point d'image authentique de la sainte guerrière ; la statue qui avait été élevée anciennement à sa mémoire sur le pont d'Orléans, aux frais des femmes et des filles de la cité, périt dans les guerres de religion du seizième siècle, et les gravures les plus

---

<sup>1</sup> A. Barbier, *Rimes héroïques*, Masgana, 1843, pp. 169-171.

vieilles ne sont que de 1606 et 1612, et diffèrent beaucoup les unes des autres. Mais à défaut du type original, ne pourrait-on pas en ressaisir les traits en étudiant attentivement le caractère de tête des jeunes Lorraines de la limite des Vosges, et en lisant les récits naïfs et un peu crus des chroniqueurs du temps. Il serait beau de retrouver ainsi le type de l'enthousiasme religieux et politique, l'idéal populaire de l'amour du pays.

Voici désormais les *Rimes héroïques* publiées chez Masgana en 1843, le quatrième recueil publié par Barbier. En 1843 donc, c'est-à-dire un peu avant que la grande composition de Soumet, publiée à titre posthume, eût vu le jour, nous trouvons un sonnet consacré à Jeanne d'Arc. L'auteur explique la source de son inspiration :

J'ai [...] recueilli toutes les pièces que, dans mes lectures ou mes voyages, l'émotion d'un pieux souvenir, un grand acte de vertu ou de patriotisme, avaient pu me suggérer. [...] Ce ne sont pas toujours les âmes les plus éclatantes et les plus applaudies que j'ai chantées, mais les plus malheureuses, les plus tournées vers l'honnête, et les plus sympathiques à ma manière de voir et de sentir.<sup>1</sup>

Ainsi figure, entre Arnold de Winkelried (1386) et Henri de Nemours (1476), en 1430 « puisque « les dates indiquent presque toujours l'époque de la mort du héros, quelquefois celle du fait qui est l'objet du sonnet »<sup>2</sup>, la Pucelle, dont nous donnons le poème en respectant l'orthographe du temps.

Après un assez beau premier quatrain dans la droite ligne de l'épigraphe, puis un cinquième vers frappant, on pourra juger que l'inspiration perd de la hauteur ; les rimes, notamment celles des tercets, n'ayant rien que de très commun dans l'œuvre de Barbier, ne semblent certes pas parer les « plus beaux vers » qui soient ; mais le poète n'en était-il pas conscient, lui qui, soucieux de bien faire, retoucha le sonnet à de nombreuses reprises, comme on en jugera d'après nos notes ?

---

<sup>1</sup> A. Barbier, *Rimes héroïques*, *op. cit.*, pp. 2-3.

<sup>2</sup> A. Barbier, *Rimes héroïques*, *op. cit.*, pp. 4-5.

## Jeanne d'Arc 1430

*Joan of Arc been  
A virgin from her tender infancy  
Chaste et immaculate in very thought  
Whose maiden blood, thus rigorously effused,  
Will cry for vengeance at the gates of heaven.<sup>1</sup>*

Shakspeare

S'il est un nom vaillant qui soit cher à la France,  
Et qui du temps jaloux doive être le vainqueur,  
C'est le rustique nom de la femme de cœur  
Qui foudroya<sup>2</sup> l'Anglais des lueurs de sa lance.

---

<sup>1</sup> L'épigramme est donnée traduite dans l'édition des *Satires et chants* chez Masgana en 1853 (et avec une seule variante chez Dentu, en 1869, p. 395 : « *Jeanne Darc naquit...* ») :

Jeanne d'Arc naquit  
Et vécut vierge depuis sa tendre enfance :  
Elle fut chaste et sans reproche dans toutes ses pensées  
Et son sang pur versé injustement  
Criera vengeance aux portes du ciel.

Le poète propose en 1853 la variante au vers 9 : « *Que tous les cœurs chantants deviennent des autels* ». Et en 1869, d'ultimes variantes, au premier vers du poème : « *S'il est un nom sacré qui soit cher à la France* », au vers 4 : « *Qui terrassa l'Anglais des lueurs de sa lance* », au vers 9 : « *Que tous les cœurs chantants deviennent des autels* » et au vers 11 : « *Poètes, vengeons-la des bourreaux détestables !* »

<sup>2</sup> Verbe qui n'est pas goûté par Charles Labitte, qui éreinte proprement les *Rimes héroïques* (p. 118 des « *Poetæ minores* », *Revue des Deux Mondes*, XIII<sup>e</sup> an., nouvelle série, 1<sup>er</sup> juillet 1843, t. III, pp. 99-138) : « Jamais le style de M. Auguste Barbier n'avait été aussi insuffisant, jamais l'auteur n'avait tant accordé à la périphrase vulgaire, aux épithètes parasites, et, pour parler franc, aux chevilles de toute sorte. La période est mal arrêtée dans ses contours ; envahie par l'incise, elle laisse l'idée en proie au despotisme du mot et de la rime. D'un autre côté, la métaphore ne vient plus d'elle-même comme une saillie naturelle de la pensée ; c'est une nécessité poétique dont l'auteur, tant bien que mal, se tire par le métier. [...] »

Lorraine aux brunes mains, aux yeux pleins d'innocence,  
Qui fis si grande chose avec tant de candeur,  
Toi qui n'eus qu'un bûcher pour prix de ton ardeur,  
Puissent nos plus beaux vers être ta récompense !

Que tous les cœurs chantans deviennent des autels  
Où ta louange éclate en hymnes immortels :  
Poètes, vengeons-la des bourreaux détestables !

Quand le bien tombe aux pieds du crime injurieux,  
C'est aux enfants du beau, comme frères pieux,  
À réparer du sort les coups épouvantables.

En 1854, de passage à Compiègne, Barbier prit une nouvelle fois la plume pour célébrer Jeanne, en un poème qui ne paraîtra en recueil que dix-huit ans plus tard<sup>1</sup> :

#### À Jeanne d'Arc

C'est là que tu tombas, héroïne au cœur bon,  
Victime du malheur et de la trahison ;  
C'est là que commença ta cruelle agonie,  
Qui devait s'achever au feu d'un incendie.  
Horreur ! Depuis ce jour pourtant la France en pleurs  
A couronné ton nom de sublimes honneurs ;  
Sainte fille, en maints lieux s'élèvent tes statues,  
Et tes vertus partout, sur les cordes tendues  
Des lyres, sonnent haut... C'est juste, mérité ;  
C'est le bon mouvement d'une société  
Réparant de son mieux le forfait exécrationnel  
D'un pouvoir étranger. Mais, ô vierge admirable,  
Pour toi qui tant souffris, ces hommages, hélas !  
Ne sont que pur néant, car tu ne les sens pas...

---

L'impropriété des termes par malheur vient comme une conséquence funeste s'ajouter à tout cela. Ainsi pour ne citer qu'un exemple M. Barbier fait *foudroyer* les Anglais à Jeanne d'Arc avec les *lueurs de sa lance*. C'est là du Scarron héroïque. »

<sup>1</sup> A. Barbier, *Silves et Rimes légères*, Dentu, 1872, p. 301.

Heureusement que Dieu dans son giron immense  
Te garde avec la vie une autre récompense.

Ville de Compiègne, 1854

En 1869, dans le poème « Une soirée d'Esprits » des *Satires comiques*<sup>1</sup>, Jeanne fit une ultime apparition rapide. Ou plutôt seul son nom est prononcé, puisque Barbier brocarde ici les soirées spirites et autres séances de tables tournantes :

Le pontife au milieu, l'œil ardent, le front haut,  
S'agite et tend les mains... bientôt un soubresaut  
Et des craquements sourds de la table inspirée  
Annoncent les esprits. – La phalange sacrée  
Qui veut bien visiter, ce soir, ce beau salon,  
C'est Jeanne d'Arc, saint Paul, Moïse et Fénelon ;  
Rien que cela, les cœurs vraiment les plus sublimes  
Et les plus forts penseurs que sur les hautes cimes  
Ait jamais éclairés la lumière des cieux.  
Que n'espère-t-on pas d'esprits si glorieux !  
Ils parlent... et pourtant de ces augustes bouches  
Il ne sort que discours incohérents et louches,  
Centons plats, lieux communs, sans style et sans couleur,  
Indignes de ces gens de génie et de cœur.  
N'importe, on s'extasie à leurs pauvres oracles,  
Et l'on applaudit fort le faiseur de miracles.

1869 fut une grande année pour Barbier, qui est élu à l'Académie française le 29 avril, au quatrième tour de scrutin par 18 voix contre 14 obtenues par Théophile Gautier, au grand dam de la princesse Mathilde. Son élection fut interprétée comme une victoire de l'opposition au pouvoir impérial, et Barbier fut d'ailleurs dispensé, à sa demande, de la traditionnelle visite à l'Empereur. En 1878, en compagnie du seul Victor Hugo, il vote pour l'élection sous la Coupole de Leconte de Lisle.

---

<sup>1</sup> A. Barbier, *Satires et Chants*, Dentu, 1869, pp. 231-232. Le poème est absent des *Satires et Poèmes* (Bonnaire, 1837), des *Nouvelles Satires* (Bruxelles, Laurent, 1840), comme des *Satires et Chants* (Masgana, 1853).

La fidélité d'Auguste Barbier à Jeanne d'Arc ne s'arrêta pas là, puisque sont conservées à la BnF deux lettres qu'Auguste écrivit à Jules Barbier<sup>1</sup> (1825-1901) le 29 octobre puis encore le 9 novembre 1873 pour le féliciter et le remercier après la représentation de son drame en cinq actes *Jeanne d'Arc* (musique de scène de Charles Gounod) au théâtre de la Gaîté, ou pour l'envoi du livret, on ne sait trop.

Le 7 février 1878 seulement, Auguste Barbier fut fait chevalier de la Légion d'honneur. Il mourut le 14 février 1882 à Nice<sup>2</sup>, et non point à Paris comme d'aucuns le prétendent. Il fut inhumé au cimetière du Père-Lachaise, où le touriste peut aujourd'hui retrouver, non loin du tombeau d'Ingres<sup>3</sup>, sa tombe de celui qui fut tout à la fois poète, nouvelliste, mémorialiste, librettiste, critique d'art et traducteur de l'anglais, Académicien et... johanniste<sup>4</sup>.

Après sa mort parut une de ses études dramatiques<sup>5</sup>, que nous republions ici parce que son sujet nous intéresse :

### Jeanne d'Arc jugée par Shakespeare

C'est dans le drame de *Henri VI* que Shakespeare a introduit le personnage de l'héroïne française. On a douté que la première partie

---

<sup>1</sup> N'est-ce pas d'ailleurs en l'honneur d'Henri-Auguste, cousin germain de son père (Nicolas-Alexandre Barbier, peintre), que Jules Barbier donna à son fils Pierre-Auguste-Christian Barbier (librettiste lui aussi) son deuxième prénom ?

<sup>2</sup> Sur lui, lire : Jessie Rowlandson, *Auguste Barbier : sa vie et son œuvre*, Ph. D., Angleterre, Université de Durham, 1942. Sa lettre-testament proclame : « Né dans la foi catholique, apostolique et romaine, j'entends et je veux mourir dans cette foi de ma naissance, que je regarde comme la formule la plus complète du christianisme. »

<sup>3</sup> Division 23.

<sup>4</sup> L'ancienne rue Provôt, petite rue du XI<sup>e</sup> arrondissement de Paris, fut par arrêté municipal en date du 10 juin 1897 renommée « rue Auguste-Barbier ». Mais Fontainebleau avait devancé la capitale en donnant à l'une de ses rues le nom du poète, dès après sa mort.

<sup>5</sup> Auguste Lacaussade & Édouard Grenier, *Œuvres posthumes d'Auguste Barbier*, Sauvaitre, 1883-1889, t. III : « Études littéraires et artistiques », pp. 137-144.

de cette chronique fût de lui, à raison de l'incohérence de quelques scènes ; cependant, si la conception ne lui en appartient pas, il est impossible de n'y pas reconnaître sa main. Le style en est, comme le sien, imagé et nerveux. Et qui, si ce n'est lui, pouvait écrire une scène d'une aussi grande beauté chevaleresque que celle qui a lieu entre le vieux Talbot et son fils, avant la bataille où ils perdent tous deux la vie ? On y trouve tout le feu, tout le mouvement de ses autres drames historiques. Ces traces visibles de son génie nous sont un motif suffisant pour lui laisser la paternité de la première partie de *Henri VI*, et, partant, la responsabilité du caractère de Jeanne.

Rien de plus triste que le point de vue sous lequel le poète la représente. C'est comme sorcière qu'elle intervient dans la lutte des deux nations rivales. Cela se comprend : la pièce est de 1589. À cette époque, il y avait à peine trente ans que les Anglais avaient perdu leur dernière conquête sur le territoire de France ; puis Shakespeare dut travailler sur des chroniques pleines de fables, composées par des Anglais et à leur avantage. Enfin cette idée de sorcière est malheureusement conforme à celle que le tribunal de l'inquisition eut de la pauvre Lorraine, puisque cette idée fut un moment la base de son accusation contre elle.

Il n'est donc pas étonnant qu'un poète anglais, écrivant pour un peuple ignorant et imbu de préjugés nationaux, ait représenté l'ennemie de sa race sous le masque d'une femme en communication avec l'esprit infernal. Ce qui nous paraît remarquable, c'est que le caractère de Jeanne, si faussé qu'il soit au point de vue religieux, ne l'est pas sous le rapport du sentiment patriotique. Au contraire, ce sentiment en elle est si pur, si désintéressé et si profond, qu'il touche et attache malgré l'horreur des moyens qu'elle emploie pour arriver à ses fins. Une courte analyse des scènes que traverse l'héroïne mettra le lecteur à même d'apprécier notre observation.

Lorsque Jeanne paraît, elle joue d'abord le rôle de fille inspirée, de missionnaire céleste, et cela avec assez de fidélité relativement à la légende. C'est au nom de Dieu qu'elle combat, qu'elle relève et ranime son parti abattu. Elle est regardée comme une sainte dans le camp français par le roi et par ses officiers. Rien d'impur et de grossier dans son langage et sa conduite. Ce n'est que vis-à-vis des Anglais que sa haine éclate en termes énergiques et soldatesques ; ce n'est aussi que par eux qu'elle est traitée de furie et de mécréante. Elle va et vient avec une ardeur extrême : on sent bien qu'elle est l'âme de l'armée royale. Sa pensée, son désir de chaque heure, sont de chasser l'ennemi. Non seulement elle emploie le fer, mais encore la parole. Battue par Talbot, elle prend sa revanche en détachant de l'alliance anglaise le duc de

Bourgogne, et elle le fait dans les termes les plus nobles et les plus vrais. Cette scène est si belle que Schiller s'en est emparé et l'a presque traduite dans sa tragédie de *La Pucelle d'Orléans*.

*Regarde, dit-elle au duc, regarde ta fertile France,  
Et vois ses villes, ses cités ruinées  
Par le ravage terrible de son cruel ennemi ;  
Regarde-la de l'œil d'une mère qui contemple son jeune enfant  
Au moment où la mort vient fermer ses tendres yeux.  
Vois, vois l'affreux mal de la France ;  
Observe ses blessures, les blessures innaturelles  
Que toi-même tu as faites à son sein plein de tristesse.  
Oh ! tourne ailleurs ton épée tranchante ;  
Frappe ceux qui t'offensent et ne blesse pas ceux qui t'aiment.  
Une seule goutte du sang de ta patrie  
Devrait t'affliger plus que des flots de sang étranger.  
Expie donc ce sang par un déluge de larmes,  
Et guéris les plaies qui souillent le corps de la France.*

Puis, pour le mieux convaincre, elle s'adresse à sa raison, et lui peint le caractère de ses alliés d'un seul trait, mais terrible :

*À quel peuple t'es-tu associé ? À une orgueilleuse nation,  
Qui ne sera fidèle à ton alliance qu'autant que durera son intérêt.  
Quand Talbot est venu guerroyer en France,  
Il t'a fait servir d'instrument à sa fureur ;  
Mais Henri d'Angleterre sera le souverain,  
Et toi, tu seras mis dehors comme un fugitif.  
[...]  
Reconnais que tu combats contre des compatriotes,  
Et que tu t'es lié avec des hommes prêts à devenir tes assassins.  
Reviens, reviens, ô prince égaré !  
Charles et les siens sont prêts à te recevoir dans leurs bras.*

Le duc de Bourgogne se laisse toucher, et quitte le parti anglais. Jusque-là, on n'aperçoit dans les actes de Jeanne que des moyens légitimes et naturels. Cependant elle est magicienne ; elle se révèle entièrement comme telle lorsqu'elle voit la fortune des combats abandonner l'armée française. Dans son désespoir, elle invoque alors à son aide les esprits du mal. La scène est courte, mais effrayante. Les esprits apparaissent sans lui répondre d'abord. Elle les supplie, ils

baissent le front ; elle leur offre son corps et son sang, ils secouent la tête. Alors, poussée à bout, elle s'écrie :

*Si le sacrifice de mon corps et de mon sang  
Ne vous engage pas à me donner votre assistance habituelle.  
Alors prenez mon âme ; mon corps, mon âme, tout,  
Plutôt que revoir la France succomber sous l'Angleterre !*

Se vouer corps et âme à une damnation éternelle pour sauver sa patrie, surpasse tous les dévouements imaginables<sup>1</sup>. Les esprits ne lui répondent pas et s'éloignent, et Jeanne accablée comprend que c'en est fait de la gloire de la France et de sa propre vie. Bientôt elle est prise. Ce n'est pas à Compiègne qu'elle tombe aux mains de l'ennemi, mais devant les murs d'Angers. Entraînée au camp du duc d'York, elle y est insultée par les chefs anglais. Confrontée avec un berger qui se dit son père, elle relève la tête avec fierté, et reprend son rôle d'envoyée du ciel. Elle repousse les allégations du paysan, déclare ne pas le reconnaître pour son père, et soutient que ce malheureux vieillard a été suborné dans le but de la flétrir et de la rabaisser. Alors elle fait l'histoire de sa vie et de sa mission en termes magnifiques, si beaux et si vrais que les plus grands admirateurs de cette fille étonnante n'ont pas formulé un plus juste éloge de sa nature et de ses vertus.

*Jamais, dit-elle, je n'eus commerce avec les esprits mauvais :  
Mais vous, hommes flétris par la débauche,  
Hommes souillés du sang pur de l'innocent,  
Corrompus et gâtés par mille vices,  
Parce que vous êtes privés de la grâce que d'autres possèdent  
Vous jugez strictement impossible  
Qu'on opère des prodiges autrement qu'avec le secours des démons.  
Vous vous trompez sur moi : Jeanne d'Arc  
Naquit et vécut vierge depuis sa tendre enfance ;  
Elle fut chaste et sans reproche dans toutes ses pensées,*

---

<sup>1</sup> Mais Péguy s'en souviendra dans le *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* en 1910 : « Et s'il faut, pour sauver de l'Absence éternelle / Les âmes des damnés s'affolant de l'Absence, / Abandonner mon âme à l'Absence éternelle, / Que mon âme s'en aille en l'Absence éternelle. » (P<sub>2</sub> 458 ; cf. P<sub>2</sub> 16). – La première *Jeanne d'Arc* de 1897 comme les *Mystères* de 1910-1912 n'ont-ils d'ailleurs pas répondu aux espoirs émis par Barbier à la fin de la présente étude ?

*Et son sang pur, versé injustement,  
Criera vengeance aux portes du ciel.*<sup>1</sup>

À peine cette noble et éloquente protestation est-elle terminée que le duc d'York ordonne d'apporter des matières inflammables et de préparer le bûcher. À cet aspect, le cœur de la pauvre sorcière tombe en défaillance ; elle réclame un peu de pitié de la part de ses bourreaux. Les Anglais prennent acte de cette faiblesse, pour la couvrir des plus grands outrages. Voyant que rien ne peut les émouvoir et les arrêter dans l'apprêt du supplice, elle se résigne à son malheureux sort et marche à la mort en léguant à ses ennemis cette terrible malédiction :

*Puisse le glorieux soleil ne jamais laisser tomber ses rayons  
Sur le pays que vous habitez !  
Que la nuit et les ombres épaisses de la mort  
Vous environnent jusqu'à ce que le malheur et le désespoir  
Vous inspirent l'idée de vous égorger et de vous étrangler vous-mêmes !*

Certes, tout cela est bien loin de la résignation sublime de la pauvre suppliciée au marché de Rouen, bien contraire au caractère véritable de l'héroïne, tel qu'il nous est révélé par les pièces de son procès et les récits de ses contemporains. Cependant, si faussé qu'il soit, le personnage de Shakespeare ne manque pas de vie et de réalité ; même avec sa scène de sorcellerie, cette fille batailleuse et haineuse du nom anglais garde quelque chose de cette franche et active paysanne lorraine qui aimait tant son pays, et qui détestait si cordialement, comme elle le disait, les vilains *goddons*. Le poète breton ne s'est point trompé sur le principal élément du caractère de Jeanne, l'amour du pays ; il le fait ressortir nettement et vigoureusement. S'il a éteint tout à fait le côté religieux, c'est qu'il ne croyait pas à la mission céleste, et qu'il ne voulait pas blesser l'orgueil national en montrant des capitaines anglais immolant une sainte et une chrétienne qui combattait pour le sol natal. Nous sommes disposé à penser que ce dernier motif surtout est celui qui l'a fait abonder dans la croyance populaire et lui a fait transformer Jeanne en sorcière ; car, à entendre les nobles accents qu'il lui prête et que nous venons de rapporter, il est difficile de croire que l'auteur de *Henri VI* n'ait point entrevu le vrai caractère de l'héroïne française.

---

<sup>1</sup> On aura ici reconnu les cinq vers qui servent d'épigraphe au sonnet de Barbier, « Jeanne d'Arc ».

Si Shakespeare a échoué dans la reproduction de cette figure extraordinaire, il n'est pas le seul poète malheureux. Bien d'autres après lui, dégagés de préjugés nationaux, et munis de renseignements historiques plus justes et plus complets que les siens, ont tenté vainement l'entreprise. Le vieux Chapelain n'a fait de la pauvre Jeanne, qu'une abstraction ornée de fleurs de rhétorique ; Robert Southey, le compatriote de William, l'a noyée dans une phraséologie mystique et déclamatoire, et l'Allemand Schiller lui a donné une rêverie et une sentimentalité romanesques tout à fait contraires à la vérité. Ces trois poètes, et c'est leur honneur, ont très bien senti les parties élevées du caractère de Jeanne : la foi, l'amour du pays et l'ardeur du sacrifice ; mais le côté humain, la forme individuelle, simple, naïve, vivante, ils ne l'ont pas rendue ou l'ont mal rendue. C'est surtout dans la pièce de Schiller que le personnage s'idéalise d'une manière étrange et fantastique. L'histoire même, dans son point le plus brillant, y est mise de côté par un singulier parti pris. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, Jeanne, à la fin du dernier acte, ne meurt pas sur un bûcher, prisonnière des Anglais, et en vertu d'une sentence, mais sur un champ de bataille où elle vient de mettre en fuite les ennemis de la France, enveloppée des plis de sa bannière, et au rayonnement d'une lumière céleste. Nous n'avons jamais compris comment l'historien sévère et consciencieux de *Walstein* et de *Guillaume Tell* avait pu abuser à ce point des libertés de la poésie. Quant au poème de M. Soumet, il nous semble une longue élégie dans laquelle l'héroïne agit et parle trop en bergère et guerrière de salon. En somme, cette admirable figure est encore à sortir des mains de la poésie. Jusqu'à ce qu'un génie doué d'un sentiment vrai, d'une imagination puissante, et animé d'un esprit national et religieux en rapport avec celui de la noble Lorraine, l'ait recomposée, il faudra se contenter des beaux travaux historiques de MM. Michelet et Quicherat ; ce sont eux qui donnent l'idée la plus juste et la plus touchante de ce cœur sublime.





# Document



*Ingrid Bergman en 1948 dans Joan of Arc*

*Paul Doncœur en 1946 en tenue de marche*



## Une lettre d'Ingrid Bergman au père Doncœur

Yves Avril  
Orléans

C'est d'après la pièce de Maxwell Anderson, *Joan of Lorraine*, où Ingrid Bergman venait de remporter un grand succès, que le cinéaste Victor Fleming réalisa en 1948 *Joan of Arc*. L'actrice avait alors 35 ans. Il s'adjoignit comme conseillers historiques et religieux les services de deux prêtres, un Américain, le père Devlin, et un Français, le père Doncœur, jésuite. Celui-ci fit venir en France Ingrid Bergman et l'emmena sur les hauts lieux de la geste johannique : Domremy, Orléans, Reims, Rouen, où l'actrice fut partout chaleureusement accueillie, comme une réincarnation de Jeanne.

Mais sa liaison avec Roberto Rossellini pendant le tournage de *Stromboli*, son départ pour l'Italie, le divorce qu'elle demande à son mari Petter Lindström et l'abandon de sa famille font scandale en Amérique. C'est alors qu'elle écrit cette lettre au père Doncœur.

*Stromboli, le 1<sup>er</sup> mai 1949*

*Mon cher père Doncœur,*

*Combien je vous blesse, et combien je vous ai déçu ! Combien tous les mots gentils que vous m'avez dits paraissent aujourd'hui ridicules ! Et combien il est difficile de déchoir aux yeux des gens qui ont bonne opinion de vous et qui vous ont accordé leur amour ! Dans tous les commérages et toutes les histoires qui circulent en ce moment, je crois qu'il y a beaucoup de mensonges, d'inventions de personnes mal intentionnées. Mais il y a aussi une part de vérité. Je suis bouleversée de voir ma vie privée étalée en public, que tout ce que je fais et tout ce que je dis, que même mes télégrammes et mes coups de téléphone, tout cela soit communiqué aux journaux. Je peux très bien imaginer à quel point mon mari en souffre, comme j'ai dû les blesser, les humilier, lui et Pia. C'est vrai que j'ai écrit à mon mari pour lui demander le divorce. Je croyais mieux et plus honnête de le faire tout de suite.*

*Je n'ai jamais imaginé qu'en lui disant ce que je pensais, je pourrais déclencher un pareil scandale. Petter est actuellement en Italie, pourchassé par la presse. Je n'ai pas pu quitter l'île pour aller le rejoindre, car la mer était trop mauvaise. Je suis accablée en pensant à la tragédie qui, par ma faute, s'est abattue sur ma famille et les gens mêlés à mes films. Je me rends compte du tort que j'ai fait à notre Jeanne. Il m'est impossible de nier ces rumeurs, impossible de garder le respect des gens. Le problème est trop difficile pour que je puisse le résoudre ; il m'est trop difficile de vivre sous le regard des gens. Ainsi, je veux espérer que si j'abandonne ma carrière et que je disparaissais, je pourrai du moins éviter que Jeanne ait à souffrir de ma disgrâce. J'ai écrit à M.Breen<sup>1</sup>, à Hollywood, pour lui annoncer ma résolution, dans l'espoir que les films que j'ai déjà faits ne seront pas interdits et que les gens concernés n'auront à subir aucun tort par ma faute. Avec toute mon amitié.*

*Ingrid*

C'est dans son autobiographie qu'Ingrid Bergman publia cette lettre qu'elle n'avait, pour des raisons qu'elle ne s'était jamais expliquées, jamais envoyée à son destinataire<sup>2</sup>.



---

<sup>1</sup> Joseph Breen (1888-1965) était le directeur de la *Production Code Administration*, chargée d'appliquer le « Code Hays », c'est-à-dire le code de censure cinématographique.

<sup>2</sup> *Ma Vie*, Fayard, 1980.

# Études

Bernard Timbal Duclaux de Martin



**PAULIN ENFERT**  
**LE JONGLEUR DE DIEU**

*cerf*

■ l'histoire à vif

**Paulin Enfert, « la Mie de Pain »,  
les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul et Charles Péguy<sup>1</sup>**

*Bernard Timbal Duclaux de Martin  
Association des amis de Paulin Enfert  
& Romain Vaissermann  
Amitié Charles Péguy*

**Paulin Enfert et le patronage Saint-Joseph**

Paulin Enfert (ill. 1) est né à Nevers en juillet 1853, second enfant d'une famille modeste. Quatre ans plus tard, son père, corroyeur de profession, émigre à Paris et la famille Enfert s'installe dans le XIII<sup>e</sup> arrondissement qui est à cette époque un des plus pauvres de la capitale, peuplé notamment d'ouvriers tanneurs et de chiffonniers. Élevé dans la religion catholique, Paulin Enfert fréquente l'école communale dirigée par les frères des écoles chrétiennes après avoir fréquenté un temps, à Gien, le collège des Barnabites.

Il a tout juste 17 ans lorsqu'éclate la guerre de 1870. Courageux et patriote, il n'hésite pas à s'engager malgré son jeune âge pour défendre sa patrie. C'est donc en soldat qu'il vit le siège de Paris par l'armée prussienne, son lot de bombardements, de rationnements et, en fin de compte, l'amertume cuisante de la défaite.

Rendu à la vie civile après l'armistice du 23 janvier 1871, Paulin Enfert est envoyé par ses parents se reposer à Gien dans sa famille maternelle ; il n'assistera donc pas aux événements sanglants de la Commune.

De retour à Paris le 26 mai, il parcourt les rues de son quartier où les combats entre les Communards et l'armée versaillaise ont fait de très nombreuses victimes, dont les cadavres jonchent encore

---

<sup>1</sup> Article qu'il eût été impossible d'écrire sans le remarquable livre pionnier de Bernard Timbal Duclaux de Martin : *Paulin Enfert, le jongleur de Dieu* (Cerf, 2013), dont la couverture figure ci-contre. [N.d.l.R.]

les pavés. Parmi eux, ceux de cinq religieux, les frères dominicains d'Arcueil, massacrés la veille par les Communards avenue d'Italie. Ces violences anticléricales annoncent déjà les tensions religieuses de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, prémices de la laïcisation de la société à venir. Le spectacle de ces massacres fratricides va contribuer pour beaucoup à forger sa vocation d'apôtre moderne et sera un puissant catalyseur de ses engagements et actions futurs.

Dès 1870, Enfert commence à se produire comme artiste dans les cercles catholiques ouvriers et autres œuvres chrétiennes de jeunesse de l'époque. Il y organise des spectacles de prestidigitation avec un talent indéniable, y gagnant même le surnom flatteur de « jongleur de Dieu », tel saint François d'Assise. D'un point de vue professionnel, après s'être essayé à différents métiers, il rentre en 1885, à 32 ans, comme employé à la Compagnie d'Assurances Générales, rue Richelieu, poste qu'il conservera toute sa vie.



1. Paulin Enfert (ca. 1914).

Chrétien engagé dans la vie de sa paroisse, Saint-Marcel de la Maison-Blanche, avenue d'Italie, membre de la conférence Saint-Vincent-de-Paul locale, il assure dans ce cadre le catéchisme des

jeunes et les prépare à la première communion. À partir de 1887, il commence à rassembler quelques dizaines de garçons désœuvrés du quartier dans les fossés des fortifications de Paris pour les occuper les dimanches et leur enseigner le catéchisme. Mais rapidement, Paulin Enfert se rend compte qu'il lui faudrait prendre en charge non seulement l'éducation religieuse de ces jeunes, mais également leur formation culturelle, sociale et sportive...

L'année suivante, il trouve heureusement dans la personne d'un notable de la paroisse Saint-Roch, Jules Nollevall, qui lui loue un premier terrain rue Bobillot, l'occasion de pérenniser son initiative en créant le patronage Saint-Joseph de la Maison-Blanche (ill. 2), dont il devient directeur. Ancêtres de nos centres aérés modernes, les patronages sont des œuvres catholiques de jeunesse destinées à occuper les enfants en dehors de l'école et à assurer leur persévérance religieuse.



2. Patronage Saint-Joseph. « Cour des Petits », sur le site de la rue Bobillot (ca. 1905).

Les premiers bâtiments du patronage sortent lentement de terre, financés par des dons et des sermons de charité, tandis que le nombre de jeunes fréquentant le patronage Saint-Joseph ne cesse

d'augmenter, atteignant bientôt plusieurs centaines. Enfert se procurant à bas prix de nombreux costumes de théâtre, tous défilent en marins ou en chasseurs alpins le 8 mai, en l'honneur de Jeanne d'Arc, de la place Saint-Augustin à la Place des Pyramides.

En 1891, il est décidé d'ériger sur une partie du terrain du patronage une nouvelle église qui deviendra Sainte-Anne de la Maison-Blanche (ill. 3). Sa construction débute en 1894 et s'achèvera en 1912. En remplacement de la portion de terrain occupée par la nouvelle église, Paulin Enfert acquiert un second terrain, situé non loin de là, rue Charles-Fourier et entreprend à partir de 1899 d'y continuer le développement de son patronage.



3. Église Sainte-Anne de la Maison-Blanche en construction, photographiée depuis la rue Charles-Fourier (ca. 1900).

Car il foisonne d'idées ! Outre le patronage accueillant les jeunes de neuf ans à leur majorité, il crée au fil des ans un secrétariat et un vestiaire pour les pauvres, monte sur pieds deux petites conférences Saint-Vincent-de-Paul visitant des familles pauvres ou des personnes âgées du quartier, place des enfants en apprentissage, adopte des orphelins et organise régulièrement des sorties de groupes à la campagne pour les enfants. Il fait également construire rue Bobillot un théâtre où, deux fois l'an, les jeunes du patronage préparent et interprètent des pièces de théâtre ; lors de l'inauguration de cete nouvelle salle, en mars 1893, c'est la *Jeanne d'Arc* de Jules Barbier qui est montée pour une représentation unique, avec la collaboration du propre secrétaire de Sarah Bernhardt. Sur le nouveau site de la rue Charles-Fourier, les enfants du patronage joueront aussi des pièces de théâtre (ill. 4). En 1897, Enfert crée un second patronage rue Gandon, dans le quartier des Malmaisons, qui donnera lui aussi naissance à une seconde paroisse : Saint-Hippolyte.



4. Kermesse dans la cour du patronage, sur le site de la rue Charles-Fourier (ca. 1905). Au centre du « chalet », une enseigne éphémère : « Théâtre ».

Ses œuvres ne se limitant pas à Paris, Enfert acquiert à Gien plusieurs pavillons et y crée en 1903 le *Hameau Familial de Gien-*

*Montbricon* où il reçoit, à la manière de gîtes, les familles d'anciens du patronage pour qu'ils puissent y séjourner et s'y reposer à une époque où les congés payés n'existent pas encore !

### **Paulin Enfert et « la Mie de Pain »**

De toutes les initiatives charitables que l'on doit à Enfert, la plus fameuse reste incontestablement l'œuvre de « la Mie de Pain » (ill. 5-6), qui, parvenue jusqu'à nous, reste encore en notre siècle une des plus importantes structures d'accueil et d'hébergement d'urgence de France.



5. Files d'attente devant l'entrée de « la Mie de Pain » sur le site de la rue Charles-Fourier ouvert en 1900 (ca. 1900) : hommes à gauche, femmes, et enfants à droite (avec les plus âgés ou les malades), séparés à l'extérieur comme à l'intérieur du réfectoire.

L'idée de « la Mie de Pain » est née un soir de décembre 1891. Ce jour-là, un groupe d'enfants de la petite conférence Saint-Vincent-de-Paul ouverte en 1889 pour aider les pauvres se désolent de n'avoir rien à offrir à manger aux pauvres qu'ils visitent. L'un de ces enfants, ayant observé un oiseau mangeant des miettes de

pain jetées à terre, a cette réflexion : « On donne bien du pain aux oiseaux, pourquoi ne pas en demander pour nourrir les gens ? » Avec l'idée de créer une sorte de soupe populaire, le petit groupe se met en quête de matériel, organise une collecte de nourriture auprès des commerçants du quartier, installe une marmite dans les locaux du patronage et accueille, le premier soir, près d'une vingtaine de personnes. Le bouche à oreille aidant, il en viendra toujours davantage, jusqu'à plusieurs centaines !



6. File d'attente devant le réfectoire, à l'intérieur des locaux (ca. 1905).  
Paulin Enfert est à droite, coiffé d'un béret.

« La Mie de Pain » est née. Chaque hiver depuis cette date, elle ouvre le soir de Noël pour plusieurs mois et offre un bol de soupe à tous ceux qui se présentent. L'œuvre de « la Mie de Pain », dont de nombreux journaux font régulièrement l'écho, devient rapidement populaire. Paulin Enfert voit dans « la Mie de Pain » un moyen d'initier les jeunes du patronage à l'exercice concret de la charité. Lui-même y est très souvent présent, entamant le service par une prière. On y verra également de futures personnalités, tel Charles Péguy encore étudiant, venir aider les enfants du patronage qui sont à la tâche pour la préparation de la soupe, le service en salle ou la vaisselle (ill. 7-12).



7. Cuisines de « la Mie de Pain » (ca. 1905).



8. Corvée d'épluchure à « la Mie de Pain »  
à la fin de la journée des écoliers et apprentis (ca. 1905).



9. Trempage de la soupe à « la Mie de Pain »  
par les apprentis et les ouvriers du patronage (ca. 1905).



10. Réfectoire de la rue Charles-Fourier (ca. 1902), mis en service en 1902 et encore d'usage aujourd'hui. Deux devises murales : « *Aimez-vous les uns les autres* » et « *Dieu et Patrie* ». Au fond, deux affiches antialcooliques : *L'alcool, voilà l'ennemi* (tableau mural Colin n° 6, recto), *L'alcool empoisonne lentement* (verso).



11. Apprentis et jeunes ouvriers servant en salle (ca. 1905), qui posent devant le buste marbre (qui figura à l'Exposition universelle de 1900) du chocolatier et mécène Jules Lombart (1830-1915). Deux affiches antialcooliques : *L'alcool, voilà l'ennemi* (6), *Ni alcool, ni air confiné* (14).



12. Écoliers et apprentis effectuant la plonge (ca. 1905).



13. Le secrétariat des pauvres (ca. 1905), créé en 1893, était ouvert trois soirs par semaine. À droite, Enfert, coiffé d'un béret.

Ne peut-on pas imaginer Péguy aidant l'œuvre de Paulin enfert en voyant ce jeune homme, caché sur la photographie 13, s'occupant du secrétariat offert aux pauvres ?

Tout entier consacré à son patronage qui occupe, après son travail, ses soirées et ses dimanches, Paulin Enfert vit très humblement voire pauvrement, consacrant tous ses revenus et son temps au développement de ses œuvres. Resté célibataire, il décèdera paisiblement à Gien, dans son domaine de Montbricon, le premier septembre 1922, à l'âge de 69 ans, entouré de plusieurs anciens du patronage. Rapatrié sur Paris, son corps sera inhumé non loin de ses œuvres au cimetière de Gentilly.

À sa suite, près d'une quinzaine de directeurs, d'abord des prêtres, puis des laïcs, sauront pérenniser ses réalisations et les feront évoluer au fil des décennies. De nos jours, si le patronage Saint-Joseph n'existe plus en tant que tel, victime de la disparition de ce type de structure dans les années 1960, l'Union Sportive de la Maison-Blanche (l'USMB), créée en 1909 à partir des activités sportives du patronage (ill. 14), est en revanche toujours là.



14. Salle de gymnastique, édifée en 1900 sur le site de la rue Charles-Fourier (ca. 1905). Au-dessus de la porte, un panneau : « Défense de fumer » (*Le Petit Faubourien*, revue du patronage, ne cesse de dénoncer les méfaits du tabac).

À l'ombre de l'église Sainte-Anne de la Butte-aux-Cailles, les anciens locaux du patronage ont cédé la place à un foyer de jeunes travailleurs ouverts en 1969. De son côté, « la Mie de Pain », constituée en 1920 en « association loi de 1901 » et reconnue d'utilité publique en 1984 reste désormais ouverte toute l'année. Au-dessus, le Refuge, ouvert en 1932 et fort de ses 300 lits, reste en 2014 une des plus importantes structures de ce type en France. En 2011, de très importants travaux y ont été entrepris afin de remplacer les plus anciens locaux datant de l'époque d'Enfert par de nouvelles structures d'accueil modernes, ce, afin de continuer à faire face à une misère hélas toujours d'actualité.

Comparé à d'autres figures de la charité chrétienne ayant œuvré en faveur des plus démunis telles Saint Vincent de Paul, Frédéric Ozanam ou encore sœur Rosalie Rendu, le cas de Paulin Enfert est atypique voire unique à plus d'un titre : simple laïc dans une Église encore majoritairement cléricale, il n'est de surcroît qu'un modeste employé menant de front sa vie professionnelle et la responsabilité de ses multiples œuvres qui l'occupent soirs et week-end.

Il y a aussi la figure originale du « jongleur de Dieu » à la fois prestidigitateur, saltimbanque, conteur, musicien, comédien et qui se servira largement de ses talents pour attirer les jeunes, les instruire, leur procurer un emploi et les aider à débiter dans la vie.

Enfert est également le produit de son époque, marquée par l'esprit du mouvement vincentien, dont il était membre et auxquelles ses œuvres resteront toujours attachées. Ce mouvement met l'accent sur le service aux plus défavorisés dans un esprit de charité chrétienne, et fait voir le visage du Christ dans celui des plus pauvres. En cela, « la Mie de Pain » constituait pour les jeunes qui y servaient la soupe une véritable école de charité.

Plusieurs témoignages rapportent enfin que Paulin Enfert manifestait une dévotion toute particulière pour la Vierge Marie et pour le Saint-Sacrement. Il était ainsi très attaché à la Fête-Dieu et tenait à ce que celle-ci passe par la cour de son patronage.

En 2010, les 100 ans de la paroisse Sainte-Hippolyte ont été l'occasion d'annoncer l'ouverture d'une enquête par l'Église en vue d'une éventuelle béatification de l'ancien « jongleur de Dieu ».

### **Péguy et « la Mie de Pain »**

Péguy a connu « la Mie de Pain ». Comme ni Henri Roy ni Daniel Halévy ni Jules Riby ni Léon Deshairs ni Pesloüan n'ont laissé de témoignage sur le sujet, nous laisserons la parole à Ernest (le futur Jérôme) Tharaud (acteur au même titre que Péguy), à l'abbé Pierre Batiffol, à Louis Baillet et à Henry Lardennois.

C'est Baillet qui, le premier au sein du cercle des proches de Péguy, a fréquenté « la Mie de pain », œuvre charitable issue des activités du patronage Saint-Joseph de la Maison-Blanche, dans le quartier de la Butte-aux-Cailles. Baillet finit par l'appeler familièrement « le Pain »<sup>1</sup>. Il en parle à l'aumônier de Sainte-Barbe, l'abbé Batiffol, qui trouva bon dans le courant de l'année 1893-1894 (et ce dès l'hiver) d'aider à la distribution de la soupe aux pauvres du quartier. Les jeunes de l'aumônerie partaient donc un ou deux soirs par semaine donner la soupe dans un « hangar » à « deux ou trois cents miséreux »<sup>2</sup>. L'année suivante, 1894-1895, Péguy continuait d'accompagner le groupe de Sainte-Barbe<sup>3</sup>, y compris la nuit de Noël<sup>4</sup>. Tharaud et ses amis devisaient à l'aller comme au retour : « Nous réformions hardiment la société. »<sup>5</sup> Cette année-ci, le Breton Joseph Lotte était de la partie, venant à 19 ans d'arriver dans le groupe et chantant volontiers sur la route des fortifs de « joyeuses chansons d'appareillage »<sup>6</sup>. Un jour que pain et légumes

---

<sup>1</sup> Dom Louis Bergeron, *L'Ami bénédictin de Péguy*, Dom Louis Baillet, tapuscrit, 1975, p. 80.

<sup>2</sup> Frères Tharaud, *Notre cher Péguy*, Plon, 1926, pp. 44-45.

<sup>3</sup> Fr. Tharaud, *Notre cher Péguy*, *op. cit.*, p. 61.

<sup>4</sup> D. L. Bergeron, *L'Ami bénédictin de Péguy...*, *op. cit.*, p. 39.

<sup>5</sup> Lettre de Tharaud à l'abbé P. Batiffol en date du 3 décembre 1915 citée dans Pierre Pacary [pseud. de l'abbé Pierre Paris], *Un compagnon de Péguy : Joseph Lotte*, Gabalda, 1916, p. 10.

<sup>6</sup> Jeanne Marre, « Joseph Lotte et ses contemporains », *Cahiers universitaires catholiques*, n° 6-7, mars-avril 1961, p. 317.

manquaient à l'œuvre, l'abbé se souvient avoir lancé un appel à la générosité par voie de presse : grâce à la plume d'André Hallays au *Journal des débats*, 10 000 francs furent collectés. Ce jour était-il le 1<sup>er</sup> février 1895, où Tharaud réussit à collecter 150 francs dans toutes les classes de Sainte-Barbe, à l'admiration de Baillet<sup>1</sup> ? On ne sait, toujours est-il que le groupe de Sainte-Barbe partit aux Halles collecter des pommes de terre et les amena à l'institution dans une voiture à bras louée pour l'occasion<sup>2</sup>. De cette extrémité, Jean Delaporte tire une description erronément itérative : « dès l'aube on s'en allait aux Halles et charriait [...] le ravitaillement nécessaire à la soupe populaire »<sup>3</sup>.

Mais, pour les Tharaud, Péguy ne vit jamais dans cette occupation bénévole qu'une « préfiguration » de l'œuvre socialiste à accomplir à l'âge adulte.

Donnons ici plusieurs articles qui évoquent le travail de « la Mie de Pain » au temps où Péguy la fréquentait. On y trouvera l'écho de tel ou tel élément des témoignages des amis de Péguy.

Le 14 février 1894 on pouvait lire dans le *Journal des débats politiques et littéraires* un long article circonstancié<sup>4</sup> :

« Le patronage de la Maison-Blanche »

De tous ces quartiers qui font à Paris comme une ceinture de misères, la Butte-aux-Cailles est peut-être celui où la pauvreté s'étale davantage.

Un employé de la Compagnie d'assurances générales, habitant l'arrondissement depuis plus de vingt ans, a, silencieusement, peu à peu, étendant chaque année son action bienfaisante, fondé une œuvre dont on ne saurait trop louer et le fonctionnement et le but.

Dans le quartier de la Maison-Blanche est établi depuis longtemps par les Frères des écoles chrétiennes un patronage

---

<sup>1</sup> D. L. Bergeron, *L'Ami bénédictin de Péguy...*, op. cit., p. 40.

<sup>2</sup> Abbé P. Batiffol, préface à P. Pacary, *Un compagnon de Péguy...*, op. cit., pp. IX.

<sup>3</sup> Jean Delaporte, *Péguy dans son temps et dans le nôtre*, 10/18, 1967, p. 20 (1<sup>re</sup> édition : Plon, 1944).

<sup>4</sup> Édition du matin, pp. 2-3.

exclusif à leurs élèves et qui, étant donné la prospérité de leurs écoles, a réuni un grand nombre d'adhérents. Mais les enfants des écoles laïques ne pouvaient faire partie de ce patronage et il importait d'en soustraire le plus grand nombre possible aux dangers de la rue.

C'est à cette œuvre que se consacra tout d'abord M. Enfert. Les débuts furent humbles. L'achat de quelques jouets : raquettes, croquet, ballons, etc., absorba les premiers fonds dans les premiers jours du printemps de 1887. Les grandes chaleurs ne tardèrent pas à se faire sentir. Or, si les fosses des fortifications, où jouaient les enfants, offrent un champ assez vaste pour les parties les plus mouvementées, en revanche, il serait fort inutile d'y chercher la moindre fontaine. C'est alors que M. Enfert s'avisait d'acheter la fontaine d'un marchand de coco qui se retirait des affaires, – sans doute après fortune faite. Mais le matériel des jeux s'augmentant sans cesse, il fallut songer à lui donner un abri : une roulotte de saltimbanques – une véritable occasion ! – lui en servit. Et ce fut là l'embryon de l'installation d'aujourd'hui, qui comprend un bâtiment construit sur le modèle du pavillon de l'Alimentation qui figura à l'Exposition de 1889, mais approprié aux services de l'œuvre.

Tant qu'il n'eut pas un local à lui, le patronage de la Maison-Blanche ne pouvait, en effet, être sûr du lendemain.

Maintenant, tout danger est écarté. L'immeuble du 64 de la rue Bobillot renferme, outre des salles de jeux pour les enfants d'âges différents, une salle des Fêtes qui peut contenir 400 personnes et où quatre fois par an sont données des représentations qui obtiennent, on peut le penser, le plus grand succès auprès du jeune auditoire, d'autant plus que les acteurs font tous partie du Patronage. La dernière pièce qu'ils ont représentée était *La Fille de Roland* et ni Ganelon, ni Charlemagne, ni Gerald ne firent, paraît-il, mauvaise figure.

Quant aux décors, ils sont brossés par les élèves de l'École des Beaux-Arts qui font partie du Cercle catholique des étudiants. Un grand nombre des membres de ce cercle viennent passer leurs dimanches au Patronage et apportent à l'Œuvre le plus dévoué concours. Au besoin, ils n'hésitent pas à mettre la main à la pâte ; le mot doit être pris dans toute son extension, nous le verrons plus loin.

### *La caisse d'épargne*

Sur l'Œuvre principale, qui reste le Patronage des enfants des écoles laïques, sont venues se greffer plusieurs autres Œuvres également remarquables.

De ce nombre est la caisse d'épargne du Patronage qui reçoit chaque dimanche les dépôts, à partir de deux sous. Ces dépôts sont eux-mêmes placés à la caisse d'épargne ; mais, au lieu de ne verser au déposant que l'intérêt de 2½ % que donne l'institution de l'État, le Patronage porte cet intérêt à 4 %.

### *La bibliothèque*

Une des principales salles de l'immeuble de la rue Bobillot est affectée à la bibliothèque, relativement importante, grâce aux dons nombreux qui ont été faits. Le Patronage accepte, en effet, tous les livres qu'on lui envoie. Dès leur arrivée, ces livres sont classés : les uns, ceux qui sont trop spéciaux, – livres de droit, de sciences, de médecine, – pour pouvoir être utilement mis entre les mains des jeunes gens du Patronage, sont donnés discrètement à des étudiants trop pauvres pour en faire l'achat, et qui en ont besoin pour poursuivre leurs études ; les autres sont prêtés chaque dimanche et peuvent être gardés trois semaines.

### *Le placement de l'apprentissage*

Cette Œuvre est peut-être celle dont on attend les plus heureux résultats.

Une vingtaine d'étudiants du Cercle catholique ont accepté la mission de rechercher partout et sans cesse des emplois vacants. Dès qu'une place d'apprenti leur est signalée, ils font une enquête sur la moralité du patron, sur la tenue de l'atelier, et, si cette enquête est favorable, ils vont trouver le fabricant, s'informent des conditions que doit remplir l'apprenti demandé, qu'ils n'ont pas ensuite de peine à trouver parmi les 600 enfants inscrits au Patronage. La seule condition imposée est que le repos du dimanche soit observé.

Une fois en apprentissage, l'enfant n'échappe pas à l'action bienfaisante du Patronage. Un livret lui est remis, sur lequel, à la fin de la semaine, le patron inscrit la note *mal, assez bien, bien* ou *très bien*. Ce livret, l'enfant doit le montrer, chaque dimanche, au Patronage. Des bons points correspondent à ces notes et tous les

deux mois ont lieu, dans la grande salle des Fêtes, des ventes aux enchères de linge et de vêtements, payables en bons points.

*Le vestiaire des pauvres*

Douze cents vêtements ont été distribués, cet hiver, aux pauvres du quartier.

La plupart de ces vêtements pour hommes, femmes et enfants, sont neufs et sont donnés par quelques personnes charitables ; mais le Patronage reçoit également avec reconnaissance les vieux vêtements qu'on veut bien lui envoyer.

Des ouvrières du quartier : blanchisseuses, repasseuses, couturières, trop pauvres pour donner leur obole à l'Œuvre, lui ont spontanément offert de laver, de repasser, de reprendre gratuitement ces vêtements. C'est ainsi que les déshérités de la fortune eux-mêmes apportent leur pierre à cet édifice de charité.

Enfin, les jeunes gens du Patronage, divisés en deux groupes, visitent le dimanche à domicile les vieillards et leur distribuent de petites sommes prélevées, chaque semaine, sur leurs modestes salaires.

Mais ce n'est pas tout les jeunes gens ont aussi songé à donner aux pauvres des secours quotidiens, – sous forme d'aliments sains et abondants.

M. Enfert voulut, vainement remonter à ces jeunes enthousiastes de charité qu'ils n'avaient pas de fonds et que, pour faire une soupe, il faut du matériel, du saindoux et des légumes – et que tout cela se paye.

Ce fut peine perdue. Pour la première fois peut-être le pasteur ne fut pas écouté de son troupeau ; mais il ne s'en plaignit pas trop.

Et c'étaient les enfants qui avaient eu raison. Quêtes, dons, cotisations permirent d'acheter le matériel nécessaire. Le premier mois, on servit 50 soupes cette année ; on en distribua jusqu'à 300, – et cela pendant quarante jours.

Pour épargner le coût de la main-d'œuvre, ce sont les sociétaires eux-mêmes, aidés de quelques étudiants du Cercle catholique, qui ont tenu à payer de leur personne, qui épluchent les légumes, distribuent les gamelles, font le service.

Chaque gamelle contient 1 litre 1 quart de soupe. Cette soupe comprend 300 grammes de pain, 150 grammes de légumes et 30 grammes de saindoux.

Afin d'éviter que les habitués des asiles de nuit ne vinsent faire une concurrence redoutable aux pauvres du quartier, la soupe n'était distribuée qu'à huit heures et demie, soit une demi-heure après la fermeture des portes de ces asiles.

Néanmoins, dès quatre ou cinq heures au plus tard, une queue se formait devant le Patronage, tellement compacte, que l'on fut obligé de demander que deux gardiens de la paix fussent chargés de maintenir l'ordre dans cette foule affamée.

En prenant congé de M. Enfert, l'un d'eux, lui glissant une pièce de cent sous dans la main, lui dit : « Mon collègue et moi, nous ne sommes pas riches ; mais nous nous connaissons en fait de misère, et ce sont là vraiment des malheureux que vous empêchez de mourir de faim. Nous nous sommes cotisés pour réunir cet écu et c'est de grand cœur que nous vous le donnons. »

Le 3 février 1895, le *Journal des débats politiques et littéraires* revient sur le sujet en détail et en première page<sup>1</sup> :

Il y a un an environ, un de mes collaborateurs vous entretenait déjà de l'Œuvre de « la Mie de Pain » et de son charitable fondateur, M. Enfert, directeur du patronage de Saint-Joseph-de-la-Maison-Blanche. Ne m'en veuillez point d'y revenir.« La Mie de Pain » fait beaucoup de bien dans un des faubourgs les plus misérables de Paris. La rigueur de la saison rend ses charges toujours plus lourdes et ses ressources sont épuisées. Chaque soir, vers huit heures, rue Bobillot, au coin de la rue de Tolbiac, quatre ou cinq cents pauvres viennent s'amasser à la porte du patronage où on leur doit servir une soupe chaude. Si l'on ne vient au secours de M. Enfert, sa porte sera bientôt fermée et des malheureux mourront de faim dans la rue.

L'argent seul fait défaut. Car les dévouements ne manquent point à cette Œuvre de charité. Elle a été créée, et c'est là sa belle originalité, par les apprentis et les jeunes ouvriers. que M. Enfert réunit et élève dans son patronage. Ceux-ci viennent tous les soirs, après leur travail, préparer le repas des pauvres, avant

---

<sup>1</sup> Édition du soir ; nous corrigeons systématiquement « Anfert » et « Fonssagrive » en « Enfert » et « Fonssagrives ».

même d'avoir pris le leur. Ils sont à la fois les cuisiniers et les serviteurs des misérables.

Ils ne sont point seuls. Ils ont, comme collaborateurs, dans leur tâche charitable, les étudiants du Cercle du Luxembourg. Il y a quelques jours, comme la marmite était vide, ces jeunes gens eurent, pour la remplir, l'idée de s'adresser aux dames de la Halle. Celles-ci leur firent le meilleur accueil et entassèrent des provisions dans les petites voitures amenées par les étudiants. Certaines voulurent même y joindre leur aumône. Mais la police intervint et déclara aux quêteurs qu'il est défendu de mendier même pour les autres. Les étudiants s'emploient eux-mêmes, le soir, au service des pauvres. Ils viennent de leur Cercle par escouade ; ils passent le tablier blanc et travaillent avec ardeur à préparer la soupe. Le directeur du cercle, M. l'abbé Fonsagrives, les accompagne et les dirige. Tout autour d'une grande salle nue, dont les murs sont blanchis à la chaux et dont un crucifix est le seul ornement, sont disposées de longues tables. Au centre sur une table carrée sont rangées les gamelles, semblables à des gamelles de soldats. Les pauvres sont introduits par une petite porte. Cent cinquante seulement peuvent prendre place à la fois. Il y a donc chaque soir trois et même quatre fournées successives. Ils s'asseyent sans bruit, soufflant dans leurs doigts raidis. Après l'attente sous le ciel froid, la chaleur de la salle leur donne un instant de muette stupeur. Ils ont un sourire fugitif lorsqu'on leur sert leur soupe. Certains se jettent dessus avec une avidité fébrile. Les effrayants spécimens de toutes les douleurs. Des femmes avec leurs petits enfants grelottants et blêmes, de jeunes hommes comme hébétés par le froid et la faim, de vieux rôdeurs chevelus et hirsutes. On les devine, car on n'ose les observer dans la crainte qu'ils ne saisissent ce mouvement de curiosité apitoyée et qu'une souffrance d'amour-propre, si légère qu'elle soit, ne leur gâte la joie qu'ils ont à avaler la gamelle chaude.

Avant qu'ils ne commencent à manger, un prêtre a récité « Notre Père qui êtes aux cieus ». Et le souvenir de la vieille prière s'est réveillé soudain au fond de ces âmes endolories. Car presque tous la murmurent ensemble tête nue et des regards se tournent vers le crucifix.

La soupe finie, ils se lèvent tristement pour faire place à ceux qui attendent à la porte et ils retournent dans la nuit glacée. Où dormiront-ils ? Quelques-uns pourront coucher à l'Hospitalité

de Nuit. Mais, par ces terribles nuits d'hiver, les refuges sont encombrés. Il y a quelques jours, un des hôtes de « la Mie de Pain » alla se coucher dans un trou sur les fortifications et il y mourut de froid. M. Enfert pensa d'abord à offrir un gîte à ces malheureux dans son patronage. Mais il dut y renoncer, ne possédant ni le personnel ni le matériel nécessaires. Il distribue maintenant à ceux qui n'ont point d'abri des bons de logement grâce auxquels ils sont accueillis dans les garnis du quartier. Mais pour cela encore, il faut qu'on vienne à son aide.

Lorsque la distribution est terminée, apprentis, ouvriers et étudiants retroussent leurs manches, nettoient les tables, balayent le plancher et rincent les gamelles. Voilà ce que j'ai vu. Je trouverais quelque impudeur à insister sur le spectacle de ces détresses lamentables ; en pareille matière la « littérature » est impie. Je n'ose pas non plus trop vanter les dévouements des jeunes gens qui donnent leur temps et leur peine aux « soupes » de « la Mie de Pain », ils s'offenseraient de mon éloge comme d'une sorte de « réclame ». Je souhaite seulement que leur charitable exemple soit suivi. Et, m'adressant aux lecteurs des *Débats*, je leur demande, par pitié pour ceux qui ont froid et faim, d'envoyer leur aumône à M. Enfert, 64, rue Bobillot. J'ai entendu, hier, ce mot abominablement cruel échangé entre deux patineurs qui se rendaient au Bois « Heureusement que le froid persiste. » Que tous ceux qui ont, ces jours-ci, prononcé cette phrase banale mais barbare, l'expient en faisant la charité.

*André Hallays*

Les « Renseignements utiles » du Gaulois<sup>1</sup> sont pour leur part assez succincts :

Au moment de la rentrée des lycées et collèges, nous croyons bon de rappeler aux parents qu'une œuvre excellente réunit 18, rue du Luxembourg, les lycéens internes qui sortent le dimanche à Paris.

Cette association, connue sous le nom de Petite Conférence Saint-Médard des lycéens, a rendu depuis sept ans aux familles les plus grands services.

S'adresser à M. Fonsagrives, 18, rue du Luxembourg, pour tous renseignements.

---

<sup>1</sup> 1<sup>er</sup> octobre 1895, p. 4.

L'année suivante, le *Journal des débats politiques et littéraires* précise le fonctionnement de l'œuvre<sup>1</sup> :

L'hiver dernier, à cette même place, je vous ai exposé de mon mieux la grande utilité de cette Œuvre charitable. Peut-être l'avez-vous oublié. Mais la générosité avec laquelle les lecteurs des *Débats* répondirent alors à mon appel me fait un devoir de m'en souvenir.

L'âme de cette Œuvre est un homme de bien qui s'appelle M. Enfert et qui est directeur du patronage de Saint-Joseph-de-la-Maison-Blanche. C'est dans le réfectoire de son patronage que, chaque soir d'hiver, on sert la soupe à tous les pauvres qui se présentent. Ses auxiliaires sont les apprentis du patronage, les étudiants du Cercle du Luxembourg et toutes les personnes qui veulent bien venir se joindre à ces jeunes gens. La saison dernière fut très rude, on se le rappelle. Les pauvres affluaient à « la Mie de Pain ». Les ressources étaient épuisées. Ce fut alors qu'un grand nombre d'âmes charitables s'émurent et vinrent au secours de l'Œuvre. Grâce à elles la soupe fut donnée aux pauvres jusqu'aux derniers jours de l'hiver.

Non seulement M. Enfert et ses collaborateurs purent de la sorte assurer les distributions ; mais, sur l'argent recueilli, on a amélioré pour cette année le matériel et l'installation ; ils en avaient besoin.

La foule des pauvres était obligée jusqu'à l'heure de la soupe de demeurer dans la rue sous la neige ou la pluie. On a disposé près de la porte une banne de toile. Elle n'est point encore assez grande pour que tout le monde puisse s'y abriter. Mais du moins les femmes et les petits enfants peuvent attendre à couvert.

L'an dernier, la cuisine était trop étroite pour qu'on pût y tremper la soupe et la moitié du réfectoire était perdue. On a organisé une sorte d'office. Toutes les tables sont libres. Et, de la sorte, cent cinquante personnes peuvent, maintenant, prendre place dans le réfectoire. L'attente dans la rue est ainsi abritée.

On a pu aussi s'intéresser plus efficacement au sort des pauvres gens que la misère conduit là chaque soir. On en a logé beaucoup qui n'avaient plus de logis. On en a sauvé d'autres de l'expulsion dont ils étaient menacés par leur propriétaire. On en a vêtu qui n'avaient plus sur le corps que des haillons, car il y a

---

<sup>1</sup> 19 janvier 1896, rubrique « Au jour le jour ».

au patronage un vestiaire où l'on reçoit tous les vieux vêtements qu'un comité de dames charitables répare et remet en état. On a conseillé et tiré d'embarras bien des malheureux et bien des malchanceux ; car, deux fois par semaine, des étudiants en droit et de jeunes avocats donnent des consultations gratuites : c'est le secrétariat des pauvres, qui ne fonctionne pas seulement à Copenhague, comme paraissait se l'imaginer naguère M. Hugues Le Roux. Enfin M. Enfert espère pouvoir bientôt ouvrir, avec le concours de quelques médecins, une salle de consultations médicales avec traitement gratuit des maladies de la poitrine.

C'est ainsi que la Mie de Pain se développe et se développera encore, si la charité publique lui prête vie. En 1894-95, on a distribué environ 32 000 litres de soupe. Cette année, ce chiffre sera évidemment dépassé. Chaque soir, les pauvres convives deviennent plus nombreux. Jeudi dernier, près de 900 malheureux se sont présentés au réfectoire de la rue Bobillot. Et cette affluence ira toujours grandissant. Car, il y a quelques jours, le Conseil municipal a créé un abri dans des terrains tout proches du patronage et, naturellement, ceux qui viennent se chauffer aux braseros veulent profiter du voisinage de la Mie de Pain. Si l'Œuvre a pu soulager déjà quelques misères, c'est, je le répète, à nos lecteurs qu'elle le doit. Ceux-ci ne voudront pas l'abandonner. Qu'ils continuent donc, cette année, ce qu'ils ont si généreusement entrepris. Sans doute cette saison-ci paraît moins rigoureuse. Mais l'hiver n'est point fini. Et d'ailleurs, quelle que soit la température, qu'il neige ou qu'il pleuve, les pauvres ont faim. M. Enfert sera très heureux de recevoir les offrandes que vous lui enverrez. Mais faites mieux encore. Allez vous-même quelque soir à « la Mie de Pain ». Vous y serez bien reçu et ce que vous verrez vous inclinera à la charité mieux que mes paroles. Vous verrez le long défilé de toutes les misères navrantes et silencieuses. Vous verrez les apprentis et les étudiants occupés à servir la soupe, avec simplicité, avec bonne grâce et aussi avec ce respect dont doit toujours se voiler notre pitié pour les pauvres. Bientôt vous ferez comme eux ; vous passerez un tablier ; vous tremperez la soupe ; et quand vous remettrez à ces malheureux une gamelle chaude, ils vous diront un « merci » qui, je vous assure, vaut très cher ; et vous le payerez le prix qu'il vaut, en laissant votre aumône à l'excellent M. Enfert.

*André Hallays*

P. S. : C'est à M. Enfert, 64, rue Bobillot, qu'il faut adresser les offrandes pour la Mie de Pain. Quant aux vêtements, il suffit de prévenir par lettre M. Enfert, qui se charge de les faire prendre à domicile.

## Péguy et les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul

Baillet eut une autre idée en 1894-1895 : comme il présidait<sup>1</sup> « une conférence de Saint-Vincent-de-Paul formée de lycéens », il y invita Péguy, qui « accepta par amitié » malgré la prière qui ouvrait et fermait chaque séance ; il devint même président (ou « vice-président »<sup>2</sup> ?) de ladite conférence, le vice-président se chargeant de réciter le « Notre Père » avant que Péguy n'entre et après qu'il soit sorti<sup>3</sup>. Peut-être Péguy prit-il en fait la succession de Baillet à cause du départ de ce dernier au séminaire d'Issy<sup>4</sup>. Ces réunions « d'apprentissage » se tenaient au Cercle catholique des étudiants, au 18, rue du Luxembourg, dont c'était en 1895 le 43<sup>e</sup> anniversaire<sup>5</sup>. Péguy y assista « quelques mois » au souvenir de l'abbé Batiffol<sup>6</sup>, puis il tenta, dans le courant de 1895, de lancer à son tour une société de visiteurs des pauvres non confessionnelle en sollicitant Léon Ollé-Laprune<sup>7</sup>. On ne sait trop si le professeur, assez surpris de la proposition, accepta de patroner cette société, ni si la société fonctionna jamais. Il est possible que Péguy y songea seulement en octobre 1895, quand son ami Louis Baillet eut rejoint le séminaire d'Issy<sup>8</sup>.

---

<sup>1</sup> D. L. Bergeron, *L'Ami bénédictin de Péguy...*, op. cit., p. 40.

<sup>2</sup> D. L. Bergeron, *L'Ami bénédictin de Péguy...*, op. cit., p. 40.

<sup>3</sup> Fr. Tharaud, *Notre cher Péguy*, op. cit., pp. 61-62. Comment donc Péguy avait-il fait à « la Mie de Pain », le service des repas étant précédé du *Benedicite* ou du *Pater* (alors que les réunions du conseil du patronage commençaient et finissaient par un *Pater*) ?

<sup>4</sup> D. L. Bergeron, *L'Ami bénédictin de Péguy...*, op. cit., p. 50.

<sup>5</sup> D. L. Bergeron, *L'Ami bénédictin de Péguy...*, op. cit., p. 39.

<sup>6</sup> *FACP* 80, pp. 35-36.

<sup>7</sup> Abbé P. Batiffol, préface à préface à P. Pacary, *Un compagnon de Péguy...*, op. cit., pp. IX-X.

<sup>8</sup> Mais Péguy ne s'éloigna qu'à la rentrée 1897, après son mariage, selon le docteur Henry Lardennois dans « Mes rencontres avec Charles Péguy et

On le constate par cette anecdote : cette « Petite conférence Saint-Médard » née de l'hiver 1886-1887 comme nous l'apprend Louis Baillet<sup>1</sup> n'appartenait pas vraiment à la stricte observance de la grande Société de Saint-Vincent-de-Paul<sup>2</sup> ; mais le 21 mars 1887 elle y avait néanmoins été rattachée<sup>3</sup>.

Elle secourait les pauvres du quartier Mouffetard, en bonne entente avec la Mie de pain<sup>4</sup>. Les « Informations » du 3 décembre 1894 du *Journal des débats politiques et littéraires*<sup>5</sup> résument bien la situation :

En 1891, les apprentis et jeunes ouvriers du patronage de Saint-Joseph-de-la-Maison-Blanche, fondaient avec l'aide des étudiants du Cercle catholique, l'œuvre de « la Mie de pain », qui a pour but de distribuer des soupes aux malheureux pendant l'hiver. En 1893, l'œuvre a distribué 4500 soupes. Mais ses ressources sont assez restreintes et pour faire face aux nécessités de l'hiver qui commence, elle donnera, lundi prochain, au Cercle catholique, un concert avec, le concours de Mmes Reichenberg, de la Comédie française ; Deschamps-Jehin, de l'Opéra ; Landouzy, de l'Opéra-Comique Verteuil, de l'Odéon, et Sarah Bernhardt, et de MM. Truffier, Laugier, de la Comédie française ; Mouliérat, Soulacroix, Angelo, Darmant, Deschamp, de la Renaissance ; Mlles Yvonne Hardel, harpiste, et Juliette Dantin, violoniste, prêteront également leur concours, ainsi que de nombreux artistes de l'Opéra, de l'Opéra-Comique, de la

---

Paulin Enfert à l'œuvre de *la Mie de Pain* de la Maison-Blanche » (*Bulletin de la Société Médicale de saint Luc, saint Côme, saint Damien*, n° 2, février 1952, pp. 61-83 ; p. 9 dans *BACP* 5, pp. 4-9).

<sup>1</sup> D. L. Bergeron, *L'Ami bénédictin de Péguy...*, *op. cit.*, p. 39.

<sup>2</sup> Le vicomte Louis d'Hendecourt, président de la Société (1913-1924), protesta donc à tort à la mi-septembre 1916 contre ce qu'il croyait être une assertion hasardeuse d'Alexandre Millerand (renseigné en fait par Batiffol) parue dans la *Revue des Deux Mondes* (« Charles Péguy et ses premiers Cahiers », 1<sup>er</sup> septembre 1916, pp. 51-62). Cet officier d'artillerie en retraite n'était devenu vice-président qu'en 1909.

<sup>3</sup> D. L. Bergeron, *L'Ami bénédictin de Péguy...*, *op. cit.*, p. 43.

<sup>4</sup> D. L. Bergeron, *L'Ami bénédictin de Péguy...*, *op. cit.*, p. 46.

<sup>5</sup> Édition du matin, p. 3.

Comédie française, de l'Odéon et des principaux théâtres de Paris.

La vie de cette Petite conférence ne fut pas toujours de tout repos, ainsi qu'en témoigne les « Nouvelles diverses » du *Journal des débats politiques et littéraires*<sup>1</sup> :

Nous avons rendu compte, il y a quelques jours, d'une matinée donnée au Cercle catholique des étudiants en faveur de l'œuvre de « la Mie de Pain » et à laquelle Mme Sarah Bernhardt avait prêté son concours.

Un membre du cercle ayant publié à ce sujet, dans un journal du matin, une lettre, d'ailleurs non signée, dans laquelle il attaquait violemment et ses camarades et Mme Sarah Bernhardt, une certaine émotion se produisit parmi les membres du cercle, qui, pendant plusieurs jours, recherchèrent en vain l'auteur de ces attaques. Il vient de se faire connaître : c'est un M. Delsol. M. Maurice Bernhardt lui a envoyé aussitôt ses témoins, MM. Geoffroy et Breittmayer, en même temps que le bureau du cercle prononçait la radiation du membre mécontent.

M. Delsol a écrit à Mme Sarah Bernhardt une lettre d'excuses.

Par chance, une brochure éditée par le Cercle catholique des étudiants de Paris précisément à l'époque où Péguy le fréquente nous apprend que le cercle, sis au 18, rue du Luxembourg (notre rue Guynemer) et parfois désigné en abrégé comme le « cercle du Luxembourg », compte alors 600 membres, dont 207 nouveaux membres en 1894 et dont 300 sont dits « associés » aux « Grandes conférences » de Saint-Vincent-de-Paul<sup>2</sup>.

Le Cercle regroupe trois conférences de Saint-Vincent-de-Paul<sup>3</sup> qui s'occupent en tout de 150 familles<sup>4</sup> :

---

<sup>1</sup> 11 décembre 1894, édition du matin, p. 3.

<sup>2</sup> *Le Cercle catholique des étudiants de Paris*, Levé, 1894, p. 21. – Les auteurs en sont le président du Cercle : Barthélemy Terrat (1845-1910), chartiste, professeur de droit à l'Institut catholique, et l'aumônier : l'abbé Joseph Fonsagrives (1860-1920).

<sup>3</sup> *Le Cercle catholique des étudiants de Paris*, *op. cit.*, pp. 9-10.

<sup>4</sup> *Le Cercle catholique des étudiants de Paris*, *op. cit.*, pp. 33-34.

- la conférence Notre-Dame-de-la-Gare (lundi, 8h30) ;
- la conférence Saint-Marcel-de-la-Maison-Blanche (vendredi, 8h30) ;
- la Petite conférence Saint-Médard des lycéens (dimanche, 8h15).

Certaines conférences dites « de section » avaient un niveau disciplinaire, la conférence Ozanam était pluridisciplinaire, des conférences scientifiques et littéraires enfin s’ouvraient à tous, les lundis, mercredis et vendredis, y compris aux dames.

Mais « cette petite conférence Saint-Médard, créée au Cercle, une vraie perle »<sup>1</sup> était particulièrement garante que le Cercle restait fondamentalement « catholique » : « Vous pourriez voir, tous les dimanches au matin, de jeunes lycéens prendre librement quelques instants sur leur jour de congé et les consacrer, avec un zèle admirable, à une conférence de Saint-Vincent-de-Paul et à la visite des pauvres. »<sup>2</sup>

Le Cercle s’occupait aussi de patronages d’apprentis et d’écoliers<sup>3</sup>, de conférences populaires et de cours du soir, de secrétariat du peuple (près de 330 consultations en un an pour le seul quartier de la Maison-Blanche<sup>4</sup>) et de « la Mie de Pain »<sup>5</sup> (plus de 8000 soupes en quatre mois d’hiver 1893-1894<sup>6</sup>). « L’œuvre de *la Mie de pain*, les cercles d’ouvriers, les patronages, les secrétariats du peuple vous diront le sérieux appui qu’ils trouvent au milieu de nous. Notre Cercle, en effet, est pour les jeunes gens qui ont des croyances religieuses et qui, dans leur pleine liberté, veulent mettre leurs actes en harmonie avec ces croyances. »<sup>7</sup>

---

<sup>1</sup> *Le Cercle catholique des étudiants de Paris, op. cit.*, p. 20.

<sup>2</sup> *Le Cercle catholique des étudiants de Paris, op. cit.*, p. 20 : remarque piquante quand l’on sait le rôle que va y jouer l’athée Péguy. Est de même fort amusant le mot de l’abbé Fonsagrives : « Et quelle satisfaction aussi quand on voit, après deux ou trois années d’efforts suivis, les enfants auxquels on s’est dévoué devenir des apprentis sérieux qui seront plus tard d’honnêtes ouvriers ! Nous ne sommes pas ici, messieurs, au royaume d’Utopie, mais en belle et pleine réalité. » (p. 41).

<sup>3</sup> 2000 au total : *Le Cercle catholique des étudiants de Paris, op. cit.*, p. 40.

<sup>4</sup> *Le Cercle catholique des étudiants de Paris, op. cit.*, p. 52.

<sup>5</sup> *Le Cercle catholique des étudiants de Paris, op. cit.*, p. 33.

<sup>6</sup> *Le Cercle catholique des étudiants de Paris, op. cit.*, p. 56.

<sup>7</sup> *Le Cercle catholique des étudiants de Paris, op. cit.*, p. 21. Toutes les

L'abbé Fonsagrives pour sa part ne force-t-il pas le trait en faisant du Cercle le co-fondateur de « la Mie de Pain » ? Sans doute, et l'abbé, trop ambitieux, finira par démissionner avec fracas du conseil du patronage Saint-Joseph, puis par essayer, en vain, de rapatrier « la Mie de Pain » vers le Cercle du Luxembourg... Voici les réflexions que lui inspire la page du *Supplément illustré du Petit Journal* en date du 5 février 1894 et consacrée à « la Mie de Pain » :

Une salle fumeuse, un grand nombre de miséreux assis à des tables de bois blanc : tous portent sur leur visage les traces de la faim et du froid : autour d'eux des jeunes gens, ayant sur la tête le béret d'étudiant, un tablier à la ceinture, s'empressent et apportent des gamelles toutes débordantes de soupe. Les femmes et les enfants sont les premiers servis, puis vient le tour des vieillards, enfin celui des ouvriers sans travail.

Le dessin est d'un réalisme saisissant. Au-dessous, en gros caractères : *La charité des étudiants à la Butte-aux-Cailles*.

L'auteur de ce dessin ne m'en voudra pas si je me permets de lui faire une double observation. Son œuvre eût été plus exacte s'il eût conservé, tranchant sur la peinture rouge du fond de la salle, l'image du crucifié qui semblait dominer l'assistance entière laissant tomber de ses lèvres divines ces deux paroles sublimes : « Ô pauvres, j'ai pitié de la foule ! Chrétiens, aimez-vous les uns les autres ! » D'autre part l'exergue eût été complète, si le journaliste l'eût ainsi formulée : *La charité des étudiants du Cercle catholique et des ouvriers du patronage Saint-Joseph*. Le dessin n'y eût rien perdu à mon avis ; la vérité y aurait certainement gagné. C'est qu'en effet, messieurs, nos étudiants n'ont pas été les seuls à préparer et à distribuer les soupes que les malheureux venaient réclamer pendant les froids rigoureux de cet hiver, aux heures où les hospitalités de nuit étaient fermées.

L'Œuvre de la mie de pain – c'est le nom qu'on lui a donné – a été et demeurera l'œuvre commune des ouvriers du patronage Saint-Joseph et des étudiants du Cercle catholique. Les uns et les

---

activités du Cercle énumérées ici se faisaient... rue Bobillot !



14. Dessin du *Supplément illustré du Petit Journal* (n° 168, 5 février 1894, p. 48) par Osvaldo Tofani (1849-1915). La devise principale du réfectoire y est associée à une affiche dont seules quelques lignes sont lisibles : « Un conseil : chaque dimanche, [...] ». Les étudiants du Cercle du Luxembourg portaient béret blanc, comme les autres « confrères » du patronage.

autres se sont mis à la disposition de notre ami Paulin Enfert — qu’il me permette de le nommer, car c’est pour moi l’occasion d’acquitter une véritable dette de reconnaissance : si la charité est devenue en quelque sorte contagieuse au Cercle du Luxembourg comme au patronage, n’est-ce pas à son exemple et à ses conseils que nous devons en faire remonter en grande partie l’honneur ?<sup>1</sup>

C’est aux Tharaud que nous donnerons le mot de la fin, car ce sont eux, Jérôme et Jean Tharaud qui ont le mieux fait ressortir l’importance pour Péguy de l’expérience de « La soupe de *la Mie de Pain* »<sup>2</sup> :

C’est là [au centre des prés de la Glacière] que je l’ai connu, il y a plus de trente ans, ce petit employé d’une volonté si puissante et si désintéressée. Étudiants ou collégiens, nous arrivions des parages du boulevard Saint-Michel et de la rue Cujas. Il y avait dans notre petite troupe Péguy, Baillet, d’autres encore. Par la rue Gay-Lussac, nous descendions vers la barrière d’Italie ; nous suivions quelque temps la Bièvre, que l’on apercevait toute noire du fond de son ravin derrière des palissades ; nous prenions la rue des Artistes, éclairée par des quinquets à pétrole, la rue des Cinq-Diamants (quel nom pour ce triste quartier !), la rue de la Fontaine-à-Mulard, et l’on arrivait enfin devant une longue bâtisse en bois : le royaume de M. Enfert.

D’abord une pièce tout entière occupée par le fourneau et les marmites. Puis une longue salle avec des tables et des bancs encore vides. Sur un signe de M. Enfert, une porte s’ouvrait, et alors commençait le long défilé des malheureux qui attendaient dehors, dans la nuit. Ils s’installaient. Nous posions devant eux les gamelles fumantes. Quand elles étaient vides, chacun tirait de son côté, les pauvres vers les gares ou les halles, où ils pensaient trouver du travail, et nous vers nos collègues que cette plongée dans la misère nous avait fait oublier.

De nous tous qui avons passé quelques heures de notre jeunesse au patronage de M. Enfert, c’est Péguy, j’en suis sûr, qui en a retiré l’enseignement le plus profond. Il a écrit des pages admirables sur la distinction qu’il faut faire entre misère et

---

<sup>1</sup> Le Cercle catholique des étudiants de Paris, op. cit., pp. 54-55.

<sup>2</sup> Article du Gaulois, 8 janvier 1927, p. 1.

pauvreté, car, si voisines qu'elles paraissent pour un regard superficiel, pauvreté et misère n'ont rien à voir ensemble. « Elles sont séparées, disait-il, par un fossé, une limite qui les fait appartenir à deux royaumes différents. D'un côté, côté misère, l'homme a la certitude que sa vie n'est pas assurée, et cette certitude l'astreint si durement qu'il devient incapable d'une amélioration quelle qu'elle soit. De l'autre côté de la limite, du côté de la pauvreté, une autre certitude règne, la certitude du lendemain, et cela suffit à créer entre les deux conditions une différence de nature si absolue qu'en dépit de l'apparence, la distance est infiniment plus grande de la misère à la pauvreté que de la pauvreté à la richesse. »<sup>1</sup> Cette idée capitale dans la conception du monde de Péguy, qui sait si elle n'est pas née au bout de la rue des Cinq-Diamants ?



---

<sup>1</sup> Ceci n'est pas une citation à proprement parler mais le résumé des premières pages du *De Jean Coste* de Péguy (A 1018-1019). Les Tharaud se citent ici eux-mêmes (*Notre cher Péguy*, Plon, 1926, pp. 241-242 ; 1<sup>re</sup> édition dans la *Revue universelle*, 15 mai 1925 – 1<sup>er</sup> janvier 1926).



Louise Talma adolescente.

## La nostalgie dans le cycle de chansons *Terre de France* de Louise Talma<sup>1</sup>

Laura F. Dawalt  
Université de Caroline du Nord, États-Unis

Les chansons de Louise Talma, composées tout au long de sa carrière, longue de plus de six décennies, mais peu étudiées et peu jouées, méritent toute l'attention des musiciens et des musicologues : ce sont œuvres de haute volée de par leur structure musicale et leur valeur historique. Cette étude entend présenter le cycle de chansons *Terre de France* composé en 1943 et 1945, en exposant d'abord la vie de Talma et de ceux qui l'ont influencée, puis en analysant la musique et la poésie de *Terre de France*.

Nous étudierons son texte, sa forme, les dispositifs rythmiques et les techniques néoclassiques à l'œuvre dans les cinq chansons du cycle, où Talma évoque plusieurs pertes qu'elle eut à affronter, plusieurs changements qui affectèrent sa vie, et entrevoit avec espoir l'avenir de la France par une relecture nostalgique de la grande poésie française. La relation de Talma avec Nadia Boulanger illumine le cycle, rédigé à un tournant de son existence et constituant dans son style de composition tout à la fois une évolution et une progression.

Moment-clef dans la vie et l'œuvre de Talma, illustration des choix néoclassiques de la compositrice, éminente qualité des poèmes français associés à l'œuvre, tout invite à donner au cycle *Terre de France* une place de choix dans l'art de la chanson américaine et, ce faisant, à l'interpréter de manière compréhensive.



---

<sup>1</sup> Mémoire de 2013 (68 pages) dirigé par Sarah Dorsey pour l'obtention du degré de Doctor of Musical Arts (DMA) au sein de la Faculty of The Graduate School.

Louise Talma (1906-1996) fut une compositrice primée, une pianiste, une pédagogue. Nul autre compositeur américain ne vit jouer un de ses opéras sur le Continent avant elle, en 1962. Elle fut la première femme à recevoir deux bourses Guggenheim, en 1946 et 1947 ; aussi la première femme à recevoir la médaille Sibelius, en 1963 ; et, enfin, la première compositrice à être élue à l'Institut National des Arts et des Lettres, en 1974<sup>1</sup>. En dépit des nombreux éloges reçus de son vivant, les compositions de Talma sont maintenant rarement proposées lors des récitals.

Son œuvre se compose principalement de musique vocale, avec 54 compositions vocales sur 83 œuvres achevées. Il s'agit de 30 œuvres à une voix, 21 compositions chorales à deux voix, un opéra complet, un oratorio et un opéra de chambre<sup>2</sup>.

Talma fit une belle carrière à une époque où les possibilités de carrière offertes aux femmes dans la musique étaient limitées. Jusqu'au milieu des années 1900, en effet, les conservatoires embauchaient peu de femmes comme professeurs<sup>3</sup>. Talma fut l'une des rares femmes à être engagées en cette qualité et à enseigner dans certaines des meilleures écoles de musique du pays. Dès l'âge de vingt ans, elle enseigna la théorie musicale et la formation de l'oreille à la *Manhattan School of Music* (1926-1928)<sup>4</sup>. Elle professa à la faculté du *Hunter College* 51 ans durant (1928-1979) et, en 1936, devint le premier enseignant américain du Conservatoire américain de Fontainebleau<sup>5</sup>.

Talma, excellant également comme interprète, reçut plusieurs prix pour ses interprétations au piano (1927-1928)<sup>6</sup>.

---

<sup>1</sup> Arthur Cohn *et alii*, "Talma, Louise", *Grove Music Online*, "Oxford Music Online", Presses de l'université d'Oxford.

<sup>2</sup> Kendra Preston Leonard, "Towards a Works List for Louise Talma", *Fontes Artis Musicæ*, vol. 59, n° 2, pp. 117-126.

<sup>3</sup> Judith Tick *et alii*, "Women in Music. II: Western Classical traditions in Europe and the USA. 4: Since 1800", *Grove Music Online*, *Oxford Music Online*, Presses de l'université d'Oxford.

<sup>4</sup> Luann Regina Dragone, site de la « *Louise Talma Society* » aujourd'hui disparu : <http://www.omnidisc.com/Talma/Biography.html#AWARDS>.

<sup>5</sup> A. Cohn *et al.*, "Talma, Louise", art. cité.

<sup>6</sup> L. R. Dragone, site de la « *Louise Talma Society* » déjà cité.

À l'époque où Talma composait, les femmes avaient bien du mal à obtenir le succès et la reconnaissance qu'elles méritaient ; les compositrices publiaient alors sous un nom de plume ou sous des noms d'hommes pour protéger leur identité : l'harmonisation et la composition étaient considérées comme des domaines masculins<sup>1</sup>.

Pédagogue de renom, Nadia Boulanger fut l'une de ces figures de proue du XX<sup>e</sup> siècle qui contribuèrent à transformer l'opinion publique quant à la place des femmes dans la musique. Boulanger eut une influence considérable sur les compositeurs américains du XX<sup>e</sup> siècle, et ses élèves, hommes ou femmes, excellèrent sous sa férule et grâce à ses encouragements.

La littérature critique concernant Talma n'est pas à la hauteur de son succès ; six analyses étudient ses compositions pour piano, une étudie une œuvre chorale, une autre une œuvre orchestrale avec voix, deux autres étudient les chansons, et deux dernières examinent les tendances stylistiques générales de l'auteur. Il y a de plus pénurie d'études portant sur la chanson comme genre artistique et sur les compositions dues à des femmes.

La majorité des recherches sur Talma se concentre sur son répertoire de piano. Susan Teicher a ainsi publié en 1982 une thèse sur les pièces en solo pour piano de Talma<sup>2</sup> et a décrit le style de ces œuvres dans un article publié l'année suivante dans *La Femme de musique : une perspective internationale*<sup>3</sup>. Helen McClendon-Rose a donné en 1992 une analyse musicale des sonates 1 et 2 pour piano<sup>4</sup>. Yumiko Oshima-Ryan a fourni pour sa part en 1993 une analyse de six pièces pour piano (deux œuvres de jeunesse et quatre tardives),

---

<sup>1</sup> J. Tick *et al.*, "Women in Music. II: Western Classical traditions in Europe and the USA. 4: Since 1800", art. cité.

<sup>2</sup> Susan Teicher, *The solo works for Piano of Louise Talma*, mémoire pour l'obtention du DMA, Peabody Institute de l'Université Johns Hopkins de Baltimore, 1982.

<sup>3</sup> S. Teicher, "Louise Talma: Essentials of Her Style as Seen Through the Piano Works", dans *The Musical Woman: An International Perspective*, t. I: 1983, Westwood (CT), Greenwood Press, 1984, pp. 127-146.

<sup>4</sup> Helen McClendon-Rose, *The Piano Sonatas of Louise Talma: A stylistic analysis*, mémoire pour l'obtention du DMA, Université du Mississippi du Sud, 1992.

dans laquelle elle discute l'influence de Boulanger et de Stravinsky sur Talma et d'autres étudiants américains<sup>1</sup>. Eunice Stackhouse a analysé en 1995 dix œuvres pour piano, y compris les six analysés par Oshima-Ryan<sup>2</sup>. En 2008, Sarah B. Dorsey et Anna Neal ont co-écrit un article sur 14 courtes pièces pour piano de Talma<sup>3</sup>.

Autre contribution importante à l'étude de Talma, en 2003 Luann Dragone a livré un aperçu complet des qualités stylistiques de Talma au fil d'un entretien avec l'auteur<sup>4</sup>. C'est cette critique qui a classé les compositions de Talma en trois grandes périodes : néoclassique, sérielle et atonale, classification approuvée par Talma elle-même au cours de l'entretien en question. Les chansons de *Terre de France* appartiennent à cette période néoclassique.

Carole Jean Harris a enfin écrit un mémoire sur les influences musicales de Talma et d'autres compositeurs : « French Connection : l'influence néoclassique de Stravinsky, via Boulanger, sur la musique de Copland, Talma et Piston »<sup>5</sup>.

Ainsi donc, Talma a commencé sa carrière comme compositrice de chansons et la musique vocale a été reconnue comme son genre préféré et le plus utilisé<sup>6</sup>, mais seules quatre études publiées ont mis l'accent sur ses œuvres vocales. Le premier article, publié en 1972 par Elaine Barkin, survolait la pièce de Talma pour orchestre

---

<sup>1</sup> Yumiko Oshima-Ryan, *American Eclecticism: Solo Piano Works of Louise Talma*, mémoire pour l'obtention du DMA, Université de Cincinnati, 1993.

<sup>2</sup> Eunice Wonderly Stackhouse, *A Survey of the Solo Piano Compositions of Louise Talma, Composed from 1943 to 1984*, mémoire pour l'obtention du DMA, Université du Kansas, 1995.

<sup>3</sup> Sarah Brooks Dorsey & Anna Neal, "Sarah, Anna and Louise – What No Thelma? Discovering Louise Talma and Her Shorter Piano Works", *Music Reference Services Quarterly*, vol. 10, n° 2, 2006.

<sup>4</sup> L. R. Dragone, *Stylistic Tendencies and Structural Design in the Music of Louise Talma*, PhD, Université de la Ville de New York, 2003.

<sup>5</sup> Carole Jean Harris, *The French Connection: The Neoclassical Influence of Stravinsky, through Boulanger, on the Music of Copland, Talma and Piston* (désormais : *The French Connection*), PhD, Université d'État de New York à Buffalo, 2002.

<sup>6</sup> Madeleine Goss, *Modern Music Makers*, New York, Dutton & Company, 1952, p. 383.

et baryton, *La Cloche qui tinte*<sup>1</sup>. La deuxième étude de la musique vocale de Talma a été réalisée seulement 36 ans plus tard, quand Laura Moore a soutenu une thèse devant l'Université de Caroline du Nord à Greensboro sur le cycle choral à sept mouvements intitulé *Sonnets saints : La Corona* (2008)<sup>2</sup>, mais aucune de ces études ne se concentre sur une chanson à une voix.

Après son livre qui fait la chronique de l'héritage de Fontainebleau, et non sans avoir établi la liste de ses œuvres, la musicologue Kendra Preston Leonard a récemment abordé la question des œuvres vocales de Talma, en publiant un troisième et quatrième articles sur le sujet. En 2010, elle a publié un article sur le *Chant de Noël* de Talma, intitulé « Chorus Angelorum, Piccolissima Fughetta, Molto Tonale, Sopra un Tema, Torentoni Niventis Wilderi », un motet à trois voix inédit qu'elle a découvert au département des manuscrits de la bibliothèque Beinecke de l'Université de Yale<sup>3</sup>. Le motet, écrit en 1959, se présente comme un plaisant cadeau de Noël pour son collègue de MacDowell Thornton Wilder<sup>4</sup>, avec qui elle avait écrit l'opéra *L'Alcestiade* en 1955-1958. Leonard ajouta récemment, en octobre 2012, une analyse des quatre premières chansons de Talma pour voix et piano (1925-1928)<sup>5</sup>.

Dans l'ensemble, la littérature critique a mis en lumière les éléments fondamentaux de son style, mais sa musique vocale, pourtant impressionnante, mérite certainement une étude supplémentaire. Les chansons de Talma sont de haut niveau, et ont

---

<sup>1</sup> Elaine Barkin, "Colloquy and Review : Louise Talma: The Tolling Bell", dans *Perspectives of New Music*, printemps-été 1972, vol. 10, n° 2, pp. 142-152.

<sup>2</sup> H. McClendon-Rose, "The Piano Sonatas of Louise Talma: A stylistic analysis", mémoire cité.

<sup>3</sup> K. P. Leonard, "Louise Talma's Christmas Carol", *Quarterly Journal of the Music Library Association*, vol. 66, n° 4, pp. 739-744.

<sup>4</sup> Thornton Wilder (1897-1975), romancier et dramaturge américain, avait remporté trois prix Pulitzer, pour *Le Pont du roi Saint-Louis* [*The Bridge of San Luis Rey*], *Notre petite ville* [*Our Town*], et *La Peau de nos dents* [*The Skin of our Teeth*]. Il s'était lié d'amitié avec Talma à la colonie MacDowell, et il avait produit avec elle un opéra.

<sup>5</sup> K. P. Leonard, "Style and Form in Louise Talma's Early Songs", *Journal of Musicological Research*, vol. 31, n° 4, 2012.

été composées finement, avec une grande attention portée aux détails. Est-ce par exemple un détail si la grande majorité des chansons suivent un texte anglais, alors que seul le cycle *Terre de France* utilise la langue française<sup>1</sup> ? Talma a choisi en l'occurrence des textes de quatre poètes : Charles Péguy pour les première et dernière chansons, Joachim du Bellay (1522-1560), Charles d'Orléans (1394-1465) et Pierre de Ronsard (1524-1585) pour les chansons centrales.

*Terre de France* est un cycle de cinq chansons composées de 1943 à 1945. Talma donne les quatre dernières comme ayant été achevées en 1945, avec la mention « Peterborough, NH », soit l'emplacement de la colonie d'artistes MacDowell, où elle a composé la plupart de ses œuvres.

Une bonne compréhension de ces chansons passe par un nécessaire détour biographique. Connaître les changements survenus dans la vie de Talma pendant ces années-là et leurs effets sur elle améliore l'interprétation des poèmes et des techniques de composition qu'elle a choisi d'utiliser dans *Terre de France*, et permet de mûrir une interprétation à la fois sensible et savante de sa musique et de sa poésie. *Terre de France* exprime la perte, le déracinement et d'autres difficultés de la vie, ainsi que l'espoir en l'avenir de la France. Ce cycle représente aussi un tournant dans l'œuvre de Talma.

La mère de Talma est décédée en janvier 1942, l'année qui précède le début de la composition de *Terre de France*. Une brève analyse de la relation de Talma avec sa marraine, Nadia Boulanger, révèle la profondeur de l'influence de cette dernière en tant que professeur et modèle. Les liens entre Talma et Boulanger se sont distendus peu après la mort de la mère de Talma. La Seconde Guerre mondiale empêcha Talma de continuer ses visites à Fontainebleau, et ajouta au sentiment de perte et de séparation qu'elle éprouva pendant toutes ces années.

---

<sup>1</sup> "Vocal Music", *Louise Talma Papers (1875-1996)*, Librairie du Congrès.

## I. Louise Talma et le néoclassicisme

Pour bien interpréter *Terre de France*, il faut comprendre la fonction existentielle de la nostalgie. Dans leur article « Nostalgie. Questions conceptuelles et fonctions existentielles », Constantine Sedikides, Tim Wildshut et Denise Baden la définissent comme « un exercice existentiel de quête d'identité et de sens, une arme dont l'être intime se saisit en affrontant des dilemmes existentiels, et un mécanisme de reconnexion à ces autres qui comptent »<sup>1</sup>, d'autrui incarné en certaines personnes qui comptent pour nous.

Au cours de l'entre-deux-guerres, de nombreux compositeurs, dont Talma, se sont servis des techniques du néoclassicisme<sup>2</sup>, terme utilisé pour la première fois en 1923 pour décrire la musique de Stravinsky et désignant l'utilisation des notions d'équilibre, d'économie, du « caractère incisif de l'expression » et de tonalité étendue<sup>3</sup>. Dans son premier usage, le néoclassicisme a été perçu comme une « réaction contre l'orchestration excessive de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle romantique »<sup>4</sup>. Bien que ce style puisse être pratiqué d'une multitude de façons, la plupart des compositeurs qui écrivent dans ce style renvoient à des compositeurs passés<sup>5</sup>. La sollicitation de l'équilibre, de l'économie, et les références au passé sont des choix appropriés pour une génération face aux effets de la Première Guerre mondiale. *Terre de France* affiche à ce titre l'utilisation de ces techniques, que Talma a travaillées au contact de Boulanger, et intègre diverses allusions à d'anciens modèles poétiques.

---

<sup>1</sup> Constantine Sedikides, Tim Wildshut & Denise Baden, "Nostalgia, Conceptual Issues and Existential Functions", pp. 202-203 dans Jeff Greenberg, Sander L. Koole and Tom Pyszczynski (sous la dir. de), *Handbook of Experimental and Existential Psychology*, New York, Guilford Press, 2004.

<sup>2</sup> L. R. Dragone, *Stylistic Tendencies and Structural Design in the Music of Louise Talma*, PhD cité, p. IV.

<sup>3</sup> Arnold Whittall, "Neo-classicism", *Grove Music Online*, "Oxford Music Online", Presses de l'université d'Oxford.

<sup>4</sup> Article "Neo Classicism", Michael Kennedy (sous la dir. de), *The Oxford Dictionary of Music*, 2<sup>e</sup> éd. rev., "Oxford Music Online", Presses de l'université d'Oxford.

<sup>5</sup> A. Whittall, "Neo-classicism", art. cité.

Expliquons comment Boulanger en vint à influencer Talma, comment cette dernière s'adapta à cette influence et d'autres événements d'ordre biographique avant la Seconde Guerre mondiale.

Louise Talma est née à Arcachon ; sa mère, Cécile Talma, était chanteuse d'opéra. Le père de Talma ne participa pas à son éducation. De 1922-1930, Talma étudia à l'*Institute of Musical Art* de New York (plus tard appelé la *Julliard School of Music*), et obtint son degré de *Bachelor of Music* de l'Université de New York en 1931<sup>1</sup>.

Ses capacités musicales se révélant toujours davantage, Cécile et Louise Talma considérèrent que Louise devait étudier au Conservatoire américain de Fontainebleau et épargnèrent la somme nécessaire à leur premier voyage de retour en France, en 1926 ; lorsque Talma arriva à Fontainebleau, elle étudia le piano d'abord avec Isidore Philipp puis rejoignit la classe d'harmonie de Nadia Boulanger. Boulanger reconnut aussitôt le talent de Talma et l'encouragea à se consacrer à la composition<sup>2</sup>.

Ce sont rapidement les œuvres vocales qui devinrent pour Talma un genre de prédilection et celui de la majorité de ses œuvres, comme celui de ses premières pièces importantes. Talma accepta sa première commande du chef d'orchestre américain, Gerald Reynolds, lui aussi étudiant à Fontainebleau. C'est ainsi qu'elle écrivit *Trois Madrigaux* en 1929 et *La Belle Dame sans merci* en 1930, pour le Club des femmes de l'Université Glee<sup>3</sup>.

À cette époque, la tradition et l'influence française jouaient un rôle phare dans l'évolution de la musique américaine ; et Nadia Boulanger était au centre de cet échange musical : elle influença profondément les compositeurs américains du XX<sup>e</sup> siècle, et parmi ses élèves figurent des compositeurs de renommée tels que Aaron Copland, Walter Piston, Elliot Carter, Darius Milhaud, Virgil Thompson et Ned Rorem.

---

<sup>1</sup> A. Cohn *et al.*, "*Talma, Louise*", art. cité.

<sup>2</sup> M. Goss, "*Louise Talma*", *Modern Music Makers*, New York, Dutton and Company, 1952, pp. 384-385.

<sup>3</sup> M. Goss, "*Louise Talma*", art. cité, p. 385.



Nadia Boulanger entourée de ses élèves ;  
juste derrière elle, en chemisier blanc, Louise Talma (1938).

Boulanger prit une part de plus en plus importante dans la vie de Talma pendant ses treize étés d'étude à Fontainebleau. En plus d'être un modèle pour Louise, elle devint sa marraine en 1935<sup>1</sup>. Talma étudia à Fontainebleau chaque été de 1926 à 1939, et ne s'arrêta qu'à la Seconde Guerre mondiale<sup>2</sup>. Carole Jean Harris affirme que parmi les trois célèbres compositeurs américains formés par Boulanger (Copland, Piston et Talma), c'est Talma qui étudia le plus longtemps avec Boulanger et qui reçut le plus nettement son empreinte<sup>3</sup>. Boulanger façonna et dirigea sa vie musicale et personnelle. Kendra Preston Leonard, dans son étude des *Trois Madrigaux*, note que la relation entre Talma et Boulanger a jusqu'alors peu été décrite ; mais leur correspondance, déposée la Bibliothèque du Congrès, renvoie à leurs multiples réunions et conversations, et permettent une analyse approfondie de cette relation, intense et profonde selon les mots de Leonard, aussi bien que romantique<sup>4</sup>.

La fréquentation de Boulanger contribua à l'identité musicale de Talma de plusieurs façons, non seulement dans sa période néoclassique, mais tout au long de sa carrière de compositrice. Les idées de Boulanger sur la place des femmes dans la musique, le contrôle méticuleux du détail, la foi personnelle, et l'usage de techniques néoclassiques, tout fournit à Talma le vrai terreau de *Terre de France*. Boulanger fit partager à Talma sa conviction que la création musicale exigeait une pratique assidue au possible.

Boulanger, pionnière en la matière, a brisé les conventions sexistes de la scène musicale du XX<sup>e</sup> siècle et a démontré la capacité musicale des femmes en obtenant à la fois succès et influence dans un monde où auparavant bien peu de femmes composaient. Les femmes étaient alors toujours plus nombreuses à interpréter la musique, mais quelles femmes composaient ? Copland se souvient

---

<sup>1</sup> Lettre de Louise Talma à Nadia Boulanger du 4 août 1935, *Louise Talma Papers (1875-1996)*, Bibliothèque du Congrès, Washington.

<sup>2</sup> L. R. Dragone, site de la « *Louise Talma Society* » déjà cité.

<sup>3</sup> C. J. Harris, *The French Connection*, PhD cité, p. 3.

<sup>4</sup> K. P. Leonard, "A Great Desire: Autobiography in Louise Talma's Three Madrigals", *Current Musicology*, n° 92, automne 2011, p. 54.

en ces termes de sa rencontre avec Boulanger : « Le 26 octobre, je suis allé au 36, rue Ballu, pour parler à Nadia Boulanger des cours de composition... Je n'avais jamais entendu parler d'un compositeur qui avait étudié avec une femme. » De cette rencontre, écrit-il, date l'« expérience musicale la plus décisive de ma vie, puisque Nadia Boulanger s'avéra l'un des grands maîtres de la musique de son temps »<sup>1</sup>.

Boulanger a constitué pour beaucoup de ses étudiantes un exemple, qui les a encouragées à composer. Toutes les compositrices qu'elle forma surent allier inventivité et technicité sans pour autant être reconnues : il s'agit de Katherine Wolff, d'Helen Hosmer, de Thea Musgrave, de Julia Perry, de Grazyna Bacewicz et de Suzanne Bloch<sup>2</sup>. Seule Musgrave a reçu une reconnaissance à la hauteur de son talent.

De tous ses élèves, Boulanger, qui se donnait elle-même avec passion à son enseignement, exigeait un dévouement à la musique de tous les instants et la maîtrise de techniques poussées, exigence qui leur permit de développer leur propre style. Elle leur déclarait : « Il faut aborder la musique avec rigueur et sérieux, et cependant avec une grande émotion ». Elle mettait à ses élèves la barre haute, en se justifiant : « J'aime enseigner... Je pense que je peux aider mes élèves à dépasser certains stades de développement pénibles et difficiles, et que je peux les encourager – et d'une certaine manière leur imposer une certaine discipline, le pli de faire ce que chaque jour dois. »<sup>3</sup>

Boulanger forma des dizaines de jeunes compositeurs avec humilité, en reconnaissant le talent existant et l'inspiration des musiciens américains, qui avaient certes besoin de formation. Elle comparait à ce titre la scène musicale américaine du début du XX<sup>e</sup>

---

<sup>1</sup> Aaron Copland & Vivian Perlis, *Copland 1900 Through 1942*, New York, St. Martin's / Marek, 1984, pp. 61-62. – Le 36, rue Ballu, à Paris, fut le domicile de Nadia Boulanger de 1904 à sa mort.

<sup>2</sup> Diane Lynn DeVries, *The Pedagogical Influence of Nadia Boulanger on the Works of her Female Students: An Analysis of Selected Compositions*, mémoire de maîtrise de l'Université d'État du Michigan, 1998, p. 1.

<sup>3</sup> Alan Kendall, *The Tender Tyrant: Nadia Boulanger, A Life Devoted to Music*, Wilton (CT), Lyceum Books, 1976, pp. 60-61.

siècle à celle de la Russie au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle : beaucoup d'ingéniosité, mais un besoin d'instruction<sup>1</sup>. Talma et toute une génération d'artistes américains puisèrent à leurs propres styles individuels, qui, à leur tour, formèrent le langage musical de l'Amérique au XX<sup>e</sup> siècle. Boulanger était elle-même inspirée au premier chef par les techniques musicales de Stravinsky, dont son usage libéré du rythme, de la mesure et de la forme, dont également les techniques néoclassiques d'équilibre et d'économie. Elle mit dans les mains de ses étudiants les compétences nécessaires pour exécuter leurs idées avec la même liberté, aux fins d'aboutir à une expression musicale plus articulée et personnelle. Ces libertés, affirmait-elle, allaient engendrer une œuvre unifiée qui serait conforme à son idéal de la « grande ligne ». Cette expression implique que la construction repose sur une progression, un mouvement d'avant [*forward motion*]<sup>2</sup>, et Diane Devries décrit finement ce concept auquel Boulanger renvoie si souvent : « En cela, elle signifie que chaque composition doit avoir un mouvement sous-jacent, un objectif de mouvement mélodique, harmonique, rythmique et qui permet à la musique de se déplacer de bout en bout avec cohérence. »<sup>3</sup> Dans un mémoire sur Boulanger, Teresa Walters aborde également le concept, et déclare : « Boulanger a observé qu'une belle performance dépend de la contribution réussie des plus petits éléments d'une pièce. »<sup>4</sup>

Les compositions de Talma, leur vif succès, la grande variété des genres pratiqués par elle étaient chose extraordinaire pour une femme de sa génération. La direction passionnée et attentive de Boulanger a efficacement stimulé Talma, l'aidant à se donner et à atteindre un haut idéal, atypique pour une compositrice d'alors. À Fontainebleau, Boulanger a franchement exprimé son

---

<sup>1</sup> A. Kendall, *op. cit.*, p. 46.

<sup>2</sup> C. J. Harris, *The French Connection*, PhD cité, p. 13.

<sup>3</sup> D. L. DeVries, *The Pedagogical Influence of Nadia Boulanger on the Works of her Female Students*, mémoire cité, p. 7.

<sup>4</sup> Teresa Walters, "Nadia Boulanger, Musician and Teacher: Her life, concepts, and influences", mémoire pour l'obtention du DMA, *Peabody Institute* de l'Université Johns Hopkins de Baltimore, 1981, p. 144.

enthousiasme pour le talent de Talma : « Louise, vous avez quelque chose – vous avez vraiment du talent ! Vous devez travailler pour vous préparer à ce qu'un jour vous puissiez demander une bourse Guggenheim. »<sup>1</sup> Cette recommandation date de 1928, à un moment où aucune femme n'avait jamais remporté cette bourse. Ruth Crawford Seeger fut la première femme à obtenir le prix, en 1930, et Talma devint pour sa part la première femme à remporter deux prix Guggenheim, en 1946 et 1947, à un moment, il est vrai, où de nombreux compositeurs masculins en avaient déjà gagné deux ou trois<sup>2</sup>. L'abondante correspondance entre les deux femmes fourmille de demandes expresses de conseils musicaux, émanant de Talma, et d'encouragements de la part de Boulanger<sup>3</sup>.

Talma a mûri et développé le style propre de son écriture vocale à Fontainebleau<sup>4</sup>, en portant une grande attention au détail dans son travail, à l'instigation de Boulanger. Plus tard dans la vie, elle estima qu'elle composait alors dans la douleur à raison de quatre mesures par jour<sup>5</sup>. C'est dire si sont élevées les exigences musicales à l'œuvre dans *Terre de France*. Pour le chanteur, le cycle contient un long phrasé et couvre une vaste tessiture, de près de deux octaves. La partition emploie des indications expressives abondantes et complexes afin de mettre en mouvement et de colorer la dynamique, le tempo, l'articulation, le style vocal et l'usage du vibrato. Le chanteur doit en conséquence exécuter un contrôle vocal du plus haut niveau, soutenir sa respiration et gérer son souffle pour répondre à chacune de ces exigences expressives. Le pianiste de même est confronté à un nombre élevé d'indications et de marques expressives. De plus, Talma étant décédée, nous pouvons nous tourner vers des artistes encore vivants qui ont

---

<sup>1</sup> M. Goss, "Louise Talma", art. cité, p. 385.

<sup>2</sup> *The John Simon Guggenheim Memorial Foundation* (site : <http://www.gf.org/fellows/all/>).

<sup>3</sup> Louise Talma & Nadia Boulanger, *Louise Talma Papers (1875-1996)*, Bibliothèque du Congrès, Washington.

<sup>4</sup> K. P. Leonard, *The Conservatoire Américain: A History*, Lanham (MD), The Scarecrow Press 2007, p. 33.

<sup>5</sup> Bruce Duffie, "Louise Talma: A Conversation with Bruce Duffie", 1<sup>er</sup> mars 1986 (en ligne : <http://www.bruceduffie.com/talma.html>).

travaillé avec elle pour savoir comment elle voulait qu'on interprétât ses œuvres.

Chanteur professionnel, interprète et professeur, Paul Sperry a enregistré et joué de nombreuses compositions de chanson américaine moderne. Il a souvent travaillé avec les compositeurs personnellement ; c'est le cas avec Talma. La connaissance par Sperry de ses méthodes et de ses préférences d'interprétation est inestimable, et son enregistrement de *Terre de France* peut sans nul doute servir de modèle à l'interprétation<sup>1</sup>. Sperry nous a fait part de sa certitude que son exécution du cycle *Terre de France* aurait rencontré l'approbation de Talma : « Elle n'a pas caché les jugements qu'elle pouvait porter sur les interprétations. Si elle avait préféré que cela fût joué autrement, je suis sûr qu'elle aurait manifesté cette préférence et que je l'aurais satisfaite. »<sup>2</sup>

Sperry se souvient que Talma voulait que sa musique fût rendue exactement comme indiqué dans la partition. Parlant du tempo de la « Ballade », Sperry remarque : « Il n'était question que d'un battement de métronome, mais elle ne voulait pas vraiment bouger. Il ne fait pas de doute pour moi qu'elle est l'un des rares compositeurs avec qui j'ai travaillé qui ait vraiment pensé et réfléchi au battement de métronome qui était indiqué là. Elle l'avait manifestement mentionné en conscience, et elle savait ce qu'elle voulait. » Sperry note également : « Elle était, pourrait-on dire, un maître sévère, mais elle avait de bonnes raisons de l'être. J'imagine qu'elle était un bon professeur. Car elle avait beaucoup de connaissances et beaucoup de discipline, et il en faut pour bien enseigner. »<sup>3</sup> Les commentaires de Sperry révèlent que Talma avait une conception claire de la façon dont la mise en œuvre devait

---

<sup>1</sup> Paul Sperry et alii, *Paul Sperry sings American cycles and sets*, Albany records, 1991.

<sup>2</sup> P. Sperry, entretien avec Laura Dawalt, 5 octobre 2012, p. 65 dans Laura F. Dawalt, *“Terre de France”. Nostalgia in Louise Talma's french song cycle*, mémoire pour l'obtention du DMA, Université de Caroline du Nord à Greensboro, 2013 ; le texte de l'entretien est édité *in extenso* aux pages 62-68.

<sup>3</sup> P. Sperry, entretien avec Laura Dawalt, 5 octobre 2012, p. 68 dans Laura F. Dawalt, *“Terre de France”. Nostalgia in Louise Talma's french song cycle*, mémoire cité.

sonner et qu'elle prenait très au sérieux chacune des indications de la partition, qui n'étaient pas là pour suggérer mais comme partie intégrante de l'œuvre.

Le cycle de Talma comprend des textes en orthographe vieillie, mais Talma n'a pas souhaité les réduire ni les moderniser. Lorsque nous lui avons demandé comment il a préparé la chanson de ces textes, Sperry nous a expliqué au contraire que ses études avec Pierre Bernac lui ont permis de moderniser la plupart des textes, la priorité étant pour lui de comprendre les textes, et qu'il a abordé l'interprétation du cycle de Talma dans la même optique.

Les œuvres de Talma mettent au premier plan le rythme et le contrôle strict des éléments rythmiques. Spécialiste de Boulanger, Diane DeVries retrouve dans la *Sonate pour piano 1* de Talma<sup>1</sup> les techniques rythmiques applaudies par Boulanger chez Stravinsky : Talma n'utilise-t-elle pas des mètres variés pour atteindre à un flux continu ?

Boulanger a joué un rôle déterminant non seulement dans la maturation musicale de Talma, mais aussi dans sa maturation personnelle et spirituelle. Boulanger était une catholique fervente et ses lettres manifestent la volonté de partager ces convictions et la force qu'elle trouve en elles auprès de Talma ; Boulanger demande souvent à Talma de prier pour elle, et fait parfois référence à des versets de la Bible<sup>2</sup>. Une des lettres de Talma à Boulanger respire la paix de l'esprit et détaille les perspectives utiles qu'elle a trouvées dans l'Église<sup>3</sup>. Ce n'est pas un hasard si les thèmes les plus fréquemment abordés dans les chansons de Talma sont spirituels. Talma a été confirmée dans l'Église catholique en 1935, quand Boulanger devint sa marraine. Après sa confirmation, Talma adresse à Boulanger la formule : « Chère Marraine », qui sert invariablement de signature à Boulanger dans ses lettres de

---

<sup>1</sup> D. L. DeVries, *The Pedagogical Influence of Nadia Boulanger on the Works of her Female Students*, mémoire cité, p. 7.

<sup>2</sup> Nadia Boulanger, correspondance avec Louise Talma, *Louise Talma Papers (1875-1996)*, Bibliothèque du Congrès, Washington.

<sup>3</sup> Lettre de Louise Talma à Nadia Boulanger du 18 juin 1935, *Louise Talma Papers (1875-1996)*, Bibliothèque du Congrès, Washington.

réponse. Talma explique d'ailleurs le sens profond du mot « marraine » dans une lettre à Boulanger en date du 11 août 1935 : « Quelle que soit la manière dont je pense à vous, comme amie, enseignante, guide, conseillère, modèle, directrice, refuge, force, aide, lumière, et votre propre devise : *espoir*, tout est résumé dans ce seul mot : *Marraine*, et nul n'a jamais fait à ce nom plus digne honneur que vous ne faites. »<sup>1</sup>

La lettre est signée de tous les prénoms de baptême de Talma : « Louise Juliette Nadejda Cécile ». Ces quatre prénoms sont ceux de sa naissance, de sa marraine (Nadejda étant la forme pleine du prénom russe Nadia) et de sa mère (Cécile). Bien que les prénoms ne puissent d'évidence pas renvoyer à toutes les personnes importantes de sa vie, il convient de remarquer que parmi les prénoms de baptême de Talma figure celui de Boulanger, dont la musique, les influences personnelles et spirituelles étaient une partie centrale de la vie de Talma dans la période antérieure à la Seconde Guerre mondiale.

## II. Nostalgie : la guerre et la perte

Les circonstances qui ont entouré l'écriture de *Terre de France* sont la clef de sa juste compréhension. Le cycle est une réponse nostalgique de l'auteur aux pertes subies alors. Dans ce cycle, rappelons-le, « un exercice existentiel de quête d'identité et de sens [...] et un mécanisme de reconnexion de reconnexion à ces autres qui comptent »<sup>2</sup>, Talma emploie une thématique et une matière musicale qui rappellent les pages anciennes de l'Histoire de France. Peut-être Talma y a-t-elle trouvé sécurité et réconfort ; peut-être ces éléments historiques lui servirent-ils à redéfinir l'espoir.

Historiquement, le mot « nostalgie » apparut dans un traité de Johannes Hofer écrit en 1688 et diagnostiquant une affection

---

<sup>1</sup> Lettre (en anglais) de Louise Talma à Nadia Boulanger du 4 août 1935, *Louise Talma Papers (1875-1996)*, Bibliothèque du Congrès, Washington.

<sup>2</sup> C. Sedikides, T. Wildshut & D. Baden, "Nostalgia, Conceptual Issues and Existential Functions", art. cité, pp. 202-203.

extrême touchant les militaires à l'étranger ; pour définir cette maladie, Hofer choisit simplement d'unir les termes grecs « *nostos* » (retour) et « *algos* » (douleur)<sup>1</sup>. Dans son livre *Désir d'hier. Sociologie de la nostalgie* (*Yearning for Yesterday. A Sociology of Nostalgia*), Fred Davis décrit la dimension sociale de la nostalgie et le sens communément pris par le mot à travers le temps. Il note : « La disparition du concept de patrie, du chez-soi [*home*] dans son ancienne acception provient de l'extraordinaire mobilité des personnes dans leurs professions, leurs occupations, leurs résidences, et même leurs pays de naissance. »<sup>2</sup> La nostalgie sévit souvent chez les personnes devant se déplacer fréquemment : militaires, immigrants, marins et élèves d'internats<sup>3</sup>.

Oui, Talma traite ce cycle avec nostalgie, en mobilisant ses connaissances en matière d'histoire de la musique et de la littérature française.

*Terre de France* exprime la douleur de la mort, du déracinement, et les dilemmes de l'identité. Faire face aux situations présentes difficiles en se reportant au passé n'a rien d'exceptionnel dans le domaine de l'art, et Jeff Greenwell a justement relevé les éléments nostalgiques de la littérature américaine dans les œuvres de William Faulkner et F. Scott Fitzgerald, dont les personnages tentent de recréer les aspects de la vie telle qu'elle était connue avant la guerre<sup>4</sup>. De l'expression « Belle époque », apparue après

---

<sup>1</sup> Johannes Hofer, "*Medical Dissertation on Nostalgia*" [1688 ; traduit du latin en anglais par Carolyn K. Anspach], *Bulletin of the History of Medicine*, n° 2 1934, p. 381.

<sup>2</sup> Fred Davis, *Yearning for Yesterday*, New York, The Free Press, 1979, p. 6.

<sup>3</sup> C. Sedikides, T. Wildshut & D. Baden, "*Nostalgia, Conceptual Issues and Existential Functions*", art. cité, p. 202. Les auteurs renvoient à deux autres ouvrages : John Lee Cox, "*The overseas student: Expatriate, sojourner or settler?*", pp. 179–184 dans *Acta Psychiatrica Scandinavica*, n° 78, 1988, ; et Stanley W. Jackson, *Melancholia and depression: from Hippocratic times to modern times*, New Haven, Yale University Press, 1986.

<sup>4</sup> Jeffery Greenwell, "*Nailed Down to the Past: Nostalgia, Masculinity, and Corporeality in American Literature, 1900-1950*", PhD, Université de Californie à Riverside, 2011, p. 5.

14-18 et appliquée au *floruit* d'un Péguy, n'émane-t-il pas, de même, un charme irradiant ?

Songons que Talma a d'abord quitté son pays natal avant de revenir visiter la France et Fontainebleau, qu'elle a traversé l'épreuve de la mort de sa mère, qu'elle a rompu avec celle qui fut pendant 13 ans son modèle... Il y eut là de quoi ressentir profondément ce que signifiaient le déracinement, la recherche d'identité et la quête de sens. Après de nombreux étés consécutifs joyeux, passés à étudier à Fontainebleau, dans les années 1920 et 1930, Talma entra dans une période de cruelles difficultés, qui affectèrent son entourage, sa carrière et sa musique. Talma cesse de fréquenter Fontainebleau pour un temps, après l'été de 1939. Au cours des trois années suivantes, Talma subit les effets de la Seconde Guerre mondiale : elle ne peut revenir sur le sol de sa France bien-aimée, elle s'éloigne en quittant Nadia Boulanger de son professeur et de sa marraine, et ressent cruellement la mort de sa mère.

Même si elle était alors en Amérique, Talma ressentit vivement les soubresauts de la Seconde Guerre mondiale, et notamment les conséquences de la guerre dans sa ville natale. Elle chercha à envoyer de l'aide aux citoyens français qu'elle connaissait et qui pouvaient être dans le besoin. Dans une lettre à Boulanger en date du 28 juillet 1942, elle déclare : « Je vous l'ai dit dans les lettres précédentes ce que je pense de mes obligations envers la France. Je vis aussi frugalement que les circonstances de la vie me le permettent, de manière à en envoyer autant que je peux pour ceux qui sont dans un besoin si terrible. »<sup>1</sup>

La perte de sa mère, le seul membre de sa famille proche qu'elle ait jamais connu, a été dévastatrice. Cécile Talma avait suscité et amélioré les capacités musicales de Louise, allant jusqu'à abandonner sa prometteuse carrière de chanteuse d'opéra en Europe ou au *Metropolitan Opera* à seule fin d'élever sa fille<sup>2</sup>. Cécile

---

<sup>1</sup> Lettre de Louise Talma à Nadia Boulanger du 28 juillet 1942, *Louise Talma Papers (1875-1996)*, Bibliothèque du Congrès, Washington.

<sup>2</sup> D. L. DeVries, *The Pedagogical Influence of Nadia Boulanger on the Works of her Female Students*, mémoire cité, p. 10.

Talma avait également supervisé l'éducation de sa fille en lui dispensant les bases du solfège et du piano, et choisissant à intervalles réguliers de parler en français, italien et allemand à la maison. Talma regretta amèrement que sa mère n'ait pas pu assister à la création de sa célèbre *Toccata*, en 1944, par l'Orchestre symphonique de Baltimore, affirmant qu'il aurait été « le point culminant d'une vie faite de dévouement, d'efforts, d'abnégation et d'espoir »<sup>1</sup>.

À la rupture avec Boulanger, au déclenchement de la guerre et au décès de sa mère, à ces trois moments dont il serait maladroit et inconvenant d'évaluer l'importance relative, le monde émotionnel et musical de Talma entra en convulsion et fut détruit. La réponse à la détresse et la souffrance de cette période passait pour Talma par la composition de ces cinq chansons, chacune contenant des éléments qui font pourtant objectivement référence à des faits historiques.

Paul Sperry, qui a travaillé avec des interprètes des œuvres de Talma, a qualifié ainsi l'interprétation d'un chanteur de *Terre de France* : « une performance très docile qui n'a pas eu le cœur de la pièce »<sup>2</sup>. Un tel commentaire montre sa conviction que le fait de chanter correctement ce cycle implique de saisir les clefs qui contribuent à sa profondeur et à sa signification.

Nous avons évoqué une « rupture » survenue entre Talma et Boulanger au cours de la guerre. Quelle est-elle ? À vrai dire, leur correspondance continue, mais pour exprimer la douleur de la distance physique et émotionnelle qui sépare les deux femmes ; il y est aussi question de chèques retournés et d'un certain repli sur soi de Boulanger. Les quelques lettres écrites par celle-ci dans le même temps se font courtes et succinctes ; elle y réaffirme veiller sur Talma, mais sur un ton infiniment réservé qu'on ne trouve pas aux lettres antérieures. Le 19 août 1942, Boulanger explique par écrit qu'elle ne peut pas prendre la responsabilité des chèques ni celle

---

<sup>1</sup> M. Goss, "*Louise Talma*", art. cité, p. 383.

<sup>2</sup> P. Sperry, entretien avec Laura Dawalt, 5 octobre 2012, p. 67 dans Laura F. Dawalt, "*Terre de France*". *Nostalgia in Louise Talma's french song cycle*, mémoire cité.

des lettres à des amis envoyés par Talma, et qu'elle formule des prières spéciales pour Talma durant cette période<sup>1</sup>.

En dépit de l'absence de la mère, de l'inaccessibilité de Boulanger et de l'impossibilité de poursuivre des études à Fontainebleau, Talma trouva le moyen de faire avancer sa carrière et de façonner son identité musicale en s'adressant à des artistes américains auprès desquels elle sut trouver conseils et inspiration. Marion Bauer, l'un des professeurs de Talma à Columbia, était ainsi une figure à qui Talma s'adressa et qui façonna ultérieurement sa carrière musicale et l'évolution de son style. Or c'est Bauer qui suggéra à Talma de chercher une résidence dans la colonie d'artistes de Peterborough (New Hampshire), la colonie MacDowell, où effectivement Talma composa finalement la majorité de ses œuvres<sup>2</sup>. *Terre de France* fut probablement l'une des premières pièces que Talma a écrites dans cette colonie. Le cycle constitue donc une progression notable vers l'identité américaine. C'est en résidant là que Talma put côtoyer des dizaines d'artistes américains influents, dont Irving Fine<sup>3</sup> et Thornton Wilder.

*Terre de France* marque également l'aboutissement des influences françaises sur la vie de Talma : ces influences sont à leur apogée. Notamment, elle avait fait le choix de composer une œuvre à partir de textes français. Ce choix du français tout à fait unique pour elle peut être interprété comme « un mécanisme de reconnexion à ces autres qui comptent »<sup>4</sup> et une façon d'exprimer sa gratitude envers son lieu de naissance, ses expériences en France, et sa relation suivie avec Boulanger. L'importance des éléments de base mis en place par Boulanger n'est pas remise en question par le nouvel ancrage de Talma à MacDowell, puisque précisément

---

<sup>1</sup> Nadia Boulanger, correspondance avec Louise Talma, *Louise Talma Papers (1875-1996)*, Bibliothèque du Congrès, Washington.

<sup>2</sup> S. B. Dorsey & A. Neal, "*Sarah, Anna and Louise – What No Thelma? Discovering Louise Talma and Her Shorter Piano Works*", art. cité, p. 39.

<sup>3</sup> C'est l'utilisation tonalisante par Irving Fine du dodécaphonisme, si pénétrante, qui a donné l'envie à Talma de recourir à un semblable style de composition.

<sup>4</sup> C. Sedikides, T. Wildshut & D. Baden, "*Nostalgia, Conceptual Issues and Existential Functions*", art. cité, pp. 202-203.



Louise Talma composant dans son studio à la Colonie MacDowell ;  
photographie de Bernice B. Perry (mars 1947)

beaucoup de ses artistes influents étaient des étudiants dont les travaux étaient centrés sur les méthodes qu'elle promouvait.

En résumé, il est clair qu'il faut avoir à l'esprit la dimension nostalgique de l'écriture de *Terre de France* si l'on veut en donner une interprétation qui exprime « le cœur de cette pièce ». L'analyse musicale et poétique de cette œuvre confirmera-t-elle cette vérité ?

### III. Musique et poésie

*Terre de France* occupe une place unique dans l'histoire de la chanson d'art américaine, celle du seul cycle de poésie française qui commente la Seconde Guerre mondiale, déflagration majeure pour les deux pays que sont la France et les États-Unis. C'est que les chanteurs américains sont nombreux à ne pas posséder le niveau requis d'aisance et de familiarité avec la langue française et avec la tradition littéraire à laquelle Talma rend hommage dans ce cycle. À l'inverse, nombre de textes anglais auraient pu être sélectionnés pour exprimer avec la même efficacité la solidarité de l'auteur avec une population en détresse ou la douleur d'être séparée de ses proches. C'est bien entendu à dessein, cependant, que Talma choisit de partir de textes français, premier cas d'espèce à l'échelle de son œuvre. Chacun des cinq poèmes choisis par Talma a une dimension historique, qu'ils rappellent des faits récents ou anciens, et aborde des problèmes auquel Talma elle-même faisait face.

L'examen de chaque poème révélera son importance dans l'histoire de la France et pour Talma, qui sélectionne, certes, des textes culturellement majeurs, mais sans les réorganiser ni les modifier dans son adaptation. Ces poèmes des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup>, et du tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, parlent de nostalgie, d'exil, de mal du pays et d'espoir. Leur traitement musical met en lumière ces thèmes, rend hommage à la poésie de leur entremêlement et propose finalement une interprétation des textes.

<b>Chanson</b>	<b>Poète</b>	<b>Thèmes</b>	<b>Tempo</b>
« <i>Mère, voici vos fils...</i> » 1 <sup>er</sup> juillet 1943	Charles Péguy 1913	<i>Départ, mort des soldats, prière pour les soldats, amour de la patrie</i>	noire = 56 bpm
Sonnet 25 juin 1945	Joachim du Bellay Ca. 1557	<i>Départ, mal du pays, amour de la France, retour inconnu</i>	noire = 69 bpm
Ballade 5 juillet 1945	Charles d'Orléans Ca. 1433	<i>Départ, amour de la France, mal du pays, refus de la guerre</i>	noire = 69-72 bpm noire = 60 bpm
Ode 12 juillet 1945	Pierre de Ronsard 1550	<i>Amour, nature, poésie</i>	2 croches = 132 bpm
« <i>Adieux à la Meuse</i> » 25 juillet 1945	Charles Péguy 1897	<i>Départ, amour de la nature, territoire inconnu, retour, trouble et repos</i>	noire = 56 bpm noire pointée = 72 bpm noire = 56 bpm

Tableau (première partie). Vue d'ensemble du cycle *Terre de France*.

<b>Chanson</b>	<b>Mesures</b>	<b>Figures rythmiques</b>	<b>Tonalités principales</b>	<b>Texture</b>
« <i>Mère, voici vos fils...</i> » 1 <sup>er</sup> juillet 1943	2/4, 3/4, 4/4, 6/4  17 changements de mesure	Mouvement sur une base de noires et de croches	Mi mineur, do mineur, la bémol mineur	Accords denses
Sonnet 25 juin 1945	3/8, 5/8, 6/8, 2/4, 3/4, 4/4  14 changements de mesure	Croches et noires sans la section A, rythmes pointés dans la section B	Do majeur, mi majeur, sol mineur, ré majeur	Gamme étendue, texture maigre
Ballade 5 juillet 1945	28 changements de mesure	Rythmes pointés	Mi majeur, ré majeur, la majeur, mi bémol majeur, fa majeur, do majeur	Triades, dyades
Ode 12 juillet 1945	45 changements de mesure	Croches absolument constantes	La majeur	Texture maigre
« Adieux à la Meuse » 25 juillet 1945	42 changements de mesure  métrique variée	Rythme binaire contre rythme ternaire	Mi bémol majeur, bitonalité	Figures musicales arpeggiées et distinctes

Tableau (deuxième partie). Vue d'ensemble du cycle *Terre de France*.

Chaque pièce répond fidèlement à l'injonction de Boulanger : que le rythme et le mètre soient construits intentionnellement, de manière à garantir une expression claire et ininterrompue. Le cycle s'ouvre et se ferme par une poésie de Charles Péguy, au rythme réglé de 56 battements par minute au métronome. Talma y ajoute des indications de tempo particulières et de fréquents changements de mesure, qu'elle manipule pour coller aux nuances du texte et ainsi mettre en évidence les thèmes qu'elle sélectionne. Le retour de Péguy à la fin du cycle permet de conférer une certaine unité à son travail et reprend bien des thèmes présents dans chacune des chansons antérieures.

**« Mère, voici vos fils... »**

On le sait, Charles Péguy est né en 1873, juste après la Guerre franco-prussienne de 1870, à Orléans, ville natale de Charles d'Orléans, autre poète inclus dans le cycle. Le texte suivi par Talma est extrait de l'une des dernières œuvres de Péguy : *Ève* (1913), monumental poème dont la partie publiée est composée de quelque 1900 quatrains d'alexandrins qui décrivent la condition humaine dans une perspective chrétienne<sup>1</sup>. La grande fresque de Péguy est adressée à la mère de l'humanité, dont le Christ est un descendant<sup>2</sup>. Par l'intercession d'Ève, Péguy supplie notamment Dieu de bénir les soldats et de prendre pitié de leurs âmes. Rappelons que malgré la grossesse de sa femme Péguy partit à la guerre comme volontaire en première ligne ; et qu'il est mort au début de la Première Guerre mondiale, la veille de la première bataille de la Marne. Cet homme tout entier dédié à la littérature, à la poésie, à la foi et à son pays ne connut donc pas la victoire de la France et des Alliés en 1918.

Mais la poésie de Péguy est son héritage, qui fut de grande inspiration et qui prit toute sa signification pour la nation française au cours de la Seconde Guerre mondiale. Charles De Gaulle lui-

---

<sup>1</sup> *Encyclopædia Britannica On line*, s. v. "Charles Péguy".

<sup>2</sup> Hans A. Schmitt, *Charles Peguy: The Decline of an Idealist [Charles Péguy, le déclin d'un idéaliste]*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1967, p. 32.

même aimait à citer l'Ève de Péguy comme une référence puissante et chère au cœur de tous ces Français qui avaient donné leur vie pour la patrie et à tous ceux qui allaient encore devoir donner la leur. À peine modifiait-il un vers de Péguy en l'adressant à la France et non plus à Ève, à la fin du discours du 18 juin 1942 à l'Albert-Hall de Londres : « Mais puisque la France fait entendre sa volonté de triompher, il n'y aura jamais pour nous ni doute, ni lassitude, ni renoncement. Unis pour combattre, nous irons jusqu'au bout de notre devoir envers elle, nous irons jusqu'au bout de la libération nationale. Alors, notre tâche finie, notre rôle effacé, après tous ceux qui l'ont servie depuis l'aurore de son Histoire, avant tous ceux qui la serviront dans son éternel avenir, nous dirons à la France, simplement, comme Péguy : *Mère, voyez vos fils, qui se sont tant battus.* »<sup>1</sup>

C'est dans cette droite filiation que Talma choisit de commencer son cycle, en 1943, soit un an juste après que ces paroles fascinantes avaient été prononcées. C'était aussi l'été qui suivit le décès de sa mère. Avait-elle déjà prévu d'inclure quatre autres chansons dans son travail ? On ne sait : dans ses archives, aucune note ni papier ne fait allusion, à cette époque, à la volonté de créer un cycle complet. Aussi longue qu'allait être, dans son esprit, l'œuvre à venir, il semble que son auteur voulait avant tout que ces mots en soient les premiers. Dans le cadre du cycle de Talma aujourd'hui complet, le terme « mère » peut être compris comme désignant par métaphore la France, ainsi que chez De Gaulle. Les liens reliant les soldats français à leur pays d'origine ne sont-ils pas aussi étroits que ceux qui unissent la mère et le fils ? Quant au désir de la mère, Talma le ressentait cruellement durant ces mois-là, qui la séparèrent des deux femmes qui naguère remplissaient ce rôle : sa mère et sa marraine.

La chanson déplore les souffrances de la guerre, traite de la tension et de la discorde suscitées par les déplacements de population et les morts dus à la guerre ; elle comprend enfin des prières pour les soldats. Comme on le voit sur la figure 1, presque

---

<sup>1</sup> Charles de Gaulle, *Discours et messages*, t. I : « Pendant la guerre (juin 1940 - janvier 1946) », Plon, 1970, p. 204.

tous les temps du morceau comportent les intervalles de seconde et de quinte, dans différentes gammes. Cela reflète la tension et la dissonance perpétuelles du texte. Le rythme de la chanson ne sort pas de cette construction jusqu'à la 34<sup>e</sup> mesure, où la compositrice commence à insérer quelques exceptions annonçant la dernière phrase de la chanson.

Figure 1 : « Mère, Voici vos fils... », mesures 1-3, accords réguliers avec intervalles de seconde majeure et de quinte juste. Copyright © 1978 by Carl Fisher LCC., New York. International Copyright Secured. All rights reserved including performing rights. All Examples used by permission.

Talma n'a prévu pour *Terre de France* aucun prélude ni postlude, mais la pièce commence et se termine avec la voix qui se joint, étroitement unie, à la ligne du piano, ce qui symbolise l'union de la poésie et de la musique. La texture des accords de la chanson est assez dense et se compose principalement de tétracordes. Les harmonies gravitent d'abord autour de mi mineur, puis produisent une tonicisation plurielle, sans avoir de cadence définie ni adhérer complètement à aucun ton particulier. Le manque de cadences contribue au sentiment de mouvement vers l'avant que Boulanger valorisait.

Talma continue à reporter toute chance de résolution en triades harmoniques, soigneusement évitées, et insère au contraire l'inquiétante combinaison de la seconde majeure et de la quinte juste. D'autres dissonances sont parfois surajoutées, mais cette structure de base est majoritaire à l'échelle de la pièce.

Dans l'extrait 2 de la partition réapparaît le thème d'ouverture dans la deuxième moitié de la chanson, ce qui donne à la pièce une sorte d'équilibre, cher au néoclassicisme. Talma modifie néanmoins

délicatement le thème pour refléter l'intensité constructive de la poésie. Pour obtenir cet effet, elle utilise un chromatisme dans la ligne mélodique, ajoutant la marque : « très intense », et mettant en relief le dernier mot de la phrase, « battus », au plus haut point du contour mélodique (mesure 22).

The image shows a musical score for the song "Mère, voici vos fils..." by Louise Talma. It consists of two staves: a vocal line and a piano accompaniment. The vocal line is written in a treble clef with a key signature of one sharp (F#) and a 4/4 time signature. The lyrics are: "MÈ-re, voy-ez vos fils qui se sont tant bat-tus. Vous les voy-ez cou-". The word "battus" is marked with a fermata and a dynamic marking of "très intense". The piano accompaniment is written in a bass clef with the same key signature and time signature. It features a chromatic bass line and is marked with "très intense" and "cresc.". The score shows measures 20-22.

Figure 2 : « Mère, voici vos fils... », mesures 20-22, le thème d'ouverture revient modifié. © 1978 by Carl Fisher LCC.

Les dernières phrases de Talma mettent en évidence la dichotomie du poème, partagé entre l'espoir et le chagrin. Avec les effets apaisants de l'espoir et de la prière contraste la lourdeur de la mort aux harmonies sans discorde ni intervalles de seconde majeure, pour la première fois cette fois-ci, au son d'une prière pour la miséricorde des âmes des soldats : « Que Dieu ménage un peu ces êtres débattus... » Talma insiste sur ce point que nous sommes arrivés en la bémol mineur, un ton très éloigné de son choix d'ouverture (mi mineur). L'ajout d'harmonies majeures et consonantes est accompagné d'une indication demandant d'effectuer la dernière phrase « sans nuances jusqu'à la fin »<sup>1</sup>, bel exemple de cette expression contrôlée, de cette émotion retenue prônée par les néoclassiques à toute force. Le son va decrescendo au piano et la chanson se termine sur « ces cœurs pleins de tristesse et d'hésitation ».

La mesure 33, visible dans l'extrait 3 de la partition, montre le retour de l'ouverture et l'harmonie la plus souvent utilisée : une seconde et une quinte, dans la tonalité de mi mineur.

<sup>1</sup> Louise Talma, *Terre de France: A Cycle of Five Songs for Soprano or Tenor Voice and Piano*, New York, Carl Fischer, 1978, mesures 28-33.

Figure 3 : « Mère, voici vos fils... », mesures 28-33, consonance et dissonance.

© 1978 by Carl Fisher LCC.

Le retour de ces dispositifs suggère que l’instabilité et la tension articulées par Talma à toute l’œuvre n’ont pas disparu mais restent présentes, même après l’expression de l’espoir. Ce placement délibéré, à proximité, de la dissonance et de la consonance harmoniques, ainsi que des harmonies majeures et mineures, souligne la gravité et de la complexité de la guerre et de la perte.

### « Sonnet »

Talma a puisé la matière de sa deuxième partie dans les sonnets de Joachim du Bellay. Ce dernier, fils de Jean du Bellay, un *gentleman farmer* qui avait servi dans l’armée française, est né au château de la Turmelière, sur la Loire, en Anjou, et ses deux parents moururent quand il avait neuf ou dix ans<sup>1</sup>. L’affection de du Bellay pour la Loire et l’Anjou imprègne notamment les sonnets 3, 21, 40, et 79 de l’*Olive* et les Sonnets 19, 25, 31, et 122 des *Regrets*<sup>2</sup>. Dans le

<sup>1</sup> Louis Clark Keating, *Joachim du Bellay*, New York, Twayne Publishers Inc., 1971, pp. 1-2.

<sup>2</sup> Dorothy Gabe Coleman, *The Chaste Muse: A study of Joachim du Bellay’s Poetry*, Leiden, Brill, 1980, p. 83.

sonnet choisi par Talma, qu'il a poli lors de son séjour à Rome (1553-1557), du Bellay décrit le désir qu'il ressent de regagner la France mais dans une forme très proche du sonnet italien de cette époque<sup>1</sup>.

Du Bellay avait accompagné le cardinal Jean du Bellay, son cousin au second degré, lors d'un voyage à Rome, en 1553<sup>2</sup>. Il passa quatre années à Rome et composa un ensemble de 191 sonnets qu'il regroupa sous le titre de *Regrets*, en le dédiant à l'ambassadeur de France à Rome, monsieur d'Avanson<sup>3</sup>, non sans quelque hommage parallèle aux *Tristes* et *Pontiques*, recueils de l'exil d'Ovide au bord de la Mer Noire : le premier poème du recueil, avant même l'adresse à M. d'Avanson, n'est-il pas écrit en latin ?

En traduisant le titre d'Ovide, *Tristia*, en *Regrets*, du Bellay mettait en parallèle deux déracinements comparables : son propre séjour à Rome, et l'exil d'Ovide loin de Rome<sup>4</sup>. Du Bellay reprenait donc les thèmes de l'exil et du mal du pays, chers au poète latin, y compris dans le célèbre sonnet XXXI : « *Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage...* », tout droit inspiré des *Pontiques* (III, V, 15), et jusqu'en cette cheminée qui fume de son « petit village » (*Pontiques*, I, III, 34). Du Bellay renvoyait également, bien entendu, à Ulysse dans plusieurs de ses poèmes maladivement enclins à la nostalgie<sup>5</sup>. Il ne choisit pas là simplement des thèmes intéressants pour leurs qualités poétiques ; le sonnet I du recueil explique et déplore que le recueil entier ne fasse qu'exprimer les pensées les plus profondes de son auteur : une tristesse infinie et secrète<sup>6</sup>.

Dorothy Coleman, spécialiste du poète, note que du Bellay s'abstient de raconter toute l'aventure de l'*Odyssée* ou tel détail de l'histoire de la Toison d'or, afin de souligner la fin de ces histoires. Les allusions sont comme nues et subtiles. Le poète fait en sorte que

---

<sup>1</sup> L. C. Keating, *Joachim du Bellay, op. cit.*, p. 70-73.

<sup>2</sup> L. C. Keating, *Joachim du Bellay, op. cit.*, p. 55.

<sup>3</sup> Jean de Saint-Marcel (1511-1564), seigneur d'Avanson. [N.d.T.]

<sup>4</sup> L. C. Keating, *Joachim du Bellay, op. cit.*, p. 73.

<sup>5</sup> D. G. Coleman, *The Chaste Muse: A study of Joachim du Bellay's Poetry, op. cit.*, p. 81.

<sup>6</sup> L. C. Keating, *Joachim du Bellay, op. cit.*, p. 76.

son lecteur songe à la Toison d'Or alors même que n'apparaît pas le nom du personnage principal du mythe, malgré la parenté de « toison » et « Jason ». Du Bellay révèle la fonction de ces allusions aux troisième et quatrième vers, pour souligner une allusion transparente à un retour au pays<sup>1</sup>.

Le sonnet choisi par Talma entremêle donc les expériences humaines de du Bellay, d'Ovide et d'Ulysse. Certes, c'est un classique de l'histoire littéraire, et Louis Clark Keating, qui ne peut pas ne pas examiner ce poème dans son étude sur les *Regrets*, l'introduit comme un classique : « Chaque lecteur un tant soit peu cultivé et familier de la langue française le sait bien. »<sup>2</sup> Mais Talma ne répond pas à une convenance et ne tient pas compte de sa célébrité en le choisissant ; ce sont ses allusions intrinsèques aux exils du VIII<sup>e</sup> siècle avant J.-C. (qui sait de quand date ce monde décrit par Homère ?), du I<sup>er</sup> siècle romain, du XVI<sup>e</sup> siècle et du XX<sup>e</sup> siècle, époque où Talma ne pouvait à cause de la guerre rendre visite à la France. Cette polysémie hospitalière de l'utilisation de ce poème dans *Terre de France*, en même qu'elle fait voyager le lecteur, et l'auditeur, dans le temps et la littérature, attire son attention sur les points communs transhistoriques de ces expériences diverses et sur les ressources parfois identiques que sait trouver l'homme en lui pour faire face à l'adversité.

Dans le « Sonnet » tel qu'édité par Talma, les dispositifs rythmiques sont utilisés pour délimiter la forme. Du Bellay suit la présentation et la structure des sonnets italiens des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles (songeons à Pétrarque), portant sur un argument succinct. Le huitain initial se décompose en deux quatrains qui ouvrent le poème en présentant une difficulté, une question, ou du moins une situation de départ. Le sizain final se décompose, lui, en deux tercets et offre une solution, une réponse, ou du moins une évolution. Cette structure poétique est mise en évidence par Talma dans sa musique, qui ici n'utilise qu'octave, croches, noires et noires pointées pour le premier quatrain. Dans le second quatrain

---

<sup>1</sup> D. G. Coleman, *The Chaste Muse: A study of Joachim du Bellay's Poetry*, *op. cit.*, p. 82.

<sup>2</sup> L. C. Keating, *Joachim du Bellay*, *op. cit.*, p. 75.

s'ajoutent des notes plus longues : triolets de noires, des noires liées, et des blanches liées. L'extrait 4 de la partition montre dans l'accompagnement les valeurs plus longues des notes et les triolets de noires marchant ensemble contre les croches. Cela illustre la question posée dans ce quatrain incertain. Talma emploie aussi plusieurs indications de *tenuto*, et même un *poco ritardando* contribuant à un certain sentiment d'étirement et d'hésitation. Coleman déclare : « Le deuxième quatrain manifeste la nostalgie, le désir, le sentiment d'impuissance et prend conscience de l'impossibilité apparente de revoir un jour son pays natal. »<sup>1</sup>

Figure 4 : « Sonnet », mesures 23-27, rythmes binaires apparaissant et luttant contre des rythmes ternaires. © 1978 by Carl Fisher LCC.

Dans le sizain du sonnet, Talma introduit des doubles croches pour la première fois dans la chanson. Ce geste ajoute au rythme une qualité ludique. Talma demande à ce que la section produise un son « léger » et « souple ». Elle va jusqu'à ajouter, en français dans le texte : « la double croche un peu plus courte qu'un quart de temps ». Cela implique que la croche pointée dure presque aussi longtemps qu'une noire, et que les doubles croches peuvent être raccourcies et traitées comme une levée d'anacrouse, de manière à alléger la notation encore davantage. Talma tire une liaison à partir de chaque double croche jusqu'à la note suivante, afin de casser davantage les lourdes durées des croches dans le huitain en entamant chaque strophe avec une double croche légère, chantante. La juxtaposition de ces deux rythmes peut être vue dans l'extrait 5,

<sup>1</sup> D. G. Coleman, *The Chaste Muse: A study of Joachim du Bellay's Poetry*, *op. cit.*, p. 83.

si l'on observe la différence de durée des notes dans les mesures 32-33 et dans les mesures 34-35.

The image shows a musical score for a piece titled "Sonnet". It consists of two staves: a vocal line on top and a piano accompaniment on the bottom. The vocal line has lyrics: "ta - - - ge? Plus me plaît le sé - jour qu'ont bas-". The piano accompaniment has lyrics: "ceder a tempo léger souple mg. la double croche un peu plus courte qu'un quart de temps". The score is in 3/4 time and shows a change in tempo and meter from 3/4 to 2/4 between measures 33 and 34.

Figure 5 : « Sonnet », mesures 32-35, passage du huitain au sizain.

© 1978 by Carl Fisher LCC.

Plusieurs éléments renforcent la présence des thèmes du voyage, du mouvement, du départ et du retour. Tout au long de la pièce, la majorité de ses phrases mélodiques couvrent la gamme d'une octave, contiennent de grands sauts de quarts justes et de quintes justes, et changent fréquemment de direction pour créer un contour oscillant. Son tempo explicite de 69 battements par minute représente le rythme d'une marche aisée, et souligne le thème poétique du voyage, truffé qui plus est de syncopes enjouées. Talma peut ainsi respecter les différentes sections poétiques du cycle, et maintenir l'unité de ce dernier.

### « Ballade »

C'est un poème de Charles d'Orléans que Talma choisit de placer en troisième chanson, intitulée sobrement « Ballade », à l'image des autres titres génériques.

Tout comme pendant la guerre Talma et Boulanger (qui enseigna la musique aux États-Unis, non sans ressentir un profond mal du pays) furent contraintes de demeurer loin de leur patrie, le poète du XV<sup>e</sup> siècle fut contraint à l'exil à cause des guerres. Charles d'Orléans naquit en effet deux décennies avant Jeanne d'Arc, et passa sa jeunesse dans la vallée de la Loire, quelque peu à l'écart de la crise que vivait le reste de la nation<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> David Fein, *Charles d'Orléans*, Boston, Twayne Publishers, 1983, p. 13.

Son destin a dépendu des Anglais, tout comme celui de Jeanne d'Arc. Charles fut en effet exilé et emprisonné en Angleterre pendant la guerre de Cent Ans. Sa captivité dura 25 longues années. Ces années passées à Douvres lui inspirèrent l'un des poèmes les plus célèbres des années 1400<sup>1</sup> ; et c'est justement le texte que Talma a choisi pour son cycle en le nommant « Ballade ». Le spécialiste de littérature française David Fein est revenu sur les différents moments de ce poème, qui ouvre une belle perspective sur son temps. La ligne, vrai coup d'archet, donne le ton et le registre du poème : le locuteur tourne son regard vers la France, mais ne la voit pas. Fein remarque l'importance de cette orientation vers la France, empreinte dès lors de nostalgie et voulant comme compenser le manque de détails visuels causé par la distance en élargissant la pensée jusqu'au souvenir du passé<sup>2</sup>.

En lisant ce poème, Talma s'est sans nul doute identifiée à ces générations précédentes déplacées par la guerre hors de France. Comme elle l'a fait dans la première chanson, Talma a choisi précisément une réponse aux difficultés de la guerre où figurât une prière. Charles d'Orléans écrit avoir bon espoir que Dieu accorde sa paix rapidement. Le poète file une image, celle d'un navire chargé d'espoir, envoyé en France afin de transmettre ses vœux, ses prières et afin de rapporter au pays un souvenir de lui. Comme Charles d'Orléans, Péguy et Jeanne d'Arc, Talma connut la douleur d'être séparée de la France pendant la guerre et envoya des vœux de paix et de l'aide à ceux qui en avaient besoin en France. Elle ne pouvait que joindre sa musique à celui qui, même de l'autre côté de la mer, avait compris la profondeur universelle de la souffrance des gens en temps de guerre.

La présente ballade est formée de trois strophes de sept lignes et d'un envoi de quatre vers. Le poète contemple les deux spectacles de la guerre et de la paix, en une musicalité qui a attiré les commentaires, dont ceux de Fein portant sur l'impression de conclusion définitive qui ressort d'une formule aussi incisive que : « Je hé guerre » (« je hais la guerre »). Cette clause affirmative,

---

<sup>1</sup> D. Fein, *Charles d'Orléans, op. cit.*, p. 43.

<sup>2</sup> D. Fein, *Charles d'Orléans, op. cit.*, p. 44.

catégorique et assez peu poétique a priori, se distingue nettement du reste de la ballade : c'est une constatation basique, en même temps qu'une fin de non-recevoir méprisante. L'effet de staccato de cette phrase, surtout perceptible par contraste avec la douceur mélodieuse du vers précédent, brise le rythme du poème, imitant la force perturbatrice et disruptive de la guerre. Après de passagères incursions dans le passé et dans l'avenir, le poème se termine carrément dans le présent, dans ce présent dont la réalité est si prégnante, du fait de la guerre et de l'exil<sup>1</sup>.

Avec cette ballade, Talma a encore une fois choisi d'aborder les thèmes de l'exil et du déracinement qui véhiculent tout à la fois une poignante nostalgie et l'espoir du salut de la France, et de les brasser d'une manière à mettre en évidence la structure du poème. Ce choix particulier n'est pas seulement une déclaration de patriotisme, mais ainsi que le note Irving Fine, une « expression contrôlée de cette aspiration que ressent tout homme dépaycé (en français dans le texte) à rejoindre sa famille, ses amis, et la mère-patrie »<sup>2</sup>. Talma se sentait capable de transmettre musicalement ses propres sentiments sur le sujet et de leur faire parler dans les situations de son temps une langue aussi juste que ces mots tout exprès formulés pour les générations de la guerre de Cent Ans.

Dans cette chanson, Talma modifie sensiblement le style de son arrangement vocal et utilise le style mélodique d'un madrigal, qui se souvient du temps des troubadours. Contrairement aux quatre autres chansons aux indications de tempo si précises, Talma laisse une certaine souplesse au tempo de cette pièce. Elle indique seulement que les noires de « Ballade » devraient produire entre 69 et 72 battements par minute. Le choix de donner à l'accompagnement un mouvement de croches légères permet à Talma d'imiter le mouvement et le rythme de la libre flânerie insouciante d'un troubadour.

Talma parvient à laisser librement s'exprimer, comme par improvisation, son amour de la France à l'aide d'indications soigneusement articulées, qui comprennent les légères respirations

---

<sup>1</sup> D. Fein, *Charles d'Orléans, op. cit.*, p. 46.

<sup>2</sup> D. Fein, *Charles d'Orléans, ibidem*.

après chaque croche pointée de la mesure 15. Talma, qui distribue son texte syllabiquement (une syllabe par note) presque partout dans ce cycle, brise ici son modèle pour déclamer joyeusement le mot « France » en une exclamation désinvolte qui, comme le montre l'extrait 6, se trouve réparti sur quatre mesures. Talma inclut même une mesure 3/2, qui étire le point culminant de la phrase sur le mot-clef « cœur ».

The image shows a musical score for the piece 'Ballade', measures 58-61. It consists of two systems of staves. The first system has a vocal line (treble clef) and a piano accompaniment (grand staff). The lyrics are: 'que grant bien me fai - soit de voir Fran -'. The second system continues the vocal line and piano accompaniment. The lyrics are: 'ce, que mon cœur a - mer doit.' The piano part includes markings for 'poco cresc.' and 'legato'. A tempo marking '♩ = 80' is present. The score ends with a 'Ped.' (pedal) marking.

Figure 6 : « Ballade », mesures 58-61, juxtaposition de la paix et de la guerre.

© 1978 by Carl Fisher LCC.

Talma ne traite pas l'envoi comme elle a fait des septains qui le précèdent ; l'envoi aura un nouveau tempo. C'est même la première fois dans le cycle que Talma attribue plus d'un marquage de tempo dans la même pièce. Talma ralentit le rythme et abandonne la course folle des figures de croches qui avaient jusqu'alors envahi le morceau. Elle utilise des accords de blanches dans l'accompagnement, et dans la partie dévolue à la voix développe un motif mélodique répété composé d'une noire suivie de deux croches, une quinte juste sous elle. L'extrait 7 montre ce même motif, calé aux mots « Paix est trésor qu'on ne peut trop loer ». Les expressions différentes trouvées par Talma reflètent la rencontre entre les sentiments du poète et la paix. Talma brise donc

son modèle précédent et place deux phrases courtes, chacune commençant sur un temps faible, à jouer staccato et marcato.

Figure 7 : « Ballade », mesures 13-18, ligne mélodique de madrigal.

© 1978 by Carl Fisher LCC.

Ces techniques sont la clef de la rhétorique du poème, et décrivent les dures réalités de la guerre en contraste avec la santé et tous les biens qui découlent inmanquablement de la paix.

### « Ode »

Pierre de Ronsard, né en 1524 dans le Château de la Possonnière, près de Vendôme<sup>1</sup>, commença dès douze ans de servir comme page à la cour royale. Il fut envoyé en Écosse dans la maison de Madeleine de France, après le mariage de cette dernière avec Jacques V d'Écosse<sup>2</sup>.

C'est en 1550 qu'il écrivit « Des Roses Plantées prez non Blé », inspiré d'Horace (-65/-8), un des grands modèles lyriques de Ronsard qui chercha constamment à enrichir la littérature française des apports de la grande tradition poétique latine, de même que le poète romain avait en son temps enrichi la littérature latine des apports de la poésie grecque. Comme le déclare en effet K. R. W. Jones : « S'inspirant de l'ancien concept grec de l'union de la musique et de la poésie, Ronsard affirme en outre avoir relancé cet art ancien et l'avoir introduit en français. »<sup>3</sup> Le texte choisi par Talma est celui de la deuxième édition des *Odes*, qui présente

<sup>1</sup> Kenneth R. W. Jones, *Pierre de Ronsard*, États-Unis, New York, Twayne Publishers Inc., 1970, p. 7.

<sup>2</sup> K. R. W. Jones, *Pierre de Ronsard*, *op. cit.*, p. 9.

<sup>3</sup> K. R. W. Jones, *Pierre de Ronsard*, *op. cit.*, pp. 23-24.

quelques variantes textuelles par rapport à la première édition. Ce poème, à la différence des quatre autres choix de Talma, présente un matériau thématique spécifique. En conséquence, l'expression musicale de Talma prend ici une manière particulière. Le tempo, plus alerte, n'y évolue que dans une tonalité, le la majeur, qui exprime la joie du salut adressé à la rose, symbole de l'aimée.

La mise en musique orchestrée par Talma n'est pas identique pour chaque strophe, contrairement à ce que souhaitait Ronsard lui-même. En fait, Talma prend soin d'ajouter une petite irrégularité rythmique pour faire ressortir certaines parties du texte qui pourraient être négligés dans la symétrie d'un cadre purement répétitif. Talma manipule donc la métrique pour mettre en évidence les qualités musicales du poème de Ronsard, fort harmonieux, et évite la monotonie. Elle emploie ainsi 45 types de mètres différents au long des 69 mesures que compte la chanson, et alterne entre 9 armures différentes.

Cette chanson est dans l'œuvre de Talma un excellent exemple de fidélité à l'enseignement de Boulanger, qui voulait manipuler le rythme pour parvenir à la « grande ligne ». L'extrait 8 montre comment Talma dispose différents mètres pour mettre en relief le vers de trois syllabes entre les deux vers plus longs qui l'encadre. Elle place ainsi le son « é » à la rime aux vers 7 et 8 (« [...] tu vois redoublé / Dans le Blé / [...] ») sur des temps forts imprévus.

The image shows a musical score for the song 'Ode', measures 18-21. It consists of a vocal line on a single staff and a piano accompaniment on two staves (treble and bass clef). The key signature is one sharp (F#), and the time signature is 3/4. The lyrics are: 'vois re-dou - - blé Dans le blé Ta fa--ce, de ci-na--bre'. The score illustrates various rhythmic patterns and meter changes, with the vocal line featuring a mix of eighth and sixteenth notes, and the piano accompaniment providing harmonic support with chords and moving lines.

Figure 8 : « Ode », mesures 18-21, positionnement du mètre.

© 1978 by Carl Fisher LCC.

Un tel arrangement attire l'attention de l'auditeur sur des mots qui se complètent mutuellement, et sur les passages du poème original qui se répondent phonétiquement et syllabiquement.

Talma place à ces moments précis des temps forts pour éviter une impulsion uniforme. Dans les mesures 30 à 33 de l'« Ode » (extrait 9) Talma place le passage « [...] sentant ton odeur / Plein d'ardeur / [...] » dans une phrase composée d'un mètre différent à chaque mesure, ce qui permet que les sons qui se correspondent dans les mots « odeur » et « ardeur » tombent sur des temps forts, mais à des moments imprévus.

The image shows a musical score for measures 30-33. It consists of two staves: a vocal line (treble clef) and a piano accompaniment (grand staff). The key signature is G major (one sharp) and the time signature is 5/8. The vocal line has a dynamic marking of 'pp' at the beginning. The lyrics are: 'Près de toy, sen - tant ton o - deur, Plein d'ar - deur Je fa -'. The piano accompaniment features a series of chords and moving lines in both hands, with a dynamic marking of 'pp'.

Figure 9 : mesures 30-33, articulation du rythme et de la métrique.

© 1978 by Carl Fisher LCC.

### Les « Adieux à la Meuse »

Talma conclut le cycle avec un deuxième texte de Péguy. Ce poème contient lui aussi des références à la guerre, mais sous un abord plus subtil et caché. Talma choisit là un extrait de la première *Jeanne d'Arc* de Péguy, en ouvrant une nouvelle page de l'Histoire de France. Jeanne d'Arc est en effet le sujet et le titre de la première œuvre qu'il ait publiée, en 1897.

Les célébrations annuelles de la sainte avaient permis au petit Charles Péguy d'échapper aux difficultés de son quotidien, à son enfance modeste sinon pauvre d'après-guerre, après la guerre de 1870 ; aussi Jeanne était-elle l'héroïne de son enfance. Preuve paradoxale de l'importance de cette première œuvre, ce n'est que la première œuvre qu'il lui consacre, le fameux *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* paru en 1910 n'en étant, en réalité, qu'une manière de réécriture et développement. Hans Schmitt, savant exégète de Péguy, a justement, après d'autres, relevé un regain d'importance, une résurgence de la figure de Jeanne d'Arc en littérature, culminant juste avant 1912, 500<sup>e</sup> anniversaire de sa naissance. Ne

serait-ce qu'entre 1909 et 1911 paraissent ainsi une bonne quinzaine d'ouvrages johanniques<sup>1</sup>. Il faut dire que Jeanne d'Arc a été béatifiée en 1909, ce qui a accru son « actualité », et qu'elle sera canonisée en 1920.

Talma a donc dû être sensible au fait que les œuvres de Péguy concernaient à la fois le passé et le présent : Péguy est tout à la fois le poète le plus contemporain qu'elle ait choisi et celui qui lui permettait d'évoquer une époque révolue et bien déterminée de l'Histoire de France. Jeanne a vécu à l'apogée de la guerre de Cent Ans et a joué un rôle essentiel en livrant plusieurs batailles qui ont mené la France à la victoire. L'édition originale du drame de Péguy donne les années où elle a vécu : « 1412-1431 » au dos, et seul son nom en lettres rouges sur la couverture<sup>2</sup>. Par l'usage de blancs aussi majestueux que nombreux, Péguy a prévu des moments de réflexion des personnages et semble avoir par là-même permis à son lecteur des moments de réflexion parallèles<sup>3</sup>. C'est pour ainsi dire dans ces blancs du passé que se glisse la musique de Talma.

L'extrait de Talma choisi ici renvoie aux représentations traditionnelles de Jeanne en bergère et en fileuse. Ces tâches, mentionnées dans les *Procès* historiques, démontraient que la Pucelle vivait en étroite relation sinon en symbiose avec la terre, et permettaient de suggérer le fort attachement qu'une personne pouvait ressentir envers sa terre, qu'elle soit sa terre natale ou sa terre d'adoption. Ces thèmes ont peut-être trouvé écho auprès Talma de par son amour de la terre française, et de par les bouleversements de l'époque qui ont fait que Talma a, effectivement, perdu presque tout lien avec son pays natal, à l'image de Jeanne.

La cinquième et dernière chanson du cycle, « Adieux à la Meuse », fournit un excellent exemple de la façon dont Talma a triomphé de la « grande ligne » (en français dans le texte) par la

---

<sup>1</sup> H. A. Schmitt, *Charles Péguy : the Decline of an Idealist*, *op. cit.*, p. 24. Schmitt se base sur Wilhelm Grenzmann, *Die Jungfrau von Orleans in der Dichtung [La Pucelle d'Orléans dans la poésie]*, Berlin, 1929, p. 73.

<sup>2</sup> H. A. Schmitt, *op. cit.*, p. 42.

<sup>3</sup> Jérôme & Jean Tharaud, *Notre cher Péguy*, t. I, Plon, 1926, pp. 142-143.

manipulation métrique. La figure 10 montre que Talma affecte à la partie du piano située à main droite la valeur d'une mesure 12/8, qui se faufile à travers les huit notes juxtaposées disposées en 4/4 à main gauche. Ce mouvement de balancement subtil illustre de manière appropriée l'introduction, dans le texte, de la rivière, vue comme une « Meuse endormeuse et douce à mon enfance » et qui coule « tout bas ».

Une telle synthèse des exclamations musicale et poétique accentue le contraste entre les « Adieux à la Meuse » d'une part et d'autre part l'ode précédente, qu'ils joutent. Les mesures se plaisent à changer, et cela va de pair avec un mélange complexe mais sûr de figures rythmiques, fond de croches binaires dans les basses, et berceuse de triolets marchant dans les aigus du piano. Dans sa première ligne, la voix alterne entre ces deux chiffres, et n'obéit néanmoins qu'à une seule et unique instruction. Le premier et le seul chiffre de triolet de cette ligne est convenablement réglé sur le mot « endormeuse » lui donnant l'importance et de liaison avec le mouvement de balancement entendu ci-dessous dans les aigus.

Charles Péguy v. Adieux à la Meuse Louise Talma  
*Tranquill*  $\text{♩} = 56$

*p legato*  
 Ped

*p*  
 A- dieu, Meuse endormeuse et douce à mon en-

Figure 10 : « Adieux à la Meuse », mesures 1-6, métrique variée.

Copyright © 1978 by Carl Fisher LCC., New York.

The image shows a musical score for three parts: voice, piano, and bass. The voice part is on a single staff with lyrics: "en des pa-ys nou-veaux: Je fe-rai la ba-". The piano part is on two staves (treble and bass clef). The bass line shows a rhythmic pattern of eighth notes, starting with a 'poco cresc.' marking and reaching a 'mf' dynamic. The piano part features a complex texture with triplets and various rhythmic figures.

Figure 11 : « Adieux à la Meuse », mesures 16-18.  
 Arrangement ternaire contre arrangement binaire.  
 Copyright © 1978 by Carl Fisher LCC., New York.

L'extrait 11 montre les figures rythmiques qui traversent les parties, les figures binaires de basse s'ébranlant et montant en aigus, et les figures de triolets passant des aigus à la basse du piano, pendant les mots : « Je ferai la bataille et passerai les fleuves ». Avant ce moment, la pièce conserve un son lisse avec des niveaux dynamiques en *mezzo-piano* et même plus doux. Au premier temps de cette phrase, Talma emploie des accents et une dynamique de *mezzo-forte* pour la première fois. Ce qui perdure tout au long de la phrase, comme il appert également de l'extrait.

Talma introduit un ré bémol accidentel d'abord dans les figures en triolets du piano, le tissant aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur des figures, entre le do et le ré bécarre, serrant et desserrant les figures sans casser la progression pas à pas du mouvement. Cela prépare l'auditeur à l'ajout de cette note dans la ligne de la voix, mais son importance est mise en relief par le fait que c'est jusqu'alors la note la plus haute entendue dans les deux lignes du chant et du piano. Talma s'approche de cette note par en bas, la clouant en l'expression des « pays nouveaux », frappante association de la douleur et de la notion de terre étrangère.



Louise Talma, en créant le cycle *Terre de France*, voulait manifester une réaction face à son prétendu détachement vis-à-vis de son identité, de son pays natal, de sa mère, de sa marraine. Chacune des pièces composant le cycle exprime donc la nostalgie, dans un traitement néo-classique utilisant d'autres techniques

musicales, inspirées par Stravinsky et Boulanger. Le nombre des études consacrées à Talma dans les milieux universitaires et le nombre de ses interprétations sont encore faibles par rapport à certains de ses contemporains, comme Aaron Copland ou Irving Fine. Répondre à l'urgence d'étudier Talma de manière plus approfondie, est aujourd'hui possible grâce aux correspondances, aux notes déposées à la Bibliothèque du Congrès, et à la possibilité de parler avec ceux qui ont travaillé avec elle et la connaissaient bien. La redécouverte assez récente de ses œuvres vocales peut susciter un renouveau d'intérêt pour l'étude et l'exécution de toutes les productions de cette artiste pionnière de la composition américaine.

### **Pour en savoir plus**

Nous avons principalement utilisé les lettres de Nadia Boulanger à Louise Talma, de Louise Talma à Nadia Boulanger et à Marion McDowell qu'on trouve dans le fonds Louise Talma (1861-1998) de la Bibliothèque du Congrès. C'est là que se trouve la quasi-totalité des manuscrits et des partitions de Talma.

## Appendice : les textes de *Terre de France*

Charles Péguy  
« Mère, voici vos fils... »

(P<sup>2</sup> 1265-1266, dans l'ordre suivi par Talma : str. 769-762-763)

Mère, voici vos fils et leur immense armée.  
Qu'ils ne soient pas jugés sur leur seule misère.  
Que Dieu mette avec eux un peu de cette terre  
Qui les a tant perdus et qu'ils ont tant aimée.

Que Dieu mette avec eux dans le juste plateau  
Ce qu'ils ont tant aimé, quelques grammes de terre.  
Un peu de cette vigne, un peu de ce coteau,  
Un peu de ce ravin sauvage et solitaire.

Mère, voyez vos fils qui se sont tant battus.  
Vous les voyez couchés parmi les nations.  
Que Dieu ménage un peu ces êtres débattus,  
Ces cœurs pleins de tristesse et d'hésitations.

✻

Joachim du Bellay  
Sonnet

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,  
Ou comme cestuy là qui conquist la toison,  
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,  
Vivre entre ses parents le reste de son aage !

Quand revoiray-je, hélas, de mon petit village  
Fumer la cheminee, et en quelle saison,  
Revoiray-je le clos de ma pauvre maison,  
Qui m'est une province, et beaucoup d'avantage ?

Plus me plaist le sejour qu'ont basty mes ayeux,  
Que des palais Romains le front audacieux :  
Plus que le marbre dur me plaist l'ardoise fine :

Plus mon Loyre Gaulois que le Tybre Latin,  
Plus mon petit Lyré, que le mont Palatin,  
Et plus que l'air marin la douceur Angevine.



**Charles d'Orléans**  
**Ballade**

En regardant vers le païs de France,  
Ung jour m'avint, a Dovre sur la mer,  
Qu'il me souvint de la doulce plaisance  
Que je souloye ou dit païs trouver.  
Si commençay de cueur a souspirer,  
Combien certes que grant bien me faisoit  
De veoir France, que mon cueur amer doit.

Je m'avisay que c'estoit non sçavance  
De telz soupirs dedens mon cueur garder,  
Veu que je voy que la voye commence  
De bonne paix, qui tous biens peut donner ;  
Pour ce, tournay en confort mon penser :  
Mais non pourtant mon cueur ne se lassoit  
De veoir France, que mon cueur amer doit.

Alors chargeay en la nef d'Esperance  
Tous mes souhaitz en les priant d'aler  
Oultre la mer, sans faire demourance,  
Et a France de me recommander.  
Or, nous doint Dieu bonne paix sans tarder !  
Adonc auray loisir, mais qu'ainsi soit,  
De veoir France, que mon cueur amer doit.

Paix est tresor qu'on ne peut trop loer,  
Je hé guerre, point ne la doy priser;  
Destourbé m'a longtemps, soit tort ou droit,  
De veoir France, que mon cueur amer doit.



**Charles Péguy**  
**« Adieux à la Meuse » (P<sup>2</sup> 58-59)**

Adieu, Meuse endormeuse et douce à mon enfance,  
Qui demeures aux prés, où tu coules tout bas.

Meuse, adieu : j'ai déjà commencé ma partance  
En des pays nouveaux où tu ne coules pas.

Voici que je m'en vais en des pays nouveaux :  
Je ferai la bataille et passerai les fleuves ;  
Je m'en vais m'essayer à de nouveaux travaux,  
Je m'en vais commencer là-bas les tâches neuves.

Et pendant ce temps-là, Meuse ignorante et douce,  
Tu couleras toujours, passante accoutumée,  
Dans la vallée heureuse où l'herbe vive pousse,

Ô Meuse inépuisable et que j'avais aimée.

*Un silence.*

Tu couleras toujours dans l'heureuse vallée ;  
Où tu coulais hier, tu couleras demain.  
Tu ne sauras jamais la bergère en allée,  
Qui s'amusait, enfant, à creuser de sa main  
Des canaux dans la terre, -- à jamais écroulés.

La bergère s'en va, délaissant les moutons.  
Et la fileuse va, délaissant les fuseaux.

Voici que je m'en vais loin de tes bonnes eaux,  
Voici que je m'en vais bien loin de nos maisons.

Meuse qui ne sais rien de la souffrance humaine,  
Ô Meuse inaltérable et douce à toute enfance,  
Ô toi qui ne sais pas l'émoi de la partance,  
Toi qui passes toujours et qui ne pars jamais,  
Ô toi qui ne sais rien de nos mensonges faux,

Ô Meuse inaltérable, ô Meuse que j'aimais,

*Un silence.*

Quand reviendrai-je ici filer encor la laine ?  
Quand verrai-je tes flots qui passent par chez nous ?  
Quand nous reverrons-nous ? et nous reverrons-nous ?

Meuse que j'aime encore, ô ma Meuse que j'aime.

❦❦❦❦❦

**« Ô ma fin incandescente... » :**  
**l'œuvre-vie de mère Marie Skobtsoff<sup>1</sup>**

*Tatiana Victoroff*  
*Université Marc-Bloch, Strasbourg*

Il n'est pas facile de présenter le destin de mère Marie, car on ne peut pas le faire d'une façon neutre, distanciée, « objective ». Sa vie toute entière est une injonction à agir, et à chaque instant nous sommes invités à mesurer notre vie à l'aune de la sienne. À travers toute son œuvre, artistique ou sociale, elle s'adresse à chacun directement et personnellement : il suffit d'être attentif et de discerner cet appel. Cela représente un réel défi, car l'expérience de notre vie ne supporte pas cette comparaison : elle semble trop petite face à l'exigence de mère Marie, qui implique l'être tout entier. Songeons qu'elle parle de la nécessité de marcher sur l'eau ou de donner sa vie pour le premier venu... Elle est inspirée par l'Évangile, bien sûr, et par ce qu'on appelle son « maximalisme ». Mais ce qui est particulièrement frappant, c'est qu'ici l'Évangile est réalisé au travers d'une vie qui est assez typique de sa génération, et tout à fait extraordinaire. Mère Marie rappelle plusieurs autres destins d'émigrés et elle nous dépasse complètement. Et c'est à Ravensbrück que nous pouvons sentir tout le maximalisme de son message – et la plénitude de sa réalisation.

Pour toutes ces raisons, il semble que la meilleure façon de rappeler les jalons de sa vie soit de lui donner la parole, c'est-à-dire de se tourner vers ses propres écrits, vers ses poèmes avant tout, des poèmes qui présentent un témoignage fort de vie spirituelle et qui annoncent prophétiquement sa mort.

« Pour comprendre mère Marie, lisez ses poèmes, elle est toute entière en eux », écrivait mère Élisabeth (Medvédéva), sa très

---

<sup>1</sup> Conférence prononcée à Ravensbrück pour l'inauguration de la plaque commémorative à la mémoire de mère Marie Skobtsoff (20 décembre 1891, Riga – 31 mars 1945, Ravensbrück). Les traductions des poèmes ont été revues par nous, R.V. [N.d.l.R.]

proche collaboratrice. Il ne s'agit pourtant pas d'une simple confession ; mais, comme l'écrit son grand ami, le critique littéraire Constantin Motchoulski, « ces vers sont une confession et une prière : presque à chaque page on trouve un appel adressé à Dieu, au *Toi* solennel et terrible. Et le tissu des mots est si solide et si pur que la ligne ne se rompt pas sous le poids du Nom devant qui tremblent les séraphins. »<sup>1</sup>

Une autre source de notre étude sera la pensée théologique de mère Marie, telle qu'exposée dans ses articles, où s'expriment ses idées les plus chères sur la liberté, la compassion, la maternité.

Mais essayons pour l'heure de suivre un cheminement dont la partie terrestre s'achève à Ravensbrück. Pour ce faire, il convient de rappeler d'abord en quelques lignes les étapes essentielles d'une vie dense et qui s'inscrit pleinement dans une époque pleine de bouleversements. Fille de son siècle, mère Marie en a incarné les contradictions : son attirance pour les métamorphoses révolutionnaires se change en soif de construction de la Nouvelle Cité céleste, et l'aspiration à l'héroïsme, en compassion maternelle envers tous les « petits de ce monde », ce qui l'amène au service monastique.

Élisabeth Pilenko (son nom de jeune fille) est née à Riga en 1891, mais son enfance s'est déroulée à Anapa, au bord de la mer Noire, ce qui se reflète dans ses premières œuvres poétiques. Son premier recueil, *Les Tessons Scythes* (1912), est lié idéologiquement et spirituellement au « mouvement scythe » de ces années-là. Avec le maître de ce mouvement, Alexandre Blok, Élisabeth se lie d'amitié, comme en témoigne leur remarquable correspondance. On a récemment retrouvé un manuscrit du *Chemin*, annoté par Blok qui illustre les premières « leçons » que donne le grand poète à la poétesse débutante. Élisabeth gardera jusqu'à ses derniers jours le souvenir de ces entretiens et le sentiment d'une relation mystique avec le poète, dont elle voulait prendre spirituellement sur soi la souffrance et le fardeau. Élevée dans la société

---

<sup>1</sup> Constantin Vassiliévitch Motchoulski, compte rendu du recueil de mère Marie *Стухи* [Vers] (Berlin, Петрополис, 1937) dans *Путь* [La Voie], Paris, n° 53, juin-juillet 1937, pp. 86-87.

petersbourgeoise et moscovite du début du XX<sup>e</sup> siècle, elle se sentait à l'aise dans le milieu poétique, et elle a laissé également des récits de ses rencontres avec Andreï Biéliy, Viatcheslav Ivanov, Nikolai Goumiliov, Anna Akhmatova<sup>1</sup>. Dès son deuxième recueil, *Ruth* (1916), qui nous renvoie aux Écritures, elle apparaît déjà comme une poétesse mûre, avec ses propres thèmes. Parmi eux se profile déjà celui que développera son œuvre ultérieure : le thème de la vocation, qui intervient de façon impérieuse dans la vie ordinaire pour la bouleverser et tout soumettre à son appel.

### Ранние стихи<sup>2</sup>

Вела звериная тропа  
Меня к воде седой залива;  
Раскинулась за мною нива;  
Колосья зрелы, ждут серпа.

Но вдруг тропу мне пересек  
Бушующий поток обвала,  
За ним, вода дробясь бежала,  
Чтоб слиться с бегом тихих рек.

И я, чужая всем, средь гор,  
С моею верой, с тайным словом,  
Прислушалась к незримым зовам  
Из гнезд, берлог земных и нор.

[...]

---

<sup>1</sup> Mère Marie, «Последние Римляне» [« Les derniers Romains »] dans *Воля России [La Volonté de la Russie]*, Prague, n° 18-19, 1924, pp. 103-124 ; et «Встречи с Блоком» [« Rencontres avec Blok »] dans *Современные записки [Notes contemporaines]*, Paris, n° 62, 1936, pp. 211-228 ; repris dans mère Marie, *Встречи с Блоком. Воспоминания, проза, письма, записные книжки [Rencontres avec Blok. Souvenirs, prose, correspondance, journal]*, Paris, YMCA-Press, 2012 (en russe).

<sup>2</sup> Mère Marie, *Стихи [Vers]*, Paris, Издание общества друзей матери Марии [Société des amis de mère Marie], 1949 (traduction française du russe, inspirée par celle d'Élisabeth Behr-Sigel et Olivier Clément dans *Contacts*, n° 51, 1965, pp. 220-226). Désormais : « *Стихи* (1949) ».

Как будто много крепких жил  
Меня на век с землей связало;  
Как будто в бешенстве обвала  
Мне рок свой образ обнажил.

И то, что знает каждый зверь,  
Так близко мне, так ясно стало,  
С событий пелена упала:  
Судьба, закон, словам не верь.

### **Poésie de jeunesse**

Un tracé de bêtes me conduisait  
vers l'eau grisâtre de la baie ;  
derrière moi l'ampleur du blé,  
mûrs les épis, proche la faux.

Soudain la sente est traversée  
par la ruée d'une avalanche ;  
derrière éclate et bondit l'eau  
pour s'unir au calme des fleuves.

Parmi ces monts, étrange à tous,  
avec ma foi, mon mot secret,  
j'écoutais l'appel invisible  
des nids, des gîtes, des terriers.

[...]

Un solide tissu de nerfs  
à jamais me lie à la terre ;  
dans la folie de l'avalanche  
l'image nue de mon destin.

Ce que devine chaque bête  
m'est devenu si proche et clair  
que des faits le voile est tombé :  
destin, ô loi, garde aux paroles !

Cet appel adressé à Dieu peut sembler audacieux, mais, dès les premiers poèmes, il n'est jamais égoцентриque : il monte au

contraire comme un message émanant de tous les humiliés. Il est une réponse à « l'appel invisible » que la jeune Élisabeth perçoit très tôt et qui lui découvre sa vocation, à savoir « dans la folie de l'avalanche / l'image nue de mon destin ».

Par la suite, ce don prophétique s'approfondira. Lisons un autre poème, écrit quelques années plus tard et qui ouvre le cycle « Messagers », au titre ô combien symbolique.

#### **Из цикла «Вестники»**

Подземный гул все слышен мне:  
Там темные клокочут силы,  
Пылают там земные жилы  
В неугасающем огне.

И в небе зарево стоит,  
И облаком окутан кратер...  
Вы слышите, друзья и братья,  
Моя душа, моя сторит.

И дальше будет только ночь,  
И будет только мрак повсюду...  
О, Господи, взываю к чуду,  
Чтоб гибнущей душе помочь.

Я принимаю всякий груз, —  
Один единственный от века, —  
Тяжелый подвиг человека,  
Сын Человеческий, Иисус.

Здесь, на путях моей земли,  
Зеленой и родной планеты,  
Прими теперь мои обеты  
И голод духа утоли.

#### **Du cycle « Messagers »**

Sans cesse il gronde sous la terre :  
là-bas bouillonne un noir pouvoir,  
là-bas se consume la chair  
terrestre en un feu permanent.

Dans le ciel, lueur d'incendie,  
cratère que voile un nuage.  
Écoutez, mes amis, mes frères,  
mon âme, mienne, brûlera.

Après, tout ne sera que nuit,  
et partout seront les ténèbres...  
Ô Seigneur, j'appelle un miracle,  
aie merci de l'âme qui meurt.

Je reçois tout fardeau, le seul  
— Seul depuis le commencement —  
et l'éprouvant exploit de l'homme :  
Fils de l'Humanité, Jésus.

Ici, aux chemins de ma terre,  
de ma verte planète et mère,  
reçois dès à présent mon vœu :  
assouvir la faim de mon âme.

« Écoutez, mes amis, mes frères, / mon âme, mienne, brûlera » : après tout ce qu'on connaît sur sa mort tragique, ces paroles ne peuvent plus être considérées comme une simple métaphore, une formule élégante. « Après, tout ne sera que nuit / [...] / Ô Seigneur, j'appelle un miracle / aie merci de l'âme qui meurt. // Je reçois tout fardeau [...] » : toute mère Marie est déjà là, douée d'un pressentiment juste et clair de sa propre vocation face aux hommes et de sa propre fin. Elle, qui a débuté comme poétesse, incarne ainsi jusqu'au bout la conception de la vie des symbolistes russes («*жизнетворчество*», l'œuvre-vie) : la création devient la vie. Et parce que « le monde brûle » et qu'« il n'y a pas d'inquiétude pour le destin du monde », écrit-elle plus tard, elle ne peut plus être uniquement une artiste, et ressent la nécessité impérieuse de se plonger dans ce feu.

À l'époque de la Révolution de 1917, comme beaucoup d'autres dans son milieu, mère Marie s'implique dans le combat social et devient membre actif du parti des socialistes-révolutionnaires (S.-R.). Au milieu de la tourmente de la guerre civile, elle se retrouve même à la tête de la ville d'Anapa, pour

protéger la population et les trésors culturels, « comme le grand Kant dans son Kœnigsberg », dira plus tard son avocat, M<sup>e</sup> Korobine. Elle est en effet arrêtée et jugée en mars 1919 par les « Blancs » pour être restée à son poste à l'arrivée des bolcheviques et sans doute ne doit-elle d'échapper à la peine de mort qu'à l'influence de son futur mari, Daniil Skobtsov, membre en vue des Cosaques du Kouban.

Quelques mois plus tard, elle émigre, emmenant avec elle sa fille Gaïana, née de son premier mariage, et sa mère. Passant par Constantinople puis par la Serbie, elle se retrouve finalement, cinq ans plus tard en France, où toute la famille se réunit.

En 1926, sa deuxième fille, Anastassia, meurt d'une méningite. Cette mort révèle brutalement à Élisabeth sa vocation de « mère pour tous ». Nous en conservons un témoignage bouleversant.

#### Из цикла «О смерти»

Сила мне дается непосильная.  
Не было б ее, давно упала бы,  
Тело я на камнях распластала бы,  
Плакала б, чтоб Ты услышал жалобы,  
Чтоб слезой прожглась земля могильная.

Отпер Ты замок от сердца бедами.  
Вот лежит теперь дорога скатертью,  
Во все стороны. То быть мне матерью,  
То поставил над церковной папертью.  
Чем еще велишь мне быть, — неведомо.

Сердцем все заранее угадано,  
Сердце принимает все заранее.  
Принужденное, как вольное страдание,  
Средь углей кадилницы пылание  
Духа человеческого, ладана.

Дух мой... Сочтены Тобою дни его.  
Ты решил, карающий и губящий,  
Подарил, ведущий нас и любящий,  
Сохраненное Тобою рубище  
От многострадального, от Иова.

## Du cycle « Sur la mort »

M'est donnée une force au-delà de mes forces ;  
sans elle, il est beau temps que je serais tombée,  
que j'aurais étendu mon corps dessus la pierre,  
et que je pleurerais pour qu'enfin tu m'entendes  
et brûles de tes pleurs la terre de ma tombe.

Aux malheurs a cédé mon cœur déverrouillé :  
voici qu'à mes pieds se déplie la route, nappe  
libre de tous côtés. Tantôt pour être mère,  
tantôt pour me tenir au porche de l'église,  
que me feras-tu faire de plus ? Nul ne sait.

Le cœur pour tout saisir avait longueur d'avance ;  
le cœur d'une longueur d'avance accepte tout.  
Que la souffrance soit subie ou bien voulue,  
elle s'embrase au milieu des charbons ardents,  
avec l'esprit de l'homme, avec l'encens fumant.

Quant à mon esprit... Tu en comptas les jours.  
Toi, Tu as su trancher, par châtements et pertes ;  
Tu as voulu, Toi qui nous mènes, qui nous aimes,  
conserver avec soin ces guenilles puantes  
de Job, ton serviteur accablé de souffrances.

C'est ainsi qu'à travers l'expérience terrible lui est donnée « une force au-delà de [s]es forces ». Une des voies, sur cette route « libre de tous côtés », c'est de devenir une mère pour chacun, à l'image de la Mère de Dieu. On en entend l'annonce dans les vers « le cœur d'une longueur d'avance accepte tout / Que la souffrance soit subie ou bien voulue ». Comme la Mère de Dieu au pied de la Croix, elle souffre – comme chaque mère en un tel sort – de la perte de son enfant, mais elle découvre avec Elle une nouvelle dimension à cette perte, qui est d'élargir sa maternité à tous et à chacun. Mère Marie a d'ailleurs consacré à la Mère de Dieu des articles pénétrants où elle parle de cette *Imitation de la Mère de Dieu* au travers de la vie quotidienne. C'est ainsi qu'elle devient en

mars 1932 moniale sous le nom de mère Marie. Grâce à ces poèmes, on comprend mieux son choix de rester « moniale dans le monde » : c'est dans le monde et entre les hommes qu'elle voit la réalisation de sa vocation, de sa « maternité ».

Из цикла «О жизни»<sup>1</sup>

Под ноги им душу я кину, —  
Чужое страдание жжет.  
Водой запивают мякину  
И горек работы их мед.

Сейчас умирает на койке  
В больничной палате один,  
Другой пропивает у стойки  
Тяжелую память годин.

Тоска и беспутная тяжесть.  
Работай, трудись и трудись.  
Никто на земле не покажет  
Дорогу широкую ввысь.

Бездумное племя, куда ты  
От фабрик, заводов, потом?  
Чу, в небе сшибаются латы, —  
Там крылья, и копья, и гром.

Не здесь, на земле, между нами, —  
Нет, бой над бываньем возник.  
Сверкает огнем пред полками  
Сияющий Архистратиг.

---

<sup>1</sup> Mère Marie, *Стухи* (1949), *op. cit.* ; traduction française inspirée par celle d'Hélène Arjakovsky-Klépinine dans Mère Marie, *Le Sacrement du frère*, Sel de la Terre, 1<sup>re</sup> éd. : 1995, édition utilisée : 2<sup>e</sup> éd., Cerf, 2001, pp. 299-305.



De gauche à droite : John Mott (président du comité mondial du YMCA de 1926 à 1937), mère Marie, Métropolitaine Euloge ; date estimée : 1932.

## Du cycle « Sur la vie »

Je jette mon âme à leurs pieds :  
la douleur d'autrui est brûlante.  
Ils trempent d'eau la mie de pain :  
amer, le miel de leur labeur.

Et l'un de mourir dans son lit,  
seul dans sa chambre d'hôpital ;  
et l'autre, au comptoir, de noyer  
le lourd oubli du temps passé.

Pesante angoisse sans chemin,  
travaille et tue-toi à la peine ;  
nul au monde ne te dira  
la voie large qui mène en haut.

Tribu insensée, où vas-tu ?  
D'usine en fabrique, et après ?  
Du ciel descend un bruit d'armures,  
d'ailes, de lances, de tonnerres...

Le combat n'a pas lieu sur terre  
mais au-dessus de l'existence ;  
devant les régiments flamboie  
l'Archistratège éblouissant.

C'est le thème, la tonalité principale de la poésie de mère Marie : le sacrifice de soi pour le salut du prochain, « à chacun je voudrais donner mon âme ». Elle a trouvé désormais son *credo* : le renoncement à soi-même jusqu'à se fondre dans les autres. « Je ne sais plus s'il est parmi la multitude / ce que tous les hommes nomment *le moi* » (cycle « Attentes »).

Expérience terrifiante, si on la prend à la lettre, comme le fait justement mère Marie : elle ne parle pas d'orphelins, mais de vagabonds et d'ivrognes avec lesquels elle passait des heures la nuit dans les rues et les cafés parisiens, pour les aider, les consoler et essayer de les convaincre d'abandonner la boisson. « Comme il est difficile de donner son âme à un clochard ou un estropié »,

confie-t-elle même à Motchoulski<sup>1</sup>. La plupart de ces gens venaient ensuite dans les foyers qu'elle avait organisés à Paris, où chacun trouvait non seulement un repas et un logement, mais aussi un mot de consolation et d'encouragement. Souvent mère Marie réussissait à trouver du travail pour ces gens, grâce à ses nombreuses connaissances. La moniale russe à lunettes, aux grandes bottes et souvent lourdement chargée, était bien connue dans divers milieux parisiens !

Mère Marie décrit cette attitude maternelle face au monde dans la plupart de ses articles des années 1930 et en particulier dans « La mystique des relations humaines » ou dans « Le second commandement évangélique ». Elle en parle dans des termes tout à fait étonnants : pour elle chaque rencontre est « une rencontre avec l'icône incarnée de Dieu dans le monde », car « chaque homme est vraiment l'image de Dieu, l'image du Christ, l'icône du Christ » : « notre relation avec le monde, dans la personne de chaque individu isolé, est, nous le savons, une relation avec l'image de Dieu. En contemplant l'image nous touchons au prototype, nous entrons en relation avec Dieu. » C'est ainsi que la relation à l'homme amène à la relation à Dieu<sup>2</sup>.

Le visage humain peut être complètement déformé, mais le visage du Christ peut toujours être « restauré » en lui. Beaucoup d'hommes ont ainsi été « restaurés » par elle, libérés des asiles de fous où ils se trouvaient parce qu'ils ne savaient pas parler français, ou libérés de la police et même de la prison, sur la recommandation de cette étrange moniale qui avait ses entrées à la mairie du XV<sup>e</sup> arrondissement.

On voit que l'action et la contemplation, souvent opposées, sont pour mère Marie indissociables : Marthe et Marie sont reliées dans sa personnalité. Même si les amis de mère Marie, tel Berdiaev, la reconnaissaient pleinement comme théologienne, la

---

<sup>1</sup> С. В. Motchoulski, « Монахиня Мария (Скобцова). Воспоминания » [« Mère Marie (Skobtsoff). Souvenirs »], *Третий час* [The Third Hour, La Troisième heure], New-York, n° 1, 1946, p. 76.

<sup>2</sup> Mère Marie, « La mystique des relations humaines », dans *Le Sacrement du frère*, op. cit.

contemplation est vide pour elle sans l'action. L'« action orthodoxe », l'aide réelle à son prochain s'accompagne d'ailleurs d'une pensée théologique riche et profonde, qui s'inscrit parfaitement dans la tradition de la pensée russe. Théologie qu'Olivier Clément définit comme une théologie de la rencontre, ou encore comme « le sacrement du frère », ce sacrement que l'on remarque le moins, auquel on prête le moins d'attention, et que mère Marie nous rappelle avec force à travers l'exemple de toute sa vie.

C'est ainsi qu'elle répond à l'« appel invisible », au « mot secret » qu'elle discerne dans sa jeunesse : souvenons-nous des messagers qu'entendait la jeune Élisabeth au travers de ces premiers vers. Ici, ils apparaissent sous un jour totalement nouveau :

#### **Из цикла «Странствия»**

Искала я таинственное племя,  
Тех, что средь ночи остаются зрячи,  
Что в жизни отменили срок и время,  
Тех, что умеют радоваться в плаче.

Искала я мечтателей, пророков  
Всегда стоящих у небесных лестниц,  
И зрящих знаки недоступных сроков,  
Поющих недоступные нам песни.

И находила буйных, нищих, сирых,  
Упившихся, унылых, непотребных,  
Заблудшихся на всех дорогах мира,  
Бездомных, голодающих, безхлебных.

О, племя роковое, нет пророчеств, —  
Лишь наша жизнь пророчит неустанно  
И сроки близятся, — и дни короче...  
Приявший раб поет Тебе: Осанна!

*Лион, 1931*

## Du cycle « Vagabondages »

J'ai cherché la race secrète de tous ceux  
qui restent clairvoyants au mitan de la nuit,  
qui vivent sans délai, abolissant le temps,  
qui savent retrouver dans les larmes la joie.

J'ai cherché les prophètes et les visionnaires,  
tous ceux qui se tiennent aux échelles du ciel,  
lisant les hiéroglyphes de l'inaccessible  
et chantant des chants pour nos voix inaccessibles.

Et j'ai trouvé des fous, des gueux, des orphelins,  
ivres morts, apathiques et dégoûtants,  
qui s'étaient fourvoyés à tous chemins du monde,  
cherchant un toit, recrues de faim, cherchant du pain.

Race fatale, il n'y a pas de prophétie.  
Seule notre vie, inlassable, prophétise...  
et le temps qui approche, et les jours qui s'abrègent !  
Le serviteur accepte et te clame : Hosanna !

*Lyon, 1931*

C'est ainsi que la vie elle-même « prophétise » : « en rencontrant un pauvre ivrogne », elle voit « derrière lui s'ouvrir un grand vol d'ailes ».

Cette vision, ce déchiffrement des signes de la transfiguration dans la vie la plus ordinaire, prend toute son ampleur quand éclate la guerre. Le fait que c'est la vie qui prophétise, devient évident pour beaucoup de gens. Le regard de mère Marie reste néanmoins tout à fait étonnant, quand il parvient à une telle perspicacité :

[...] il y a dans la guerre quelque chose qui peut faire dresser l'oreille à certains, quelque chose qui, au milieu du fracas des canons, du crépitement des mitrailleuses, des plaintes des blessés, se fait soudain entendre : la lointaine trompette annonciatrice de l'Archange. [...]

La guerre, en vérité, c'est l'aile de la mort qui plane sur le monde. C'est aussi, par là-même et pour des milliers d'hommes, la porte ouverte sur l'éternité, la remise en cause de l'ordre bourgeois, du petit confort et de la stabilité. La guerre est un appel. La guerre est ce qui nous ouvre les yeux.<sup>1</sup>

C'est ici que son charisme et « la joie de se donner / pour consoler de tout son être la douleur du monde »<sup>2</sup> se réalisent pleinement, et prennent toute leur ampleur. Beaucoup de gens trouvent refuge rue de Lourmel, où elle a organisé son foyer.

Avec l'aide du père Dimitri Klépinine, elle délivre aux juifs persécutés de faux certificats de baptême. Mère Marie a perdu entre temps sa deuxième fille, Gaïana, qui était revenue en URSS et qui était morte dans des circonstances qui ne sont pas entièrement claires... Voici donc qu'elle réalise pleinement sa maternité en sauvant réellement des gens, comme des enfants lors de la rafle du Vél'd'Hiv'.

Quand obligation est faite aux juifs de porter l'étoile jaune, mère Marie compose un poème devenu célèbre :

#### Из цикла «Покров»

Два треугольника — звезда,  
Щит праотца, отца Давида,  
Избрание — а не обида,  
Великий дар — а не беда.

[...]

Израиль, ты опять гоним, —  
Но что людская воля злая,  
Когда тебе в грозе Синая  
Вновь отвечает Элогим!

---

<sup>1</sup> « La guerre comme révélation » dans mère Marie, *Le Sacrement du frère*, op. cit., pp. 259 et 261.

<sup>2</sup> «Я знаю только радости отдачи / Чтобы собой тушить людскую скорбь...» : mère Marie, *Стихи* (1949), op. cit., p. 45 (en russe).

Пускай-же те, на ком печать,  
Печать звезды шестиугольной,  
Научатся душою вольной  
На знак неволи отвечать.

*Париж, 1942 г.*

### **Du cycle « Protection »**

Deux triangles font une étoile,  
le bouclier du vieux David :  
c'est élection, non pas offense,  
c'est don précieux, non pas malheur.

[...]

Israël, à nouveau chassé,  
dis, qu'importe le mal en l'homme  
si dans l'orage du Sinäï  
encor te répond Elohim ?

Que ceux-là qui portent le sceau,  
le sceau de l'étoile à six branches,  
sachent répondre l'âme franche  
au signe de la servitude.

*Paris, 1942*

S'exprime de nouveau ici la volonté de dégager coûte que coûte le sens caché des événements : « c'est élection, non pas offense, / c'est don précieux, non pas malheur ». La poésie décrit par excellence la particularité de la vision de mère Marie, qui est de déchiffrer les signes du salut dans une réalité où tout semble dire le contraire («в темноте крошечной [...] знаки различать» : «Духов День. Терцины» [«Lundi de Pentecôte. Tercets»], «Песня третья» [«Chant III»]). C'est un appel, semblable à celui que lancent les prophètes pour réveiller les gens, pour montrer – derrière la réalité effrayante – les germes de la vie nouvelle, qu'on

distingue à peine mais qui sont l'essence des choses, leur authentique réalité.

Le poème fait bientôt le tour de Paris, et met en danger sa propre vie. Le courage dont fait alors preuve mère Marie n'est pas exceptionnel pour elle. Faire face avec témérité à toute injustice et tout abaissement de la dignité humaine était sa façon de vivre. Sa vie était sans cesse une interpellation pour la quiétude de son entourage, pour les formes traditionnelles de la vie chrétienne, pour toute tiédeur. Elle ne rencontrait pas toujours la compréhension, mais pour elle c'était clair : « soit le christianisme est feu, soit il n'existe pas ».

Son arrestation et les étapes de son dernier chemin de croix vers les camps nazis la mèneront jusqu'à une chambre à gaz de Ravensbrück. Les derniers poèmes qu'elle a composés ici, ne nous sont pas parvenus : nous avons seulement des témoignages qu'elle en a écrit, beaucoup, y compris en français pour ses compagnes françaises. Terminons ce parcours de sa vie par un poème qu'elle a composé en 1937 – mais qui comme plusieurs autres, comme nous l'avons vu aujourd'hui, prédit largement ce qui va se dérouler à Ravensbrück et exprime la tonalité de son âme, celle du *Psaume CVII* : « mon cœur est prêt » (« готово сердце мое, готово »).

#### Из цикла «Земля»

Обряд земли — питать родные зерна,  
А осенью, под ветром, умирать, —  
Я приняла любовно и покорно,  
Я научилась ничего не знать.

Есть в мире два Божественных искусства —  
Начальное, — все что познал, хранить,  
Питать себя наукою стоустой,  
От каждой веры мудрости испить.

И есть искусство. Как назвать — не знаю.  
Символ его, — все зачеркнувший крест,  
Обрыв путей, ведущих сердце к раю,  
Блуждание среди пустынных мест.

Искусство от любимого отречься  
И в осень жизни в ветре холодеть,  
Чтоб захотело сердце человечье  
Безропотно под ветром умереть.

Лишь этот путь душе моей потребен,  
Вот рассыпаю храмину мою  
И Господу суровому молебн  
С землей и ветром осенью пою

### Du cycle « La terre »

La terre a son rite — nourrir de soi les graines  
puis se laisser mourir dans le vent de l'automne —,  
et je l'ai accepté avec amour, avec  
humilité : j'ai appris à ne rien connaître.

De par le monde il est deux arts qui sont de Dieu.  
Le premier, c'est de garder toute connaissance,  
de se laisser nourrir par la science aux cent bouches  
de boire à la sagesse, à la foi des nations.

Le second, c'est l'art. Comment l'appeler ? Mystère !  
Son symbole est la croix qui biffe tout d'un trait,  
ou le chemin qui s'arrête au lieu de mener  
le cœur en paradis, ou l'errance au désert.

C'est l'art de se détacher de tout ce qu'on aime,  
froidi dans le vent à l'automne de sa vie,  
pour que le cœur humain apprenne le désir  
de se mourir sans une plainte dans le vent.

Mon âme ne veut pas emprunter d'autre voie.  
Aussi dispersé-je la demeure du corps,  
pour chanter gloire au Seigneur Dieu, le Dieu sévère,  
en compagnie de la terre et du vent d'automne.

Ce poème s'inscrit dans les cycles de la nature : « mourir » signifie également « nourrir », ce qui rappelle la parole du Christ selon laquelle le grain de blé doit mourir pour porter du fruit.

Mère Marie reprend ici de façon libre et créative les paraboles et les métaphores évangéliques : cette mort est acceptée volontairement, « avec amour, avec humilité », « pour que le cœur humain apprenne le désir / de se mourir sans une plainte dans le vent ». Ce poème résume également les deux axes, les deux étapes essentielles de sa vie, présentés comme deux « deux arts qui sont de Dieu ». Le premier, « de garder toute connaissance, [...] de boire à la sagesse, à la foi des nations », rappelle sa jeunesse et sa passion pour l'art russe de « l'âge d'argent ». Le deuxième, dont le symbole est « la croix qui biffe tout d'un trait », résume la suite de sa vie, « le chemin qui s'arrête » comme au début l'avalanche qui traverse le sentier.

Mère Marie est explicite : « Mon âme ne veut pas emprunter d'autre voie. » Le corps est « dispersé », sacrifié, mais n'est pas comme quelque chose de secondaire, ni de négligeable. D'ailleurs, le texte russe, « вот рассыпаю храмину мою » fait références à saint Paul qui souligne que le corps est le temple du Saint-Esprit : ce qu'elle sacrifie est ce qui porte le souffle de Dieu. Enfin, les deux derniers vers, « pour chanter gloire au Seigneur Dieu, le Dieu sévère, / en compagnie de la terre et du vent d'automne » font un rappel du début du poème en une grande composition cyclique à l'image des saisons qui reviennent : « mourir », c'est aussi donner la vie.

La perte est encore un gain, acquis par mère Marie dans l'extrême souffrance. À Ravensbrück, ces mots acquièrent une résonance toute particulière. On connaît le don de mère Marie pour transfigurer aussi bien le quotidien à Lourmel, la réalité de la guerre ou la survie réduite à une simple subsistance dans les camps de la mort. Quel don que de voir le monde déjà réconcilié, ici, sur terre, *hic et nunc* et de le décrire tel aux autres ! C'est parce qu'elle voit les ailes dans le dos d'« un pauvre ivrogne »<sup>1</sup>, parce qu'elle entend dans le fracas des canons les trompettes des archanges ou qu'elle discerne dans la guerre une révélation, c'est

---

<sup>1</sup> « Вот пьяный нищий встречный, / а за спиной широких крыл размах » : mère Marie, *Стуху* (1949), *op. cit.*, p. 54.

pour toutes ces raisons qu'elle a eu le courage de dire ici, devant la fumée du crématoire : « ce sont nos âmes qui reviennent au ciel. »<sup>1</sup>

C'est à cette expérience d'une existence déjà transfigurée, vécue à chaque instant pleinement et indépendamment de toute condition de vie, qu'elle nous appelle. C'est ici, dans cet espace-cercueil où le ciel gris et lourd semble se mêler à la terre que se sont ouvertes pour elle les portes de l'éternité, dont elle a tant parlé et dont elle pressentait la proximité.



---

<sup>1</sup> D'après les souvenirs d'Inna Vebster dans mère Marie, *Стихотворения, поэмы, мистерии, воспоминания об аресте и лагере в Равенсбрюк* [*Vers, poèmes, mystères, souvenirs de l'arrestation et du camp de Ravensbrück*], Paris, Oreste Zeluck, 1947 (en russe).

# Compte rendu



**Géraldi Leroy, *Charles Péguy l'inclassable*, « Nouvelles biographies historiques », Armand Colin, 2014, 24,50 €**

Dédié à la mémoire de Robert Burac, ce beau livre à la couverture inspirée, qui mêle Péguy et la Pucelle, a paru en mai 2014. Disons d'emblée la vérité, c'est une excellente biographie. Le livre, passionnant, se lit aisément, grâce à l'évidente fibre pédagogique de son auteur, professeur émérite de littérature française à l'Université d'Orléans.

Les éloges qu'on pourrait décerner à l'auteur seraient sans fin et ne manqueraient pas de le faire rougir : tout Péguy est là qui revit sous le regard objectif de G. Leroy, qui ne fait pas partie des péguistes béats d'admiration. Conflits politiques et idéologiques, soucis d'éditeur, vie familiale : rien n'est oublié ni caché. La sûreté du jugement, la précision des sources, la clarté du propos, tout recommande cet ouvrage, qu'il faut se procurer.

On nous permettra cependant quelques remarques décousues, surgies au fil de notre lecture. Dans un bulletin de spécialistes, elles paraissent plus utiles que les éloges, quoique moins nécessaires en l'espèce.

Mentionné à la page 39 mais absent de l'*Index nominum* (ainsi d'ailleurs que quelques autres professeurs de Péguy), Albert Lange (1842-1915), professeur d'allemand au lycée Louis-le-Grand et maître de conférences à la Sorbonne (1881-1903), mérite peut-être un peu mieux que son portrait par Raoul Blanchard (*Ma jeunesse sous l'aile de Péguy*, Fayard, 1961, p. 157) : pour sa « brillante conduite pendant la guerre de 1870 » et ses 23 ans de services, c'est à juste titre qu'il est fait chevalier de la Légion d'honneur le 30 juillet 1894 (*JO* du 2 août 1894). Et ce, même s'il ne devint jamais professeur et même si « cet Alsacien, venu de la faculté de théologie protestante de Strasbourg, auteur d'une thèse consistante sur Walther von der Vogelweide, et d'un tableau de la littérature allemande, éditeur de pièces de théâtre, fut considéré par ses pairs comme un maître de langue trop éloigné des normes de la rhétorique littéraire » (Michel Espagne, *Le Paradigme de l'étranger : les chaires de littérature étrangère au XIX<sup>e</sup> siècle*, Cerf, 1993, p. 228).

Géraldi Leroy choisit de passer sous silence l'éventuelle initiation de Péguy à la typographie dans une imprimerie orléanaise (p. 56), et nous l'approuvons pleinement parce qu'un tel apprentissage, mentionné par psittacisme d'ouvrage en ouvrage, n'est absolument pas documenté.

Il considère que Péguy a été très tôt tenu informé de l'Affaire Dreyfus (p. 79), ce que semble montrer l'examen de la première *Jeanne d'Arc* auquel nous nous sommes livré de notre côté en même temps que G. Leroy élaborait sa biographie.

C'est une belle trouvaille qui attend le lecteur à la page 86 : on ne savait pas que Péguy avait assisté à une conférence dreyfusarde le 8 janvier 1899, à Orléans, alors même qu'il craignait tant que sa mère ne vînt faire du scandale en lui reprochant ses engagements politiques.

Mentionné à la page 97, « *Ignotissimus* » n'a pas été jusqu'ici déchiffré dans les ouvrages français : c'est le pseudonyme de Gaston Moch, comme il appert de son article : « Un réquisitoire nécessaire », *La Paix par le droit. Revue de la paix*, vol. 29, avril 1919, pp. 155-168 (« ma brochure *Une voix d'Alsace* », p. 157 ; cf. Michel Grunewald & Uwe Puschner, *Krisenwahrnehmungen in Deutschland um 1900 [Perceptions de la crise en Allemagne au début du XX<sup>e</sup> siècle]*, Peter Lang, 2010, p. 430), et Jean Heimweh (« mal du pays »), mentionné à la même page, est le Strasbourgeois Ferdinand de Dartein.

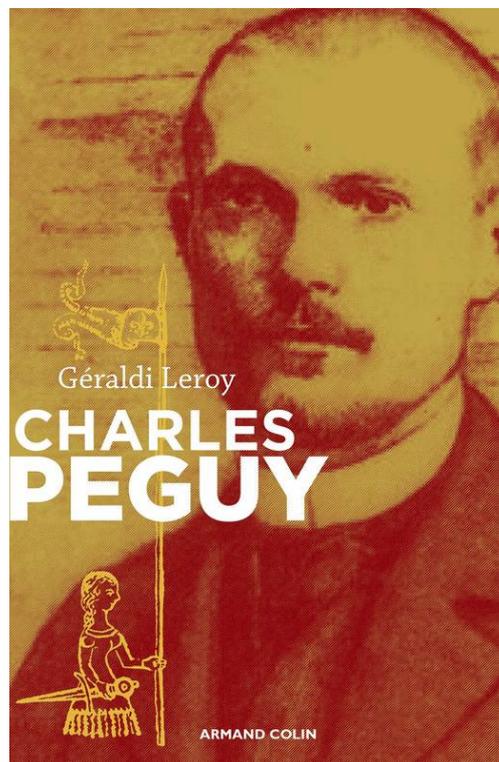
L'ouvrage finit en beauté sur une très intéressante partie, qui nous semble la plus novatrice : « Péguy après Péguy : 1914-1945 » (pp. 297-324).

La bibliographie, à la fois générique et thématique, est fournie et à jour. Pourtant, G. Leroy ne mentionne ni la reprise de la première *Jeanne d'Arc* en 1903 (p. 249), ni les *Morceaux choisis des œuvres poétiques* parus du vivant de Péguy (p. 297), qui sont à revaloriser dans le fil de la nouvelle édition dans « La Pléiade » des *Œuvres poétiques et dramatiques*. Ce dernier livre, paru en septembre, c'est-à-dire après la biographie qui nous occupe, permet d'affirmer que *L'Opinion* n'a jamais édité de poésie de Péguy (*contra*, p. 249).

Nous adresserons enfin à l'éditeur quelques remarques utiles à la réédition en poche de l'ouvrage, que nous espérons vivement, le prix de 24,50 euros étant élevé au regard de l'absence d'illustrations : on pouvait attendre des photographies des cahiers d'écolier (auxquels l'auteur fait de précieux renvois), des papiers personnels, des manuscrits et épreuves, des lieux de mémoire (eux aussi scrupuleusement mentionnés), sans oublier les photographies familiales ; les notes, toutes utiles, seraient plus commodément disposées en bas de page ; la chronologie, sans être erronée, gagnerait à être étoffée. Les deux index, des noms et des matières, formidables, mériteraient d'être ponctués.

Ni les remarques faites ni quelques lignes de redites (pp. 135 et 237) n'enlèvent le mérite de cette biographie de Péguy, dont on peut d'ores et déjà affirmer qu'elle fait date, vingt ans après celle due à Robert Burac.

*R. Vaissermann*



## Anciens numéros du *Porche*

Nous entourons les numéros épuisés.

1. – octobre 1996, 27 pages : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 24-25 mai 1995*
- 1 bis. – février 1997, 25 pages : *Colloque de St-Pétersbourg, 13-14 nov. 1996 :  
tome I*
2. – juillet 1997, 65 pages : *Colloque de St-Pétersbourg, 13-14 nov. 1996 :  
tome II*
3. – janvier 1998, 73 pages : *Colloque de St-Pétersbourg, 13-14 nov. 1996 :  
tome III*
4. – novembre 1998, 86 pages : *Colloque de St-Pétersbourg, 1<sup>er</sup>-5 avr. 1998 :  
tome I*
5. – avril 1999, 65 pages (BnF 1999-4453) : *Colloque de St-Pétersbourg, 1<sup>er</sup>-  
5 avr. 1998 : tome II*
6. – mars 2000, 124 pages (ISSN 1291-8032) : *Colloque de St-Pétersbourg, 15-  
17 juin 1999*
- 6 bis. – décembre 2000, 52 pages : *Péguy en Russie et en Finlande*
7. – mai 2001, 71 pages : *Jeanne d'Arc, France et Russie*
8. – décembre 2001, 115 pages : *Colloque d'Orléans, 11-12 mai 2001*
9. – mai 2002, 53 pages : *Colloque de St-Pétersbourg, 20-23 juin 2000, tome I*
10. – juillet 2002, 113 pages (couverture et nom nouveaux) : *Poètes  
spirituels de la Russie, de la Pologne et de la Finlande – 270 ex.*
11. – décembre 2002, 78 pages : *Colloque de St-Pétersbourg, 20-23 juin 2000,  
tome II*
12. – avril 2003, 128 pages : *Colloque de St-Pétersbourg, 4-6 févr. 2002*
13. – septembre 2003, 80 pages : *La Langue*
14. – décembre 2003, 134 pages : *Colloque de Helsinki, 24-26 oct. 2002*
15. – mars 2004, 70 pages : *Colloque de St-Pétersbourg, 8-10 avr. 2003, tome I*
16. – juillet 2004, 46 pages : *Jeanne d'Arc et Charles Péguy*
17. – décembre 2004, 78 pages : *Colloque de St-Pétersbourg, 8-10 avr. 2003,  
tome II*

18. – avril 2005, 68 pages : *Colloque de Lyon, 21-24 avr. 2004, tome I* (avec index 1996-2004)
19. – juillet 2005, 85 pages : *Colloque de Lyon, 21-24 avr. 2004, tome II*
20. – janvier 2006, 52 pages : *Colloque de St-Pétersbourg, 8-10 avr. 2003, tome III ; Poésies choisies d'Anna-Maija Raittila*
21. – septembre 2006, 86 pages : *Session-retraite de Varsovie, 11-14 sept. 2004*
22. – décembre 2006, 66 pages : *Jeanne d'Arc et Charles Péguy – 120 ex.*
23. – mai 2007, 60 pages : *Colloque de Pieksämäki, 5-6 août 2006, tome I – 120 ex.*
24. – octobre 2007, 64 pages : *Jan Twardowski ; Onze poèmes de Lassi Nummi ; Jeanne d'Arc et Charles Péguy – 140 ex.*
25. – décembre 2007, 80 pages : *Colloque de Pieksämäki, 5-6 août 2006, tome II – 120 ex.*
26. – avril 2008, 80 pages : *Colloque de St-Pétersbourg, 19-21 avr. 2005, tome I – 140 ex.*
27. – août 2008, 76 pages : *Nos amis poètes et traducteurs – 130 ex.*
28. – novembre 2008, 76 pages : *Colloque de St-Pétersbourg, 19-21 avr. 2005, tome II – 120 ex.*
29. – avril 2009, 80 pages : *Colloque de Białystok-Varsovie, 8-13 juin 2007 – 120 ex.*
30. – septembre 2009, 80 pages : *Poésies de Pologne – 130 ex.*
31. – décembre 2009, 80 pages : *Colloque d'Orléans, 6-9 mai 2009, tome I – 160 ex.*
32. – mars 2010, 164 pages : *Colloque d'Orléans, 6-9 mai 2009, tome II (avec index 1996-2010) – 140 ex.*
33. – septembre 2010, 80 pages : *Colloque de St-Pétersbourg, 13-15 mars 2008 – 120 ex.*
34. – avril 2011, 258 pages (nouveau format) : *Études ; Poésies johanniques ; Poésies amies – 120 ex.*
35. – novembre 2011, 204 pages : *Colloque de St-Pétersbourg, 18-19 mars 2011, tome I – 120 ex.*
- 36-37. – décembre 2012, 160 pages : *Concours de poésies komies ; Colloque de St-Pétersbourg, 18-19 mars 2011, tome II ; Documents ; Études ; Poésies – 120 ex.*
- 38-39. – décembre 2013, 178 pages : *De Hongrie ; Poésies ; Étude – 120 ex.*
- 40-41. – novembre 2014, 282 pages : *Œuvres de prose ; Œuvres poétiques ; Document ; Études – 120 ex.*

**Bulletin d'adhésion à l'association (tarifs 2014-2015)**

« Le Porche, Amis de Jeanne d'Arc et de Charles Péguy »

Je soussigné, monsieur / madame / mademoiselle

.....  
demeurant .....

.....

Téléphone : .....

Courrier électronique : .....

(cochez les cases utiles)

*adhésion avec abonnement au bulletin* : membre actif ou bienfaiteur à partir de 30 €.

*adhésion avec abonnement au bulletin* au tarif « couple » : à partir de 45 €. Ce tarif vaut deux adhésions et un abonnement.

*abonnement simple sans adhésion* : 30 €.

*adhésion simple sans abonnement* : membre actif ou bienfaiteur à partir de 15 €.

*Je désire recevoir une attestation* permettant de déduire 66% du montant de ma cotisation (et d'elle seule) dans la limite de 20% de mon revenu net imposable (art. 200 du CGI).

	<i>Exemples de cotisations</i>	<i>Déduction fiscale</i>	<i>Coût de la cotisation après déduction</i>
<i>membre actif</i>	15 €	10 €	5 €
<i>membre bienfaiteur</i>	30 €	20 €	10 €
<i>membre bienfaiteur</i>	60 €	40 €	20 €

NB : Pour le total abonnement-cotisation, il convient de rédiger un seul chèque (bancaire à l'ordre du « Porche » ou postal au CCP du « Porche », CCP 2770-00C La Source).

Date :

Signature :